10 Vols

N° 892 46e Année T. CCLXII 15 Août 1935

# MERCVRE DE FRANCE

3695

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE


| | | |
|---|---|---|
| H. DE BOUILLANE DE LACOSTE ET P. IZAMBARD | *Recherches sur les Sources du « Bateau Ivre » et de quelques autres Poèmes de Rimbaud* | 5 |
| LOUIS CHOCHOD | *Le Sens de la Vie et de la Mort chez les Annamites* | 24 |
| ROBERT DE SOUZA | *Les Quatre Saisons au Jardin,* poèmes | 36 |
| Dr GENIL-PERRIN ET MADELEINE LEBREUIL | *Don Quichotte paranoïaque et le Bovarysme de Don Quichotte.* | 45 |
| PIERRE DUFAY | *J.-K. Huysmans, Mme Courrière et l'Abbé Van Hæcke* | 58 |
| J. MICHAUX | *L'Homme et ses Consciences* | 75 |
| FRANCK L. SCHOELL | *La Langue française en Iran* | 87 |
| LT-COLONEL ÉMILE MAYER | *Cette Grande Bête de Rabrou,* nouvelle | 100 |

*REVUE DE LA QUINZAINE.* — ÉMILE MAGNE : **Littérature**, 124 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 130 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans**, 134 | PIERRE LIÈVRE : **Théâtre**, 139 | P. MASSON-OURSEL : **Philosophie**, 143 | MARCEL BOLL : **Le Mouvement scientifique**, 146 | HENRI MAZEL : **Science sociale**, 149 | CAMILLE VALLAUX : **Géographie**, 154 | A. VAN GENNEP : **Ethnographie**, 161 | AUGUSTE CHEYLACK : **Voyages**, 165 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 169 | RENÉ DUMESNIL : **Musique**, 176 | RENÉ MATHIEU : **Notes et Documents littéraires.** *Le premier spectacle moderne du Théâtre antique d'Orange*, 181 | GÉNÉRAL SERGENT : **Notes et Documents d'histoire.** *La captivité de Cervantès*, 186 | JOSEPH-S. PONS : **Lettres catalanes**, 189 | FRANÇOIS GACHOT : **Lettres hongroises**, 193 | MANOËL GAHISTO : **Lettres brésiliennes**, 199 | DIVERS : **Bibliographie politique**, 204 | MARIE LE FRANC : **Variétés.** *Le manuscrit de l'île de Houat*, 210 | MERCVRE : **Publications récentes**, 215; **Échos**, 217.


Reproduction et traduction interdites

—

**PRIX DU NUMÉRO**

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, 5 fr. 75 ; plein tarif 6 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS VIe

Salle des Périodiques

BIBLIOTHÈQUE NAT. P.E. 3-IX-1935 PÉRIODIQUES

**MERCVRE DE FRANCE** donne dans les 24 livraisons **d'une seule année** la matière de **cinquante volumes** in-16 ordinaires, qui, au prix de 12 francs l'un, coûteraient 600 francs.

Le *Mercure de France* a publié au cours de l'année 1934 :

plus de 120 études, essais, longs articles, contes, romans, nouvelles et fantaisies ;

des poésies ;

environ 500 articles dans la " Revue de la Quinzaine ", sous les 74 rubriques suivantes :

Anthropologie.
Archéologie.
Art.
Bibliographie politique.
Bibliothèques.
Chronique de Belgique.
Chronique des mœurs.
Chronique nord-africaine.
Chronique de Roumanie.
Chronique de la Suisse romande.
Controverses.
Echos.
Enseignement.
Ethnographie.
Folklore.
Géographie.
Histoire.
Histoire de l'Art.
Histoire des religions.
Lettres allemandes.
Lettres anglaises.
Lettres anglo-américaines.
Lettres antiques.
Lettres brésiliennes.
Lettres canadiennes
Lettres catalanes.
Lettres chinoises.
Lettres danoises.
Lettres espagnoles
Lettres hindoues.
Lettres hispano-américaines.
Lettres hongroises.
Lettres italiennes
Lettres japonaises.
Lettres néo-grecques.
Lettres polonaises.
Lettres portugaises.
Lettres romanes.
Lettres russes.
Lettres suédoises.
Linguistique.
Littérature.
Littérature comparée.
Littérature dramatique.
Littérature et Questions coloniales.
Le Mouvement scientifique.
Musées et Collections.
Musique.
Notes et Documents artistiques.
Notes et Documents d'histoire.
Notes et Documents littéraires.
Notes et Documents de musique.
Ouvrages sur la guerre de 1914.
Philosophie.
Les Poèmes.
Poétique.
Police et Criminologie.
Préhistoire.
Psychologie.
Publications d'Art.
Publications récentes.
Questions économiques.
Questions juridiques.
Questions militaires et maritimes.
Questions religieuses.
Les Revues.
Les Romans.
Science financière.
Science sociale
Sciences médicales.
Sciences occultes et Théosophie.
Théâtre.
Variétés.
Voyages.

---

**Envoi franco d'un spécimen**
**sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e**

# MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT SOIXANTE-DEUXIÈME

15 Août — 15 Septembre 1935

Salle
des
ériodiques

15 Août — 15 Septembre 1935 Tome CCLXII

# MERCVRE

## DE

# FRANCE

(*Série Moderne*)

Parait le 1er et le 15 du mois

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXXV

# RECHERCHES
## SUR LES SOURCES DU « BATEAU IVRE » ET DE QUELQUES AUTRES POÈMES
# DE RIMBAUD

—

Il y eut, dans la vie d'Arthur Rimbaud, un épisode qu'il importe de se bien remettre en mémoire au début de cette étude. On sait qu'à deux reprises, d'abord en septembre, puis en octobre 1870, le jeune poète eut l'occasion de séjourner à Douai, avec son professeur et ami Georges Izambard, chez les demoiselles Gindre, excellentes personnes qui avaient élevé ce dernier comme leur fils. Lorsqu'il fut nommé professeur, Izambard dut quitter Douai; mais si l'année scolaire le séparait de celles qu'il appela toujours ses *tantes* Gindre, il leur revenait aux grandes vacances.

Des événements imprévus firent de Rimbaud l'hôte de ce foyer. En septembre, ce fut à sa sortie de Mazas; en octobre, fuyant pour la deuxième fois la maison maternelle, il vint de lui-même et sans crier gare se réfugier chez les demoiselles Gindre. Izambard n'était pas là. A son retour, quelques jours plus tard, il eut la surprise de retrouver son élève, que l'on croyait en train de courir la Belgique, paisiblement installé dans la vieille demeure et ne demandant qu'à y rester.

Ces détails sont connus par une plaquette, imprimée en 1927, et intitulée *Arthur Rimbaud à Douai et à Char-*

*leville,* dans laquelle G. Izambard a réuni ses souvenirs et précisé les faits et les dates en ce qui concerne cette période.

La durée des deux séjours que Rimbaud fit à Douai fut, au total, de six semaines (1). Temps béni, époque de détente pour l'enfant terrible, révolté contre sa mère; mais aussi jours de travail au cours desquels il mit au point, recopia, calligraphia beaucoup de vers qu'il destinait à l'impression, notamment ses sonnets belges. On vit alors un Rimbaud heureux de vivre et de composer, de se promener, bref, de s'épanouir librement au milieu de ces amis au cœur chaud à qui il ne déplaisait pas.

Le jeune homme, enragé liseur, — sur ce point, tous ceux qui l'ont connu s'accordent, — trouvait des livres dans la maison de Douai, et même dans sa chambre. Ecoutons Georges Izambard:

> On installa ce dernier [Rimbaud] dans une chambre très gaie, où se trouvait une bibliothèque bien garnie, laquelle venait de mon parrain, et dont on nous laissait disposer librement. Parmi les classiques, il y avait un Montaigne sur lequel Rimbaud jeta tout d'abord son dévolu... Etc.

Cette dernière phrase laisse entendre que les classiques n'étaient pas seuls dans cette bibliothèque « bien garnie ». Quels autres livres voisinaient avec eux? Georges Izambard ne nous le dit pas, et il faut le regretter; car, en six semaines de séjour, il est assez vraisemblable qu Rimbaud n'aura pas borné ses lectures au seul Montaigne, ni même aux classiques, qu'il connaissait déjà. Et nous ne serions point fâchés d'avoir une idée un peu nette des ouvrages qu'il a pu lire, ou simplement feuilleter à loisir, au seuil d'une année pendant laquelle il incubera *Le Bateau ivre*...

Or, il n'est pas impossible de combler, au moins partiellement, cette lacune; car il reste encore à Neuilly, dans l'appartement qu'habita Georges Izambard pendant près de trente ans, une partie des livres que les demoi-

(1) Georges Izambard, ouv. cité, p. 63, note 1.

selles Gindre avaient à Douai, et dont il hérita. Ils occupent, en bonne place, plusieurs rayons de la vieille bibliothèque familiale. Les diverses étapes du voyage de Douai à Neuilly les ont laissés tels qu'ils étaient en 1870, un peu plus poudreux seulement et patinés, puisque soixante ans et plus se sont écoulés depuis lors, mais intacts.

Nous avons passé en revue, non sans quelque émotion, avouons-le, ces vieux livres que Rimbaud a sûrement vus de ses yeux, feuilletés de ses mains peut-être: on sait, par exemple, qu'il ne dédaignait pas les journaux illustrés. Puis, en les examinant page après page, plus d'une question s'est posée à nous; plus d'une solution aussi à des questions anciennes a paru se laisser entrevoir. L'étude qui va suivre mettra le lecteur au courant de nos recherches, et lui permettra d'en juger.

§

Quelques-uns de ces volumes venus de Douai attirent l'attention plus que les autres par leur groupement, leur couleur et leur format: ce sont vingt et un tomes du *Magasin pittoresque*.

Le plus ancien porte la date de 1833 (première année de ce journal), le plus récent celle de 1862. Cela fait 21 volumes répartis sur 30 ans; il en manque à l'appel. Une première question se posait donc: ces vingt et un tomes sont-ils les seuls qu'aient possédés les demoiselles Gindre? A quoi l'on doit répondre que non. Leur collection de Douai était plus complète, mais — les souvenirs de la famille Izambard sur ce point sont bien nets — certains volumes ont été prêtés. Prêtés, c'est-à-dire perdus... Ceci n'étonnera personne.

Voilà qui explique sans doute qu'il manque à notre collection les trois années consécutives 1839, 1840, 1841 — sans parler des autres.

Quoi qu'il en soit, du moment que nous étions sûrs de n'avoir sous les yeux qu'une partie de ces livres, nous devions en bonne méthode explorer *toute* la collection de 1833 à 1870, — et même à 1871, année du *Bateau ivre:* seul moyen de régler une fois pour toutes la question

des rapprochements possibles entre les articles du *Magasin pittoresque* et les poèmes de Rimbaud.

On objectera peut-être que nous nous faisions ainsi la partie belle; car, en parcourant *trente-neuf* volumes au lieu des vingt et un primitifs, nous augmentions évidemment nos chances de découvrir des rapprochements intéressants. Et l'on pourra nous dire: si vous n'êtes déjà pas en mesure d'affirmer que Rimbaud ait feuilleté vos vingt et un tomes, que pourront bien prouver vos recherches dans les dix-huit autres?

L'objection est sérieuse. Nous ne répliquerons pas que le *Magasin pittoresque* était partout, et que Rimbaud aurait sans doute pu en trouver à Charleville la collection complète (2). La seule réponse que nous ferons sera de montrer nos textes, — non sans avoir auparavant souligné ceci: bien loin de vouloir à tout prix découvrir dans nos trente-neuf volumes des analogies curieuses avec l'œuvre du poète (ce qui eût été facile), nous avons éliminé d'office tous les passages qui n'offraient pas un rapport direct, précis, avec le *texte* de Rimbaud (3).

§

Venons-en maintenant au *Bateau ivre;* car c'est de lui surtout qu'il va être question dans ce qui suit. Nous croyons, en effet, que plus d'un passage de l'admirable poème a pu être suggéré à Rimbaud par certaines pages du *Magasin pittoresque*, et nous allons tenter d'en fournir la preuve.

Qu'on nous comprenne bien: nous ne songeons pas un instant à insinuer que le poète ait pris dans ce journal illustré *l'idée* de son chef-d'œuvre. Non; ce symbole est bien à lui. Nous prions seulement le lecteur de réfléchir à ceci, qui est notoire: les tableaux du *Bateau ivre* sont tracés par la main d'un adolescent de dix-sept ans *qui n'a jamais vu la mer*. Sans doute, l'imagination de ce

(2) Non pas toutefois à la Bibliothèque de la ville. Nous avons demandé à M. Manquillet, le conservateur actuel, si cet établissement possédait le *Magasin pittoresque* en 1871: sa réponse a été négative.

(3) Nous ne nous sommes écartés de cette règle qu'une seule fois et par force, à propos du poème perdu des *Veilleurs*.

jeune génie, tendue en arc de catapulte, est assez puissante déjà pour projeter ses visions à d'effarantes hauteurs. Mais cette imagination, de tout temps vive chez lui, stimulée encore et comme fouettée par ses révoltes, par son instinct de l'évasion, par la guerre, par tant de longues marches à travers la campagne et les bois des Ardennes, enfin par la conscience même de sa force et de son talent de poète, l'a été également et plus encore peut-être par ses études et ses lectures. Certes, le *Bateau ivre* est avant tout un rêve, mais il n'est pas que cela: il contient, à n'en pas douter, des souvenirs de choses lues.

Le vocabulaire, à lui seul, en fournit la preuve. Si les « vomissures », les « bleuités » et les « rutilements » sont de l'invention du poète, de même que les lointains « cataractant » vers les gouffres, et les flots « nacreux »; si « flache » appartient au dialecte ardennais; en revanche, des termes techniques comme *lactescent, figements, échouages, dérades, lunules, nager* (pour *ramer*), trahissent, sans erreur possible, la lecture d'ouvrages spécialisés.

De même, si l'on étudie les détails du tableau, on trouvera sans peine, à côté de vers sortis d'un seul jet de la fantaisie créatrice du poète:

> Dans les clapotements furieux des marées...
> La tempête a béni mes éveils maritimes...
> L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes...
> Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs...
> Des lichens de soleil et des morves d'azur...
> Quand les juillets faisaient crouler à coups de triques
> Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs...

on trouvera, disons-nous, d'autres vers où des souvenirs de lectures sont visibles. Ces Peaux-Rouges et leurs poteaux de couleurs, ces flots « pareils à des acteurs de drames très antiques », ces serpents géants dévorés des punaises, ces poissons chantants, ces Béhémots, ces Maëlstroms et ces pontons, tout cela vient en droite ligne des romans d'aventures, des récits de voyages, de la Bible, des ouvrages instructifs de tout genre, scolaires

ou autres, des poèmes que le jeune rhétoricien avait dévorés, peut-être enfin de certaines gravures où s'étaient arrêtés ses regards (4).

Reste une troisième catégorie de vers à propos desquels il est difficile de dire dans quelle mesure le poète a créé lui-même de toutes pièces, dans quelle mesure il s'est souvenu pour *re*créer. Nous voulons parler de telles images étranges, qui tantôt laissent au lecteur un certain ahurissement:

> ... les Péninsules démarrées
> N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants...
> Les flots roulant au loin leurs frissons de volets...
> Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
> Qui porte, *confiture exquise aux bons poètes,*
> Des lichens de soleil et des morves d'azur...

tantôt, au contraire, une vague impression de déjà vu:

> ...le soleil bas taché d'horreurs mystiques...
> Sans songer que les pieds lumineux des Maries...

*Le Bateau ivre* nous parle encore de fleuves impassibles, du tapage des haleurs, d'éclairs et de trombes, de neiges éblouies; une autre vision associe des marais et des joncs; après quoi des serpents tombent des arbres vers les échouages hideux; la silhouette des Monitors hésite à l'horizon; puis c'est une escorte d'hippocampes; au bord d'une « flache », un enfant accroupi lâche un frêle bateau; enfin les derniers vers repoussent avec horreur l'idée de « nager » sous les yeux des pontons, de traverser l'orgueil des « flammes »...

Revenons au *Magasin pittoresque.*

Les textes que nous allons maintenant rapprocher des vers du *Bateau ivre* se trouvent dans les volumes correspondant aux années 1833; 1840, 41, 42, 46, 48; 1852, 54, 59; 1863, 66, 67, 69; 1870, 71. De ces quinze livraisons, cinq se trouvaient sûrement chez les demoiselles Gindre:

(4) Dans un article qui a paru il y a treize ans (*Mercure de France* du 1er janvier 1922), M. Henri Béraud a tenté d'établir que des poèmes de Th. Gautier avaient inspiré Rimbaud. Même si le fait est exact, il n'infirme en rien notre thèse.

celles de 1833, 42, 46, 48, 52. Pour les dix autres, il n'y a pas certitude absolue. Cela ne nous interdisait pas d'y regarder; et d'ailleurs, pour les cinq comme pour les dix, c'était à leur contenu de nous apprendre s'il existait de bonnes raisons de croire que Rimbaud les eût feuilletées.

Notre exploration commença donc par l'année 1833 (tome premier). Page 9, une gravure représentant un boa constrictor était suivie d'un commentaire dont voici un passage:

> Le boa atteint les branches les plus élevées, en roulant son corps autour de l'arbre avec autant de rapidité qu'une lanière se roule autour des cornes d'un taureau lorsqu'elle est armée de deux balles de plomb, et lancée avec raideur.

Cela nous fit penser aux « serpents géants » qui « choient des arbres tordus » (5).

Pp. 44-46, un article sur le coton contenait ces mots:

> Jusqu'à présent, c'est le cotonnier semé tous les ans qui a répandu dans le commerce la plus grande quantité de *coton*. Celui que les *Anglais* estiment le plus vient de la Géorgie... L'invention des filatures mécaniques a prodigieusement étendu l'emploi du *coton*. Quoique *l'Angleterre* en employât plus que les autres nations européennes...

Ces passages nous rappelèrent le vers:

> Porteur de blés flamands et de *cotons anglais.*

Plus loin, pp. 377-378, une gravure: « Chute de la rivière Hood, dans le nord de l'Amérique », était suivie d'un commentaire où nous trouvâmes curieusement rapprochés, bien que ne se rapportant pas l'un à l'autre, les mots « fleuve » et « impassible »:

> Un rocher... s'élève debout, comme une colonne, sur la pente de la deuxième chute... A voir son immobilité sous

(5) On trouve encore au tome 32 (année 1864) une gravure montrant un « Sucuruyuba » ou Boa aquatique, accroché par la queue à un arbre et enroulant ses anneaux antérieurs autour du corps d'un bœuf.

les efforts du choc qu'il soutient depuis tant de siècles, à voir la furie des eaux qui s'irritent contre lui et l'abîme sur lequel il est suspendu, il semble qu'une puissance infernale anime le courroux du *fleuve,* et le sollicite à renverser dans le gouffre cet obstacle *impassible.*

L'obstacle impassible est le rocher. « Impassible » ne se rapporte donc pas à « fleuve »; mais ces deux mots sont accentués, et, suivis l'un et l'autre d'une ponctuation, c'est-à-dire d'un silence, ils se font écho en quelque sorte. Cette rivière Hood, dans le nord de l'Amérique, serait-elle par hasard un de ces Fleuves sur lesquels le Bateau symbolique traversait le pays des « Peaux-Rouges criards »?

Voilà ce que nous livra le *Magasin pittoresque* de 1833. Bien peu de chose assurément, et si nous n'avions rien de plus substantiel à offrir à nos lecteurs, nous n'eussions point écrit cette étude. Mais enfin, à tort ou à raison, nous nous sentîmes encouragés dans nos recherches par ces trois passages du journal illustré.

Les six années suivantes ne donnèrent rien. Mais le tome 8 (1840) entamait une série de remarques sur le *Vocabulaire pittoresque de marine,* où l'on trouve ceci:

[P. 370.] DÉRADER. Un bâtiment dérade quand, poussé par une grosse mer ou par l'impétuosité du vent, il sort forcément d'une rade en perdant ses ancres ou en les traînant.

Des écumes de fleurs ont bercé mes *dérades,*

dit le Bateau ivre. Ce substantif *dérades* n'a-t-il pas été forgé par Rimbaud, qui l'aura tiré du verbe dérader? Notre article ne le donne pas. (Le Larousse connaît *Déradage, Dérader,* mais non *dérade.*)

Au tome 9 (1841), suite du *Vocabulaire pittoresque de marine:*

[P. 188.] ÉCHOUAGE, position d'un bâtiment dont la quille touche le sol, à cause de l'absence ou du peu de profondeur de l'eau nécessaire pour le maintenir à flot. L'échouage est volontaire, et doit être distingué de l'*échouement,* qui pré-

sente l'idée d'un sinistre. — Echouage se dit encore d'un lieu où un bâtiment peut être échoué sans danger.

C'est assurément ce dernier sens que Rimbaud attribue au mot dans le vers:

Echouages hideux au fond des golfes bruns...

puisque ces échouages hideux sont un des spectacles que le Bateau a *vus*.

Cette étude du vocabulaire des marins se poursuit au tome 10 (1842). Successivement, les mots *haler, lame, marée, nage, ponton, quille, ressac* et *roulis* nous sont expliqués. Presque tous appartiennent au langage courant, et assurément Rimbaud n'avait nul besoin du *Magasin pittoresque* pour les lui suggérer ou lui en donner le sens. Nous en noterons deux toutefois:

[P. 261.] NAGE. Ce mot exprime particulièrement l'action des hommes sur leurs avirons... *Nager* est synonyme de ramer.

[P. 264.] PONTON, grand bâtiment carré... à fond plat... Nous n'avons pas besoin de rappeler ce que furent les pontons anglais pour nos soldats prisonniers; chacun s'en souvient en France, aussi bien que de cette parole de Napoléon se découvrant devant un convoi de prisonniers: « Honneur au courage malheureux! »

Et tout cela, mots et idées, s'accorde assez bien avec le sentiment exprimé par le dernier vers du poème:

Ni *nager* sous les yeux horribles des *pontons!*

Ce même numéro 10 présente, p. 37, une gravure: des « Trombes marines ». L'article contient ceci:

Ces singuliers météores... ne se montrent jamais deux fois dans les mêmes circonstances, et présentent chaque fois des apparences différentes... Le jour on a vu des *éclairs* s'échapper des *trombes* ou des nuages dont elles descendaient... Ces terribles météores, accompagnés presque toujours de violents orages, de tonnerres, d'*éclairs*...

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes...

P. 315 (Histoire du costume en France, 1er article), il est parlé de la physionomie des Gaulois:

Le Gaulois était robuste et de haute stature; il avait le teint *blanc*, les yeux *bleus*, les traits réguliers et imposants; il donnait à ses cheveux... une couleur d'un roux ardent, soit en les lessivant avec de l'eau de chaux, soit en les enduisant fréquemment d'une pommade caustique, composée de *suif* et de certaines cendres.

Quittons un instant *le Bateau ivre*, et relisons dans *Une Saison en Enfer* le début de *Mauvais Sang :*

J'ai de mes ancêtres gaulois l'œil *bleu blanc*, la cervelle étroite et la maladresse dans la lutte. Je trouve mon habillement aussi barbare que le leur. Mais je ne *beurre* pas ma chevelure.

Les articles consacrés aux Gaulois sont nombreux dans le *Magasin pittoresque*, de même que les histoires de serpents, de panthères et autres fauves des pays chauds. Ces récits sont généralement illustrés, et leurs gravures ne sont pas toujours médiocres, il s'en faut: beaucoup sont au contraire assez frappantes pour être aisément retenues par tout lecteur, surtout s'il est jeune et bien doué pour la mémoire visuelle, comme l'était Rimbaud.

Les trois tomes suivants restèrent muets. Mais le tome 14 (1846) des demoiselles Gindre contenait un long article (pp. 238-240) sur les *pontons*, définis comme des prisons flottantes. On y parlait encore, — et sur quel ton horrifié! — de ces abominables pontons anglais et des traitements subis par nos malheureux prisonniers. Page 240, une gravure: « Un ponton anglais, prison militaire », avec des sabords bien en vue (les « yeux horribles » !). Dans les marges, quelques coups de crayon... De quelle main? Nous ne le saurons jamais; bornons-nous à noter que c'est le seul article de nos vingt et un volumes qui présente des coups de crayon en marge du texte.

Tome 15, rien. Tome 16 (1848), pp. 230-231, une « complainte des matelots anglais des quatorzième et quinzième siècles », dont la quatrième strophe est ainsi traduite:

Holà! hissa!... Alors ils crient:
Eh! dis donc, compagnon, tu te tiens trop près;
Ton camarade ne peut *haler* si près de toi!
C'est ainsi qu'ils commencent leur *tapage*.

N'est-il pas curieux de voir cette vieille chanson associer, comme le fera Rimbaud dans *le Bateau ivre*, l'idée de tapage avec celle de matelots halant des cordes?

Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages...

Le tome 20 (1852) reproduit, p. 153, une « estampe curieuse: le Léviathan ». Il est vrai qu'il ne s'agit pas ici du monstre marin de la Bible, mais d'un symbole de pure fantaisie qui veut représenter « une république ecclésiastique et civile »: ce Léviathan-là est philosophique, et sert de titre à un traité jadis fameux de l'écrivain anglais Hobbes. Il est à croire que si Rimbaud a parcouru cette page du *Magasin pittoresque,* seul le nom du monstre a pu attirer son attention en lui rappelant tels passages des livres de Job, d'Isaïe ou d'Ezéchiel, lus par lui autrefois dans sa « Bible à la tranche vert-chou ».

Le tome 22 (1854) renseigne ses lecteurs sur la « phosphorescence de certaines pierres ». (Pp. 165-166.)

[P. 166.] Par l'élévation de température, les pierres produisent généralement des lueurs phosphoriques plus vives: ainsi la leucophane... réduite en poussière et chauffée dans un creuset de platine, donne des lueurs mélangées de *bleu,* de vert, de *jaune,* etc., du plus bel effet.

Serait-ce cette humble prose qui, transfigurée par le génie, deviendra dans la vision de Rimbaud cette pure merveille:

Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

On ne peut l'affirmer; mais il suffit que la chose soit possible pour nous faire mesurer l'infinie distance qui sépare les matériaux bruts, dont il faut bien se servir pourtant, de la construction une fois achevée. Certes, en recherchant les sources du *Bateau ivre,* nous croyons travailler non à diminuer l'originalité de Rimbaud, mais

à la faire mieux ressortir au contraire, à la rendre plus que jamais éclatante et superbe, par la comparaison que nous invitons à faire entre les éléments qu'il a eus sous la main et le chef-d'œuvre qu'il en a fait sortir.

Continuons notre enquête. Le tome 27 (1859) mérite, croyons-nous, de retenir l'attention. Il présente à la page 273 une gravure: « Veilleurs de nuit polonais », qui nous a rappelé le titre d'un poème de Rimbaud, aujourd'hui malheureusement perdu, mais dont Verlaine, dans ses *Poètes maudits*, parle en termes enthousiastes:

...*Les Veilleurs*, poème qui n'est plus, hélas! en notre possession, et que notre mémoire ne saurait reconstituer, nous ont laissé l'impression la plus forte que jamais vers nous aient causée. C'est d'une vibration, d'une largeur, d'une tristesse sacrée! Et d'un tel accent de sublime désolation qu'en vérité nous osons croire que c'est ce qu'Arthur Rimbaud a écrit de plus beau, de beaucoup!

A titre de simple curiosité, on nous permettra de reproduire ici à tout hasard quelques passages des « Veilleurs » du *Magasin pittoresque:*

L'institution de ces veilleurs de nuit était d'origine très ancienne. Ils parcouraient les rues deux à deux, portant une lanterne, une crécelle, et des bâtons pour se défendre au besoin et frapper aux portes des maisons où l'on apercevait de la lumière après l'heure du couvre-feu. La lanterne était d'autant plus nécessaire qu'ils marchaient dans une obscurité complète... Un littérateur polonais très distingué nous dit avoir encore vu, en 1824, à Vilna et à Varsovie, des veilleurs de nuit tout semblables à ceux que notre gravure représente. Il se rappelle de plus deux des couplets que ces hommes chantaient avec accompagnement de crécelle, et il a bien voulu nous en donner la traduction:

RONDE DE NUIT

Ohé! messieurs les propriétaires,
Il est déjà dix heures à l'horloge.
Couvrez le feu de vos cuisines;
Faites-le vous-mêmes, sans vous en remettre

> Aux soins de vos domestiques.
> Fiez-vous à Dieu et espérez;
> Gardez-vous du feu! gardez-vous du voleur!
>
> Ohé! messieurs les propriétaires,
> Il est déjà onze heures à l'horloge.
> Eteignez vous-mêmes vos flambeaux...

Etc., etc.

Les pages 314 et suivantes du même numéro 27 traduisent le début de *La Ballade du vieux Marin,* de Coleridge. Et voici ce qu'on trouve dans cette traduction, p. 315:

> Dès que la vague occidentale fut effleurée par le large et brillant disque du soleil, cette forme étrange [un vaisseau fantôme] vint se placer entre lui et nous.
>
> Et sur-le-champ le soleil fut *taché* de barres noires (que la *Reine du ciel* nous prenne en grâce!) comme si cet astre avait apparu avec sa large et brillante figure derrière la grille d'un donjon.

Et que dit le Bateau ivre?

> J'ai vu le soleil bas *taché* d'horreurs mystiques

et

> ...les pieds lumineux des *Maries*...

Ce n'est pas tout. Aux pages 326-327, suite de la *Ballade du vieux Marin,* se trouve la strophe suivante:

> Et le vent qui venait mugit de plus en plus, et les voiles soupirèrent comme les *joncs* des *marais.*

Ces joncs et ces marais, qui ne figurent ici qu'à titre de comparaison, *le Bateau ivre* les verra dans leur réalité:

> J'ai vu fermenter les *marais* énormes, nasses
> Où pourrit dans les *joncs* tout un Léviathan...

Au tome 31 (1863), p. 400, une gravure: Le *Monitor,* vaisseau cuirassé des Etats-Unis, rappellera au lecteur ce distique:

> Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
> N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau...

Tome 34 (1866), p. 80, un court article intitulé: « Muet comme un poisson. » Nous en extrayons ces lignes:

> Ce proverbe paraît en péril de perdre en grande partie sa signification. Il est depuis longtemps démontré par l'expérience que certains poissons produisent des bruits ou sons... Un observateur, M. Dufossé, s'est assuré que les saurels ou maquereaux bâtards (Caranx trachurus) ont réellement une voix, c'est-à-dire qu'ils produisent des sons au moyen du frottement des os pharyngiens entre eux. Il les a épiés pendant six heures dans l'eau et les a entendus... On soupçonne que la structure singulière des donzelles (Ophidium)... peut avoir pour but de produire... des sortes de signaux ou d'appels, comme les cris des oiseaux.

...ces poissons d'or, ces poissons *chantants*...

P. 105, une gravure : « Le Veilleur de nuit d'Amsterdam », montre encore un veilleur parcourant la ville dans les ténèbres, une énorme crécelle à la main.

Le tome 35 (1867) donne, p. 41, un dessin de Yan Dargent, reproduisant un tableau exposé au Salon de 1866: « Le Bateau », par Josef Israëls. On y voit deux enfants jouant avec un petit navire qu'ils ont construit eux-mêmes. La petite fille est assise par terre, dans une position très voisine de l'accroupissement. Et voici ce que dit l'article:

> ...Ils ont trouvé un endroit admirable pour essayer leur petite barque. La mer a laissé de grandes *flaques* d'eau peu profondes... Le petit marin... s'assoit au bord de l'eau, oriente son embarcation et la retient par un bout de corde qui l'empêche d'aller trop au large, car au milieu de la *flaque* il y a des bancs de sable où elle pourrait échouer...

La ressemblance est frappante entre ce petit tableau et l'avant-dernier quatrain du *Bateau ivre:*

> Si je désire une eau d'Europe, c'est la *flache*
> Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
> Un enfant accroupi plein de tristesses lâche
> Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Un peu plus loin, p. 50, un article sur « Les montagnes d'oiseaux aux îles Spitzbergen » contient ceci:

Pendant que les couveuses restent accroupies sur leurs œufs, les mâles forment devant les rochers des nuages d'oiseaux de toutes tailles et de toutes couleurs, dont l'agitation, le tourbillonnement, le bruit, les cris, les sifflements, sont impossibles à décrire.

Presqu'île ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds...

Le tome 37 (1869) donne une fantaisie en prose mêlée de vers sur « La Poésie des rivières » (pp. 132-134), sans rapport avec *Le Bateau ivre,* mais dont plusieurs passages offrent quelque analogie avec *Mémoire,* des *Illuminations,* comme il ressort du tableau suivant.

| LA POÉSIE DES RIVIÈRES | MÉMOIRE |
|---|---|
| Dans ses traits émoussés par le *miroir* ondoyant... | Au midi prompt, de son terne [*miroir*... |
| Des *fils de Vierge* blancs, qui joignent les deux bords... | ...la prairie Prochaine *où neigent les fils du* [*travail*... |
| ...mais le *haut peuplier* En droite ligne se dessine. | ...l'haleine Des *peupliers d'en haut* est pour [la seule brise. |
| ...son *œil* éclatant (6) Me regarde *du fond de l'onde.* | Jouet de cet *œil* d'eau morne... *Au fond de cet œil d'eau* sans [bords... |
| L'onde est enflammée et roule un tranquille incendie qui, enveloppant le poëte, achève de consumer son enveloppe terrestre, le transfigure, et l'emporte dans la *sphère* idéale. | Au ciel gris de chaleur la *Sphère* [rose et chère. |

Ce même tome 37 montre au lecteur, p. 161, un superbe « Terme antique », une tête de Faune souriant. Or, s'il faut en croire Paterne Berrichon, le poème de Rimbaud intitulé *Tête de Faune* date de 1870...

Le volume suivant (1870) raconte, p. 100, sous le titre « Promontoire flottant », une bien curieuse histoire:

Au commencement de 1718, le patron d'une barque venant de la côte d'Afrique fit, en arrivant à Gibraltar, un récit étrange dont la véracité fut affirmée par tout son équipage.

(6) Il s'agit de l'œil du soleil.

Ils avaient rencontré, disait-il, une île flottante longue de plusieurs lieues et où l'on voyait distinctement des montagnes, des bois et des vallées; mais ce qui leur avait paru le plus surprenant, c'est qu'il s'élevait de cette île une rumeur formidable où l'on distinguait les hurlements, les rugissements, les aboiements, les glapissements de toutes sortes d'animaux: lions, panthères, tigres, loups, etc. Les matelots racontèrent... qu'étant un matin à l'ancre, ils avaient été terrifiés en voyant cette île s'avancer vers leur barque avec le flux de la mer... Le plus intelligent de ces hommes exprima l'opinion que ce pouvait être *quelque promontoire séparé tout à coup du continent africain* par un tremblement de terre; mais il lui était impossible de comprendre comment une masse si lourde avait pu flotter à la surface de la mer au lieu de tomber au fond...

Ne trouve-t-on pas qu'un tel récit donnerait peut-être une couleur de vérité à ces deux vers singuliers du *Bateau ivre:*

> ...et les Péninsules démarrées
> N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

Plus loin (p. 254), il s'agit d'un voyage en ballon raconté par les aéronautes:

Le silence est absolu dans ces hautes régions de l'air: *pas un oiseau* qui ose s'élever dans ces altitudes où nous planons mollement; pas un être animé dans ce pays inconnu du calme et de la méditation! Notre aérostat trace dans l'atmosphère son *sillage* invisible...

Le Bateau ivre sera de même

> Jeté par l'ouragan *dans l'éther sans oiseau...*

et verra des îles

> Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur,

lequel vogueur, de toute évidence, doit être *ballon* et non *bateau...*

P. 291, nous trouverons la suite de cette Histoire d'un Ballon. Le chapitre VI a pour titre *La Neige et le Soleil;* en voici un petit extrait:

Pourvu que nous ne passions pas par la série de déceptions que traversa Glaisher, le célèbre... aéronaute anglais, dans un voyage où, après avoir lancé son aérostat à travers sept couches de nuages superposées jusqu'à la hauteur de 7.000 mètres, il ne put encore arriver jusqu'à l'océan de lumière qui existe au-dessus de ces vapeurs! Heureusement pour nous, les nuées sont plus clémentes... et à 3.800 mètres nous planons au-dessus des nuages qui cachent complètement à nos regards la *neige* qui tombe sous notre nacelle...

Le soleil vient d'apparaître à nos yeux, dardant ses rayons d'or autour de nuages rouges et *violets* qu'il éclaire de mille feux d'un aspect inusité. Notre ballon plane lentement suspendu dans l'espace, au-dessus des nuages, dont les contours vaporeux *simulent les ondulations des flots de la mer.* La température s'élève sensiblement, la *neige* qui couvrait notre sphère de soie fond rapidement...

Si l'on compare ces quelques lignes aux vers du *Bateau ivre:*

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements *violets*,
Pareils à des acteurs de drames très-antiques
*Les flots roulant au loin leurs frissons* de volets...

et au vers qui suit immédiatement:

J'ai rêvé la nuit verte aux *neiges* éblouies,

on estimera peut-être que le rapprochement de ces textes est significatif. En particulier, nous comprenons maintenant pourquoi le Bateau ivre évoque, aussitôt après ce merveilleux vitrail du couchant, violet sur fond or, la vision d'une chute de *neige* dans la nuit...

Ajoutons que le récit du *Magasin pittoresque* s'orne d'un impressionnant dessin de l'aéronaute Tissandier, représentant le soleil couchant, à l'arrière-plan d'une mer de nuages, frappant de ses rayons puissamment dardés de vilaines nuées noires qui cherchent à lui faire obstacle. Au premier plan, au-dessus de la mer de nuages, le ballon, auquel pend un câble qui perce cette mer.

Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur...

Enfin le tome 39 (année 1871) du *Magasin pittoresque* a été également examiné par nous, bien que Rimbaud n'ait évidemment pas pu le voir à Douai; mais plusieurs de ses numéros mensuels ont paru *avant* la composition du *Bateau ivre,* lequel fut terminé, selon Ernest Delahaye, en septembre 1871.

A la page 13, une gravure, qui occupe la page presque entière, représente un navire en perdition contre un brise-lames. Quatre pages plus loin, une autre gravure nous montre des *hippocampes* grandeur naturelle, et l'article contient ceci (p. 18):

...La faculté de changer de teinte est une des curiosités du cheval marin. Sa couleur ordinaire est d'un beau vert-brun très foncé... mais qu'un autre hippocampe s'approche... il se redresse, se balance, devient presque *noir*...

Planche folle, escorté des hippocampes noirs...

Enfin il est encore question de batellerie fluviale et de chemins de *halage* aux pages 145-146.

§

Arrêtons ici notre démonstration. Le lecteur connaît maintenant les pages du *Magasin pittoresque* à propos desquelles des rapprochements avec les poèmes de Rimbaud nous ont paru intéressants, nous osons dire: concluants. A ceux qui n'en seraient pas encore convaincus, nous demandons de ne pas juger notre travail avant d'avoir refait, en une heure de lecture, le chemin que nous avons suivi à travers les quinze tomes cités du *Magasin pittoresque.* Il va sans dire que cette enquête nous a pris un temps infiniment plus long, puisqu'il nous a fallu dépouiller, de A jusqu'à Z, 39 volumes; travail que nous sommes loin de regretter, puisque nous croyons sincèrement avoir retrouvé la principale source du *Bateau ivre* et d'autres poèmes.

Peut-être dira-t-on : il est facile de trouver tout ce qu'on veut en fouillant 39 années d'un journal illustré; si vous aviez parcouru 39 tomes de *l'Illustration,* du *Tour du Monde* ou de toute autre publication analogue, vous

auriez trouvé là, tout aussi bien, de quoi illustrer les poèmes de Rimbaud, ou même les inspirer. — Nous n'empêchons personne de tenter cette expérience; on verra bien le résultat. Mais enfin c'était le *Magasin pittoresque,* et non *l'Illustration* ou *le Tour du Monde,* que Rimbaud trouvait à Douai chez les demoiselles Gindre.

Nous avons répondu plus haut à l'éternel reproche auquel s'exposent les « sourciers »: vous diminuez le poète. Peut-être avons-nous le droit d'espérer qu'on ne nous jettera pas ce pavé, étant donné que le présent travail n'a pas d'autre sens à nos yeux qu'une glorification du génie de Rimbaud. Il n'est jamais indifférent de savoir comment un grand poète travaille et repétrit les matériaux que ses lectures lui ont apportés. On n'est jamais trop renseigné sur la genèse d'un chef-d'œuvre. Nous serions heureux si ces modestes recherches pouvaient contribuer un jour à rendre moins obscure l'histoire du *Bateau ivre.*

H. DE BOUILLANE DE LACOSTE et P. IZAMBARD.

# LE SENS
# DE LA VIE ET DE LA MORT
# CHEZ LES ANNAMITES

—

L'opinion la plus répandue en France est que les Annamites pratiquent une religion « basée sur le culte des ancêtres et sur le respect de la mort ».

Telle n'est pas la vérité.

Le *« culte des ancêtres »* est la conséquence directe d'un précepte majeur de l'éthique confucéenne imposant le respect, la soumission et la reconnaissance à l'égard des père et mère, non seulement de leur vivant, mais encore dans l'au-delà.

En outre, l'Etat étant assimilé à une famille dont les membres recueillent le fruit du labeur réalisé par tous ceux qui, à un titre quelconque et d'une façon éminente, ont rendu service à la société, les grands hommes défunts sont l'objet d'un culte officiel, public, présentant des analogies avec le culte des ancêtres, et procédant des mêmes concepts.

Certains auteurs ayant vécu parmi les Annamites, et les connaissant bien, prétendent que ce culte s'inspire plus souvent de l'intérêt et de la crainte que de la reconnaissance et de l'amour. C'est fort possible, et les faits de nature à le démontrer ne manquent pas. Toutefois, on ne peut nier qu'il ne fasse état d'un devoir purement sentimental, appelé « *nghîa* » — (nous dirions en français: « fidélité » ou « justice ») — et dont le langage courant précise le sens dans l'expression: « *ón nghîa* »: lien créé par les bienfaits.

Une question se pose alors. La vie serait-elle un bien-

fait dont il convient de remercier ceux à qui nous la devons?

Au nombre des raisons donnant lieu de répondre affirmativement nous citerons celles-ci. Encore aujourd'hui, lorsqu'arrive le premier jour de l'an, on souhaite aux gens un nombre d'années de vie d'autant plus grand que leur rang social est plus élevé.

Et la longévité (« tho ») est considérée comme un des trois bonheurs par excellence.

Cette notion de la vie, bienfait du Ciel, est en opposition formelle avec la philosophie bouddhique; mais les Annamites ne s'embarrassent guère de cette contradiction entre deux religions qu'ils sont censés pratiquer.

Comme tous les hommes, ils ont généralement la crainte et l'horreur de la mort; avec cependant une propension au suicide plus forte que chez l'Européen, encore qu'elle n'atteigne pas aux formes solennelles ou imprécatoires constatées chez les Japonais ou les Chinois.

Dans le « Luân-ngû », de Confucius, on relève cette observation: « On ne sait ce qu'est la vie; comment saurait-on ce qu'est la mort (1)? »

Le Philosophe entend par là qu'il y a dans la vie et dans la mort un mystère impénétrable. Mais il ne s'ensuit pas nécessairement que nous devions faire abstraction des choses perceptibles à nos sens, et négliger ce que notre raison permet d'en déduire.

De là une doctrine relative à la genèse de l'univers et aux transformations de l'énergie cosmique ingénieusement développée dans le *Kinh Dich* (2), ou « Livre des Changements », et qu'on retrouve aujourd'hui chez le vulgaire, assez dégénérée et emmêlée de superstitions diverses.

Nous essaierons, dans l'exposé qui va suivre, de définir le sens de la vie et de la mort qui s'en dégage, en considérant l'influence propre du pays sur ses habitants

(1) En sino-annamite : « Vi chi sinh; yên chi tû' »

(2) Cet ouvrage est d'origine chinoise et aurait été conçu bien avant Confucius. Il fait partie d'un ensemble que les lettrés annamites devaient connaître pour se présenter aux concours avec chances de succès.

et en nous aidant de témoignages exclusivement annamites et datant du temps présent.

§

L'aspect naturel d'une contrée n'est modifié que partiellement par les hommes et à la suite de longs travaux. Les figures prestigieuses du ciel, les jeux de la lumière et des eaux, les formations végétales et géologiques, bref tout ce qui constitue la physionomie propre d'une région du monde influe sur le moral des hommes qui l'habitent.

En ce qui concerne leur état physique, les médecins indigènes, imbus des vieilles théories locales, attribuent une influence capitale aux émanations telluriques et à la qualité de l'air et de l'eau.

Il est infiniment probable qu'ils ont raison.

Il est donc utile de dire quelle impression domine dans toutes celles qu'on rapporte de là-bas, surtout quand on revit dans sa mémoire les premières émotions de la prise de contact avec le pays.

C'est la mélancolie.

Une mélancolie inexprimable, un peu déchirante et d'une singulière douceur.

Le port de Sai-Gôn présente la hideur industrielle et standard qu'on a quittée aux docks de la Pinède, à Marseille, et qu'on a retrouvée à Port-Saïd et au Kepel-Harbour, de Singapore. Il n'y a pas à en parler.

Mais en baie de Tourane, par exemple, et même par une de ces matinées de février si radieuses et sereines que la lumière en paraît toute neuve, le site, avec sa sombre verdure lointaine, son eau dormante et la longue nuée blanche qui traîne sur le Col des Nuages, reste empreint d'une majesté pensive. Au delà, à quelque cent kilomètres des montagnes qui bornent l'horizon, c'est Huê la Mystérieuse, avec ses vallons sauvages, sa lente rivière et son palais aux cours muettes, verdies de mousse, d'où la triste nuit ne sort jamais tout à fait.

Au Tonkin, l'impression ne varie pas, si ce n'est qu'elle est plus morose encore. Aucun mot ne peut rendre la désolation du spectacle donné par les approches de Haï-Phông quand il pleut et que la nuit tombe. C'est une

immensité de boue et d'eau rougeâtres, confondue avec un firmament de fin du monde qui se délite et coule sans fin dans les ténèbres et le vent. Par beau temps, on ne voit jamais les ciels légers et doux, la blonde lumière de l'Europe, jamais. Sous ce climat terrible, la splendeur de midi tient de celle d'une plaque de fonte chauffée à blanc, à moins qu'elle ne soit diffusée par des cumuli d'où suinte une chaleur écrasante.

Aussi, beaucoup de divertissements ont-ils lieu la nuit, à la fraîcheur; par exemple les promenades en bateau, et ces concerts de musique vocale où les jeunes garçons et les jeunes filles échangent des madrigaux chantés en s'accompagnant sur la corde vibrante (3), ou, plus prosaïquement, en pilant du riz en cadence.

Souvent jacassante et criarde, la foule annamite n'est pas gaie au sens où nous entendons ce mot.

Des voitures pleines de gens riant et chantant, les farandoles, les rondes, les danses mêlant les deux sexes, les confetti, les familiarités carnavalesques, sont choses auxquelles nos protégés ne songeaient pas avant notre arrivée, et dont ils persistent encore généralement à s'abstenir.

Un amusement de grande classe, illustrant la fête du Milieu de l'Automne, le « Ballet des Fleurs », dont l'empereur Minh-Hoàng composa les figures au retour d'une excursion dans la Lune, où il avait vu danser les Immortelles, n'est qu'une sorte de carrousel non dépourvu de grâce, et du caractère le plus étrange. Les Annamites le qualifient de « joyeux et plaisant ». Il se peut. Mais il dure des heures, et les Européens se lassent vite de sa monotonie.

Quant à la musique populaire, dont la barcarolle des sampaniers du Thúa-Thiên est le spécimen le mieux réussi, elle est constamment rêveuse, plaintive, avec on ne sait trop quoi de douloureux et d'implorant.

(3) « Bài hàt trông quân ». Cette corde est en réalité un rotin de 4 m. de long, tendu au-dessus d'un trou creusé en terre et recouvert d'une planchette. Cette planchette est fixée au sol et reliée au rotin par une ficelle fortement tendue. On fait vibrer le rotin en le frappant avec un bâtonnet.

La barcarolle des sampaniers! Qui n'a pas écouté longtemps et souvent ce chant désespéré — d'ailleurs très beau — ignorera toujours un des aspects les plus constants, les plus caractéristiques, du pays d'Annam et de l'âme annamite.

Le langage ordinaire emploie un même mot (« sanh », « sinh » ou « sênh ») pour exprimer la vie, la naissance et l'action d'engendrer. Les deux notions, naissance et vie, se confondent; et, par extension, la transformation incessante de tous les êtres est désignée aussi par le mot « sanh ».

Toutefois, la vie humaine comporte trois modes: naissance, instruction (ou éducation) et nourriture, ayant tous trois un caractère fatal.

Le Ciel marque pour chacun la qualité qu'auront ces trois modes dont le terme est fixé d'avance. D'où l'expression « dette des trois vies » (nó tam sanh), signifiant « devoir de se soumettre au décret du Ciel ».

Toutes ces formes de langage correspondent à des conceptions matérialistes. La locution « sanh hôn », ou « âme végétative », montrerait une distinction entre la vie animale et la vie spirituelle, distinction qu'on retrouve dans le mot « phách » (corps), opposé à « hôn », l'âme raisonnable et pensante. Toutefois, on doit noter ceci:

A la vie du corps, se juxtapose celle de l'âme, celle-ci étant la cause nécessaire de celle-là. Mais tous les deux, le corps et l'âme, émanent de la matière cosmique. Et voici comment:

La matière cosmique comporte deux éléments; l'un actif et lumineux, c'est le « dúóng »; l'autre inerte et obscur, c'est le « âm ». Le couple « âm-dúóng » se meut, se renouvelle et se transforme en vertu d'une impulsion primordiale (« ly)») qui serait en même temps la raison d'être de toute chose.

Du « ly » procède le « tinh », quintessence des corps, nature intime et caractère propre de chaque être humain.

L'âme raisonnable émane du principe « dúóng »; le corps, les esprits vitaux (via), l'influx nerveux émanent

du principe « âm ». Leur union harmonieuse avec le « tinh » constitue l'individu humain normal, en bonne santé et vivant.

Telle est, en gros, la thèse généralement admise par les lettrés imbus des vieilles doctrines.

Dans l'esprit du menu peuple, elle prend la forme dont l'historiette suivante peut donner une idée assez juste (4).

Autrefois, non loin de Hâi-dúóng, vivait un homme appelé Trúóng-Ba, joueur d'échecs impénitent, ce qui lui avait valu l'amitié de Dê-Thích, un génie renommé pour sa force invincible aux échecs, du temps qu'il habitait ce monde.

Trúóng-Ba mourut. Sa veuve éplorée évoqua Dê-Thích. Elle avait trop tardé, et le génie lui dit: « J'ai bien une recette magique pour ressusciter les morts; mais votre mari a trépassé depuis plus de cent jours. Son corps est désagrégé, je ne puis donc le ranimer. Connaîtriez-vous par ici quelqu'un qui soit mort récemment? »

La veuve de Trúóng-Ba répondit: « Vénérable Maître, dans ce village il y a un charcutier qui vient de mourir aujourd'hui. » Dê-Thích dit alors: « Je peux rappeler l'âme de votre mari et la faire entrer dans le corps de ce charcutier qui, ainsi, revivra, et viendra habiter avec nous. Cela vous convient-il (5)? » La veuve toute joyeuse donna son consentement. Et Dê-Thích, s'étant rendu sur la tombe du charcutier, déterra le corps et, par ses incantations, y fit entrer l'âme de Trúóng-Ba. Et le charcutier, de nouveau, vécut. Ayant accompli cet acte, Dê-Thích disparut.

Trúóng-Ba, ressuscité, revint habiter avec sa femme. Il avait, dans le corps du charcutier, son ancienne âme et ses anciennes habitudes. L'ayant vu, la veuve du charcutier n'y comprit rien; mais, considérant qu'il habitait avec une autre femme, elle porta plainte contre celle-ci en adultère. Le juge, mis au courant, fit apporter un porc et ordonna à Trúóng-Ba de l'abattre et de le débiter. Trúóng-Ba ne sut comment s'y prendre, ce que voyant,

(4) Extraite du recueil intitulé « Công-du' ». (Loisirs d'un mandarin). Le texte original est rédigé en langue chinoise écrite.

(5) Le dialogue est traduit littéralement.

le juge lui proposa une partie d'échecs. Là, il se révéla de première force. Alors, le juge le renvoya chez lui avec sa femme, et autorisa la veuve du charcutier à se remarier.

Cette légende a donné lieu au dicton: « C'est l'âme de Trúóng-Ba, incarnée dans le corps d'un charcutier », qui fait allusion à ceux dont l'extérieur n'est pas en rapport avec la qualité de leur esprit.

Entre autres choses, on retiendra de ce conte que, selon la croyance populaire, l'âme ne peut réintégrer le corps dont le trépas l'a séparée qu'autant que ce corps n'est pas complètement décomposé, ou « désagrégé », comme dit le texte.

Nous verrons plus loin ce qu'il en advient, moins de cent jours après le décès.

Dans la génération humaine, le rôle de la mère se réduit à celui d'un réceptacle, où le germe déposé par le père arrive à maturité.

Ce germe est assimilé à un gaz, une vapeur, un fluide impondérable (« Khí »), pouvant même complètement échapper à nos sens dans les cas où de simples mortelles conçoivent par l'opération des génies.

L'art des thaumaturges peut substituer un germe à un autre. C'est ainsi, par exemple, que le roi Ly-thân-Tôn, fils adoptif de Ly-nhôn-Tôn (6), n'était autre que le mage Tu'-Lô, qui s'était substitué à l'enfant que l'épouse d'un seigneur de la cour, Xùng-hiên, portait dans son sein.

Bien entendu, les Annamites révolutionnaires, les élèves de nos écoles, ceux qui sont en contact avec nous, se défendent énergiquement de croire à toutes ces histoires, et ils affectent d'en parler avec un grand dédain.

L'empreinte n'en subsiste pas moins dans leur esprit. Et on la retrouve dans l'idée que beaucoup se font encore de l'au-delà. Avant de se dissoudre complètement, le corps reste animé d'une espèce de vie rudimentaire. Il sent, il entend, il souffre; il peut même sortir de sa tombe et apparaître. C'est le « tinh » des lettrés, et le « ma » du vulgaire, autrement dit un revenant. « Quand une per-

(6) Régna sur l'Annam de 1072 à 1128 ap. J.-C.

sonne très instruite s'est transformée par la mort, on revoit la figure de son corps, et c'est là son spectre (7). » Ce spectre ne parle pas. Il semble flotter dans l'air, et jamais ses pieds ne touchent le sol.

Les âmes des morts vont dans le Royaume des Ténèbres, où, comme sur la terre, elles restent assujetties aux besoins les plus humbles de notre pauvre et infirme nature.

Il leur faut manger, boire, dormir, user de meubles et de vaisselle, avoir des domestiques et payer leurs fournisseurs.

D'où la coutume de leur servir des repas et de brûler à leur intention les simulacres en papier de tous les objets nécessaires à la vie.

A certaines époques de l'année, elles ont la permission de revenir sur la terre. Au premier jour de l'an, elles accourent chez leurs enfants et prennent part, invisibles, à leurs festins et à leurs jeux.

Le « culte des ancêtres » consiste essentiellement à ne les laisser manquer de rien dans l'autre monde, à leur assurer une sépulture non seulement décente et bien entretenue, mais encore favorisée par les grands courants d'énergie cosmique. Là est intervenu le géomancien, dont le rôle consiste à déterminer l'emplacement du tombeau; opération longue, délicate et surtout coûteuse.

Le rituel funéraire des Annamites est extraordinairement minutieux et sévère. On y a, il est vrai, apporté nombre de tolérances. C'est ainsi qu'aujourd'hui, en Cochinchine, on use de corbillards automobiles qui emmènent bon train le mort à sa dernière demeure. Il n'y a pas si longtemps, ce voyage suprême était effectué avec un tel luxe de précautions qu'on mettait plusieurs jours à franchir une vingtaine de kilomètres.

Quand on veut donner à un haut personnage une marque insigne d'affectueuse vénération, on lui offre un beau cercueil laqué et doré.

Mais cela n'empêche pas qu'on reconnaisse parfois, dans les planches posées en travers d'une rigole pour

(7) Nhũ'ng du'ng tài hoà thàc, là thây phàch; côn là tinh anh.

l'écoulement des eaux de pluie, le couvercle d'un vieux cercueil... ayant servi, et sur lequel tout le monde marche.

Qu'est devenu son habitant?

Il peut arriver qu'un mort ne se plaise pas dans le lieu où il est enterré. Il fait alors subir à ses héritiers mille avanies. Elles ne cesseront que le jour où le défunt, exhumé et changé de cercueil, sera enseveli à une meilleure place.

Les mânes de ceux qui ont péri injustement, et dont personne ne connaît et n'entretient la tombe, errent en troupe par le monde, cherchant à nuire aux vivants. Ce sont elles qui font naître les épidémies et mourir les bestiaux. Elles rôdent, le soir, autour des maisons. Aussi, convient-il de les apaiser par des offrandes de gâteaux, d'alcool de riz et de bâtonnets d'encens.

Les âmes des noyés habitent sous les eaux; elles poussent les femmes au suicide par immersion (8) et tirent par les pieds les gens assez imprudents pour se baigner ou laver du linge aux endroits hantés par elles.

Ces âmes indignées et plaintives sont, avec les diables, un perpétuel sujet d'inquiétude. Fort heureusement, il n'est pas très difficile de les leurrer; leur coup d'œil manque de sûreté, leur mémoire est courte, et, selon d'aucuns, elles ont très grand peur des armes à feu.

« Jamais je ne vois de fantômes quand j'ai mon fusil », disait à celui qui écrit ces lignes un haut mandarin, gouverneur de province.

Une vieille histoire raconte qu'il suffisait de brûler du bambou sec, lequel crépite très fortement quand on y met le feu, pour faire déguerpir toutes ces larves. Aujourd'hui, on use de pétards.

Nous avons dit que les Annamites ont, comme tous les hommes, la crainte et l'horreur de la mort. Comme tous les hommes aussi, ils ne peuvent accepter l'idée que l'au-delà ne réparera point les injustices criantes dont ce monde donne le spectacle habituel.

Ils admettent donc un enfer, une « prison souterraine »

(8) En 1933, à Hà-Nôi, en une seule semaine trois femmes se sont noyées dans le Petit-Lac.

(dia nguc), où les méchants expient leurs crimes. Il y a aussi un paradis, un lieu de « suprême bonheur » (cúc-lac), élevé au-dessus des nuages, séjour des immortels (tiên), des génies (thân) et des saints (thánh).

Les hommes de bien peuvent devenir des saints; par exemple, Quan-Vô, le héros chevaleresque dont l'histoire des Trois-Royaumes nous a transmis les hauts faits... et Gandhi, qualifié déjà par le vulgaire de « ông thánh ».

Ils peuvent encore devenir des « thân », ou génies tutélaires, comme ceux dont les découvertes agricoles ou industrielles ont éminemment contribué au mieux-être de leurs descendants.

Le culte public rendu aux génies et aux saints donne lieu à des cérémonies appelées « tê ». Il n'entre pas dans notre sujet d'en parler davantage; néanmoins, il convient de mentionner la plus importante de toutes les manifestations du culte rendu aux puissances d'où procèdent les transformations indéfiniment renouvelées qui sont la vie et la mort.

Cette manifestation est la fête triennale du Nam-Giao (ou Giao-tê), appelée par les Français « fête des sacrifices au Ciel ».

En vérité, c'est au firmament roi, source d'énergie créatrice, et à son épouse, la Terre, réceptacle de tous les germes, que le sacrifice est fait. Le rituel est d'une grande solennité, et seul le Roi, en sa qualité de Fils du Ciel, a le droit d'en être le grand-prêtre.

§

Le sens de la vie et de la mort chez les Annamites, venant d'être défini par ses caractères principaux de préférence au dogme livresque (d'ailleurs extrêmement confus et embrouillé) dont il procède, on peut maintenant se livrer à un examen critique à son sujet et répondre à certaines questions.

Celle-ci tout d'abord: Les Annamites ont-ils vraiment ce grandissime respect de la mort qu'il est d'un goût adroit de leur attribuer?

Les faits répondent. Les Annamites respectent assuré-

ment la mort, mais pas plus que nous. Peut-être moins, car on ne voit pas en France, au passage d'un enterrement, les gamins accourir, galoper le long du convoi et se bousculer en criant.

On voit cela en Annam, dans les postes où la police est mal faite, et quand les Français portent en terre un des leurs. Et les gamins dépenaillés envahissent le cimetière et se faufilent le long des tombes, crachant, fumant, se grattant, comme au cinéma.

Intention sacrilège? Nullement; mais un besoin d'espionner que connaissent bien ceux d'entre nous ayant vécu là-bas.

Entre eux, lors du rite de la remise en état des sépultures qui a lieu chaque année, soixante jours après le commencement du printemps, ils ne se tiennent guère mieux.

On boit, on mange, on fume, on crache, on jacasse. Le mort est mort depuis longtemps; les regrets se sont apaisés.

« Quant à leur culte des ancêtres, écrivait Dutreuil de Rhins, qui consiste surtout à faire en leur honneur de grands repas, il est fort peu digne d'intérêt. »

« Police d'assurance contre les revenants », déclarait un haut fonctionnaire français.

Ces jugements sont d'une sévérité excessive, car on ne peut nier que les Annamites soient capables d'affections profondes, d'attachements passionnés, de respect et de reconnaissance, tout comme nous. Il est donc certain que la mort de ceux qu'ils aiment leur fait beaucoup de chagrin, et qu'ils en souffrent autant que nous.

Ils manifestent ces sentiments autrement que nous, voilà tout. Pour ce qui est de la rengaine: « Religion basée sur le culte des ancêtres », pieusement resservie à tout propos, elle est proprement inepte, attendu qu'une religion ne se base pas, et ne peut se baser, sur un culte. C'est au contraire le culte qui procède du concept religieux.

Où les Annamites se révèlent remarquables, et nettement supérieurs à nous, c'est dans leur désir d'une pos-

térité. La femme annamite veut des enfants, toujours, et elle les accepte avec joie. Elle les nourrit elle-même, de son lait, sauf cas de force majeure, et très rares. Et elle se montre capable de les élever avec une patience, une douceur et un dévouement qu'on souhaiterait rencontrer plus souvent chez la femme française. Il convient d'ajouter qu'elle n'est pas encore corrompue par l'esprit moderne et bolchevick.

Enfin, la conduite habituelle des Annamites, la qualité mélancolique de leur imagination (9), les formes de leur langage suffisent à montrer qu'ils pensent sans cesse à la mort et que, pour la majorité d'entre eux, la vie terrestre n'est qu'un aspect, ou un stade, d'une série de transformations qui recommencent indéfiniment, une fois que le cycle en est achevé.

La transmigration des âmes est admise, et le trépas ne rompt point les relations qui unissaient le défunt aux êtres de ce monde et qui vivent encore. Il en modifie seulement certains détails extérieurs.

Dans les temps modernes, un souverain annamite, Minh-Mang (10), proclama à grand fracas ce principe, en faisant charger de chaînes et fustiger la tombe de Lê-Vân-Duyêt, vice-roi de Cochinchine, pour le punir d'une prétendue trahison commise de son vivant.

LOUIS CHOCHOD.

(9) Jules Boissière a dénoncé « l'immense tristesse » de l'âme de leurs rois. (Cf. « Fumeurs d'opium. »)

(10) Minh-Mang, titre de règne que prit le prince Dem, quatrième fils de Nguyên-Anh. Régna sur l'Annam du 14 février 1820 au 11 janvier 1841.

# LES QUATRE SAISONS
## AU JARDIN

—

A mes chers amis,
le poète et la musicienne,
ALBERT et MARIE MOCKEL.

### *PRINTEMPS*

*Un souffle tiède, au bout de la branche noire posée*
*contre le bleu pastel du ciel,*
*d'une tendre pointe blanche rosée*
*réveille le bois nu de sa mort...*

*Sur l'hiver,*
*c'est le printemps naissant dégagé des revers*
*qu'un silence de neige et de lune a fondus*
*qui s'étire en étoiles aux minces perches du bois nu.*

*U-ne chair fine vibre d'u-ne lumière*
*intérieure aux appels de sa forme,*
*Prime fleur*
*que loin du sol les rayons célestes effilent*
*de pâleur en rougeur, de rougeur en pâleur,*
*Pour qu'elle ravisse mieux,*
*au vol de la brise gracile,*
*d'u-ne neige nouvelle, pudique, les âmes ingénues.*

*O frêle vierge Aînée des grandes sœurs futiles,*
*qui, à terre,*
*détournent de vous leurs lèvres jalouses,*
*ô Psyché!*

*Que ne restez-vous celle*
*à jamais entre terre et ciel*
*suspendue?...*

*Mais il tombe de la brise*
*— com-me d'une main penchée*
*qui éclairait le corps endormi du jeune dieu —*
*Autant de gouttes claires*
*qu'en neige de vos étoiles*
*sème la juvénile, curieuse, amoureuse lumière...*

*Un pur rêve fleuri*
*ne sera bientôt plus*
*un charme proche des cieux.*

*L'aube n'avait-elle pas pourtant*
*tissé l'air même en douce trame*
*de soie où des trilles d'oiseaux s'irisent,*
*où flottent des petites plumes en flocons d'argent,*
*Pour que l'adolescence enchante mieux votre âme*
*sur le lit aérien des anges,*
*ô Psyché!*

*Vous n'attendiez donc point,*
*d'un rêve,*
*le seul vrai bien-aimé?*

*Hélas!*
*le printemps frêle*
*poussé par le trop fort été*
*s'enfuit*
*d'un pas léger que feutrent, si tendres, vos pétales,*
*Tandis*
*que les filles-fleurs, vaines captives, s'étalent,*
*Jalouses*

*des innombrables ailes de votre neige*
*d'où naît,*
*puis lentement d'où s'enfle, avec les fruits,*
*le beau sein de l'automne sous l'or de sa gloire royale...*

—

## *ÉTÉ*

*Rouge...*
*Chaleur, lumière,*
*Foyer!*

*Chère fusion,*
*au plus profond de l'ombre musicienne*
*d'un cœur brûlant au chœur des voix,*
*Rouge,*
*empourprant la baie (grande bouche qui les fait siennes),*
*le rosier flambe,*
*éclate, éclaire, —*
*s'éploie...*

*Toutes les âmes du jardin aux touffes de son brasier,*
*j'écoute les chants qui ruissellent du rosier*
*dans les mille fleurs en flamme des mélodies.*
*J'écoute,*
*mais j'aspire un seul arôme des feux*
*qu'en étincelles de notes jet-tent les pe-tites bouches*
*par la grande bouche de la baie empourprée.*

*Mille fleurs*
*mille feux:*
*un seul arome*
*d'un plein et large cœur*
*embaume.*

*Total d'une fragrance où le parfum compose*
*des écarts de la vue à l'ouïe*
*une même ivresse de rouge rose...*

*Odeur ardente, centre subtil,*
*effluve fervent, plénitude,*
*Joie!*
*Vous seule, vous seule*
*créez une harmonie*
*de tous les souffles, de toutes les causes*
*dans une simple vague de l'air.*

*O d'une âme d'onde invisible,*
*inépuisable infinitude,*
*Joie pleine!*
*Seule, vous révélez,*
*chaude vapeur de l'esprit*
*au plus intime de notre chair,*
*le cœur des choses...*

*Chaque été renaissant ainsi,*
*(Pourquoi, hélas! pourquoi*
*faut-il toujours que sur leur joie*
*les roses d'un sang frais aux cruelles épines dégouttent?)*
*— O Bienfait rare d'un incendie*
*qu'épanouissent les accords de l'oreille et des yeux*
*dans une seule même bouffée de ses feux! —*

*Chaque été renaissant ainsi,*
*(le gong du tympan fort de tous ses pores,)*
*J'écoute,*
*(l'œil haut suspendu au bleu de son aile,)*
*Je vois,*
*(l'antenne fine de l'âme d'une pointe aérienne,)*
*J'aspire*
*le cœur brûlant au chœur des voix.*

—

### *AUTOMNE*

*O soleils de fruits lourds que palpe en son verger*
*une femme abondante ouverte aux feux du soir...*

*D'une longue queue de feuilles luisantes*
*qui s'allonge rampant au sol,*
*l'arbre s'est fait serpent pour mieux porter ses pommes,*
*— Autant d'œufs qu'il met bas*
*dont il tente ses doigts.*

*C'est l'Eden pour l'Eve de septembre...*

*Sous une âme*
*qu'enflamme la plus haute des flammes,*
*pleurs qui gonflent, trop pesants au maigre cierge des bran-*
*et coulent et roulent sous ses pas; [ches,*
*Prêtes à choir de leur ostension contre un mur,*
*d'un autre suppliant, arbre qui bras en croix*
*offre leur holocauste aux dernières ardeurs,*
*Chairs de l'opulence éclatante;*
*Ultime sacrifice, chaque forme à qui la tente*
*préfigure,*
*vouée par la jouissance au malheur,*
*sa chute...*

*Oublieuse des ailes premières de sa fleur,*
*Eve, née femme d'un fruit pour être fruit et proie*
*dans un couchant mourant de nos épuisantes cultures,*
*Eve mûre,*
*Eve féconde,*
*Eve, mère des mondes*
*enfantés d'une souffrance comble de toute splendeur,*
*Corps et cœur,*
*elle tombe glorieuse de son poids.*

*Que n'a-t-elle point livré*
*pour que chaque don lui sauve une suprême beauté?...*

*Par le ciel, par la terre*
*j'ai là tous ses trésors.*
*D'une coupe bleue, de son fond de ciel déversé*
*les constellati-ons d'or s'écroulent...*

*Soleils et lunes!*
*Toutes ses rebondissantes rondeurs*
*de pêches, de prunes, de pommes, de poires:*
*Joue abricotine et bouche framboise,*
*double poire ou pomme de la croupe et du sein,*
*pru-ne bleue et rousse d'un fier tétin,*
*mûr mamelon d'amour ou pêche de velours,*
*Jusqu'à ces petits grains stellaires, roses, blancs, ou noirs,*
*secrets, dont l'esprit aux planètes cherche noise,*
*Autant de globes du ciel qui tournent, tournent sous ma main*
*et qui s'attirent l'un l'autre*
*et de la chair au cœur,*
*en chœur,*
*chantent sa gloire...*

*...Eve,*
*la coupe est vide,*
*le ciel désert,*
*la terre sans fruits.*
*Contemple les pillages auxquels tu nous convies:*

*Des plus chè-res beautés, ô trop humain destin!...*

—

## *HIVER*

*La baie a sur le logis fermé*
*ses vitres froidies.*
*Le cœur du jardin, éteint,*
*d'aucune fusée rouge, verte ou or*
*n'y pénètre plus.*
*Et le chœur des petites voix*
*au cœur muet du jardin*
*ne s'éparpille plus*
*de la grande bouche d'ombre sonore...*

*Hiver de l'Occident, ô revers*
*de tant de moissons glorieusement feuillues*
*au front des justes victoires!*

*L'âme chantante du feuillage*
*S'est de toutes ses feuilles et plumes envolée.*

*La vie est blanche, la vie est noire,*
*la vie meurt d'être sans mystère...*

*Plus que jamais à nu,*
*dépouillé*
*des ombres du bocage,*
*l'Amour est d'un plâtre brisé.*

*Tout est squelette, treillis et grille,*
*mais il n'est plus rien dans la cage.*

*Hiver abstrait de l'Occident, hiver, revers,*
*ô vide noir, ô blanc silence.*

*Nous faites-vous mieux voir le ciel,*
*grands arbres, que pour mieux le rayer*
*de vos grillages?*

*Et faudra-t-il attendre encor la neige*
*pour renaître de l'innocence?*

*Je sais bien, le lierre est tenace.*
*Sous les larmes du ciel, il luit,*
*vert toujours de toute sa confiance.*
*Mais il se cramponne d'une dent si amère,*
*il est si rapace, et si dur.*

*D'un cœur qui creuse en fer de lance,*
*il se croit l'éternel humain du jardin,*
*et délite, pierre à pierre, le mur.*

*Hiver de l'Occident, hiver, revers*
*que le mépris surcharge,*
*et qu'immobile l'Orient accable...*

*Sa joie feinte aux plissures des lèvres,*
*son masque faux, d'impassible.*
*Bridé, contourné, noué,*
*fléchi, humble de tous ses membres*
*dans la patience*
*du pire qu'on ne voit pas finir,*
*Sans plus une mèche à sa tête jaune,*
*le Bonze qu'est l'arbre nippon*
*sur la pelouse nue dit au Faune:*

*— « Où donc a pu fuir*
*« le Dieu, génie du jardin,*
*« avec ses chanteurs,*
*« et ses feuilles, ses fleurs, ses fruits*
*« que moissonnait l'univers?*

*« Il n'y-a plus rien.*
*« Table rase, tout est détruit.*
*« Et qu'allez-vous faire?*

*« Suivre notre exemple?*
*« Inerte, les pieds en terre,*
*« replis sur replis,*
*« triompher de sa substance,*
*« vivre du ciel sans désir?*

*« Que pouvez-vous faire?*
*« Fuir toujours, vous fuir vous-même?...*
*« L'Hiver est en vous. »*

*Mais répond le Faune :*

*— « L'hiver aussi est en toi,*
*« vieux frère,*
*« l'hiver est pour tous.*
*« Fuir encore, toujours?... Surtout se fuir?...*
*« Dernière ombre d'un songe vain*
*« sur les fleurs mortes du jardin.*

*« Ce qu'il nous faut faire?*

*« Simplement, mieux que toi :*

*— sourire... »*

ROBERT DE SOUZA.

# DON QUICHOTTE PARANOIAQUE
## ET
## LE BOVARYSME DE DON QUICHOTTE

—

On a tenté un rapprochement entre la déformation paranoïaque et le bovarysme (1).

L'exemple de Don Quichotte est particulièrement favorable à en faire comprendre l'opportunité.

Revendiqué comme paranoïaque par l'école qui a décrit en France le délire d'interprétation (2), le Chevalier de la Triste-Figure est présenté en modèle de bovarysme par Jules de Gaultier (3).

On serait mal venu à discuter de pareils témoignages. Peut-on refuser à ceux même qui ont décrit les uns la déformation paranoïaque, les autres la déformation bovaryque, le droit de reconnaître chez les héros de Cervantes les traits de caractère qu'ils sont mieux que personne qualifiés pour découvrir.

Une seule question se pose: S'agit-il de deux ordres distincts de modification de la personnalité, coexistant chez le même individu, ou bien ces deux ordres de modification se confondent-ils totalement ou partiellement? C'est ce que l'on va examiner ici.

### I

### DON QUICHOTTE PARANOÏAQUE

On désigne sous le nom de *constitution paranoïaque* un état mental anormal, caractérisé par un complexus

(1) Genil-Perrin: *Les paranoïaques* (Paris, Maloine, 1926), 2e Partie, Chap. III, « Constitution paranoïaque et bovarysme ».
(2) Libert: *La folie de Don Quichotte*, Paris, Steinheil, 1909.
(3) Jules de Gaultier: *Le génie de Flaubert*, Mercure de France, 1913.

d'orgueil, de méfiance, de fausseté du jugement et d'inadaptabilité.

Quand on considère le degré extrême de ces différents éléments, on voit de l'orgueil naître l'idée de grandeur, de la méfiance l'idée de persécution, de la fausseté du jugement l'interprétation délirante, et de l'inadaptabilité l'état d'aliénation qui marque le sujet pour l'asile d'aliénés. Une psychose est alors constituée qu'on appelle le *délire d'interprétation.*

De la constitution paranoïaque à la psychose interprétatrice, il n'y a donc qu'une différence de degré, celle qui sépare l'anomalie mentale simple de la folie confirmée.

Le sujet affligé d'une constitution paranoïaque est ce qu'on appelle un *petit paranoïaque;* celui qui est entré dans la psychose interprétatrice est un *paranoïaque délirant.*

Constitution paranoïaque et délire d'interprétation ont été, en France, décrits par Serieux et Capgras.

Or, Libert, élève de Serieux, dans un fort beau livre, s'est attaché à démontrer que Don Quichotte était atteint de délire d'interprétation, donc que Don Quichotte était un paranoïaque.

Le diagnostic vient de source autorisée; nous aurions mauvaise grâce à ne pas l'accepter. Sa justesse sera d'ailleurs vite démontrée.

Les idées de grandeur sont évidentes: Don Quichotte se juge né par la volonté du ciel, dans notre âge de fer, pour y ressusciter l'âge d'or; à lui les prouesses éclatantes, les exploits valeureux; il doit ressusciter les vingt-cinq de la Table ronde, les douze de France et les neuf de la Renommée; il fera oublier les Platir, les Phébus, les Bélianis, les Tablan, les Olivan et les Tiran, et les fameux chevaliers errants des siècles passés; il acquerra un renom immortel; son front ceindra la couronne gagnée par la vaillance de son bras, celle de l'Empire de Trébizonde; son cheval est plus beau que le Bucéphale d'Alexandre et le Babiecca du Cid; ses mésaventures ne se comparent qu'à celles de César, Alexandre et Hercule.

Heureux, trois fois heureux le Siècle où l'on verra paraître le récit de ses fameux exploits, dignes d'être gravés dans le bronze, sculptés dans le marbre, et peints sur bois, pour vivre à jamais dans la mémoire des siècles futurs!

Voilà, d'après Libert, Don Quichotte orgueilleux. Voici maintenant Don Quichotte persécuté: le sage Friston lui dérobe ses livres et métamorphose les géants en moulins pour lui enlever la gloire de les avoir vaincus, « tant sa haine est implacable ».

Et qui transforme les armées en troupeaux de moutons? C'est ce « brigand d'enchanteur », son ennemi, « ce malin nécromant qui me persécute, jaloux de la gloire qu'il a vu que j'allais recueillir de cette bataille ».

Quand il a vaincu le terrible chevalier du Bocage, et, lui levant la visière, reconnaît le visage du bachelier Samson Carrasco, c'est encore le mérite d'une victoire qui lui échappe. Pourquoi? Tout cela n'est qu'artifice de méchants magiciens.

Tout se ligue contre lui pour l'empêcher de rejoindre Dulcinée; la « maligne influence des étoiles » lui enlève encore le mérite de libérer la noble dame enlevée par des brigands, et qui se trouve transformée en une simple statue pieuse, transportée par des pénitents.

Les fausses interprétations pullulent. Un modeste plat à barbe devient l'armet de Mambrin; le moulin à eau, sur l'Ebre, est un château; les moulins à vent sont des géants; les moutons, des guerriers; la venta est un château, et les deux drôlesses, devant la porte, sont les filles du châtelain; le porcher soufflant dans sa corne est le nain qui annonce l'arrivée du voyageur illustre; le hongreur sifflant est le musicien qui charme son repas; la merluche est de la truite; l'âne gris du barbier est un cheval pommelé, la charrette à bœufs un char enchanté, et les marionnettes d'un théâtre sont des Mores qui attaquent don Gaïperos.

Enfin, Don Quichotte est un inadapté et un inadaptable.

Modeste hobereau de la Manche, au lieu de vivre tranquillement dans sa demeure, en gérant son petit patri-

moine, il se plonge dans la lecture des livres de chevalerie au point de négliger tous ses intérêts matériels; puis il abandonne tout pour courir l'aventure. Et, quand il a été bien étrillé, bien berné, bien rossé, reviendra-t-il, dans son petit pays, désenchanté,

Vivre entre ses parents le reste de son âge?

Non, il se fera berger d'idylle, il sera Quichottin, le bachelier, Carrascon, et Sancho sera Panzinot.

Mégalomane, persécuté, interprétateur, inadapté, le gentilhomme de la Manche est donc bien un paranoïaque.

On retrouve chez lui d'autres traits qui relèvent de cette constitution psychopathique.

D'abord son *érotomanie,* qui fournit le thème principal du roman. Elle se manifeste par son amour idéal pour cette Dulcinée, qu'il conçoit si lointaine de la réalité, qu'il suppose occupée à l'attendre en soupirant, et qui, en réalité, l'ignore. Episodiquement, cette érotomanie s'applique à d'autres objets: la fille du châtelain, — lisez de l'aubergiste, — tombe amoureuse de lui; de même Altésidore, la femme de la duchesse, qui, par pudeur, dissimule ses sentiments. « Faut-il, s'écrie Don Quichotte, que je sois un chevalier errant si malheureux qu'il n'y ait pas une damoiselle qui, à première vue, ne s'amourache de moi? »

C'est ensuite l'*altruisme morbide:* notre héros, comme beaucoup de paranoïaques, est un redresseur de torts, et l'on sait avec quelle balourdise il intervient. C'est d'ailleurs pour venger les offenses, réparer les injustices, corriger les abus qu'il se fait chevalier errant. Aussi soustrait-il le valet aux coups de son maître, combat-il le troupeau de moutons pour secourir les faibles, et libère-t-il les voleurs qu'on mène en prison. Quant aux nobles dames qu'il veut délivrer des brigands, on ne les compte pas.

Il se révèle *réformateur social* quand il donne à Sancho des conseils pour le gouvernement de l'île de Barataria, et l'utopie est le péché mignon des paranoïaques.

De ceux-ci, Don Quichotte a aussi la soif de *prosély-*

*tisme:* il entraîne et convertit Sancho; il exhorte Don Lorenzo à se faire aussi chevalier errant.

Comme nos paranoïaques hypochondriaques, il pratique aussi l'*autothérapeutique,* se soigne lui-même avec le baume de Fier-à-Bras.

Le personnage est trop connu pour qu'il soit besoin d'insister. Mais chacune de ces indications pourrait être le départ d'une série d'arguments pour confirmer notre diagnostic.

Enfin, si, des paranoïaques, Don Quichotte présente tous les symptômes, il en subit aussi le sort.

Compris par les uns, incompris par les autres, il est considéré comme fou — et à juste titre — par les premiers, et il devient la victime des seconds, tantôt rossé méchamment, tantôt brimé, tantôt mystifié et ridiculisé. Son altruisme niais est mal récompensé: le domestique biscayen le jette à bas de son cheval, les bergers le lapident avec leurs frondes, les forçats délivrés l'assomment et le volent. Cardenio lui lance un gros caillou dans la poitrine.

Par ailleurs, on sait quel mauvais tour lui joue Maritorne, l'attachant par un licou au verrou de la porte du grenier quand il se lève debout sur Rossinante pour baiser la main de la fille de l'hôtesse, si bien que, Rossinante avançant, il glisse de sa selle, reste suspendu par le bras, et tombe par terre quand Maritorne détache le licou.

C'est enfin la série des mystifications organisées par le Duc et la Duchesse, la cérémonie de la barbe, le cheval Chevilliard, bourré de pétards, et le reste; et c'est plus tard, à Barcelone, la tête de cire enchantée de Don Antonio Moreno.

## II

### LE BOVARYSME DE DON QUICHOTTE

Après le docteur Libert, aliéniste, qui nous a démontré la psychose paranoïaque du Chevalier de la Triste Figure, écoutons maintenant Jules de Gaultier, père du

bovarysme, qui va nous parler du bovarysme de Don Quichotte.

Un mot, d'abord, du bovarysme.

C'est « le pouvoir départi à l'homme de se concevoir autre qu'il n'est », et qui a pour corollaire le pouvoir de concevoir le monde extérieur autre qu'il n'est.

Il s'agit d'une erreur systématique qui se rencontre avec la plus grande netteté chez Emma Bovary, petite paysanne destinée à la vie médiocre et prosaïque de la ferme paternelle, mais qui, dans son éducation bourgeoise, dans ses lectures, a puisé les éléments de la construction imaginative d'un être fictif, auquel elle prête ses propres traits, et auquel, au lieu de conformer sa vie à ses tendances naturelles, elle s'efforce de ressembler.

Elle ne se trompe pas seulement sur elle-même, mais aussi sur le monde extérieur, dont les images lui parviennent constamment sophistiquées.

Cette déformation bovaryque se retrouve presque chez tous les personnages de Flaubert, chez Bouvard et Pécuchet comme chez saint Antoine, en passant par Homais, Frédéric Moreau et les autres. Tous se forgent des goûts et des sentiments en désaccord avec leur véritable nature et ont le regard fixé sur un idéal qu'ils sont impuissants à atteindre et qui leur masque la réalité.

C'est déjà la même déformation chez certains personnages de Molière, le Bourgeois gentilhomme, les Précieuses ridicules, les Femmes savantes, qui se conçoivent comme des êtres bien au-dessus de leur qualité.

Don Quichotte enfin, pour Jules de Gaultier, nous présente un exemple schématique de bovarysme, grossi par le relief de la caricature.

On y voit de la façon la plus évidente l'association de cette fausse conception que l'on prend de soi-même et de la fausse conception que l'on prend du monde extérieur.

Petit hobereau sédentaire d'un village de la Manche, Alonso Quixano, sous l'influence de ses lectures, se conçoit chevalier errant en un temps où il n'y en a plus,

et, pour mieux réaliser son modèle fictif, métamorphose les réalités qui l'environnent.

Il lui faut des victimes à défendre; c'est pourquoi, rencontrant une bande de forçats destinés aux galères, il y distingue des opprimés que les lois de la chevalerie lui ordonnent de délivrer de leurs chaînes. Il lui faut aussi des aventures héroïques, et c'est pourquoi, métamorphosant en deux armées des troupeaux de moutons aperçus sur la route, il se rue sur eux et en fait un grand carnage. Et c'est ainsi que, dans toutes ces circonstances, la folle conception qu'il s'est forgée de lui-même exige qu'avec la baguette magique de son imagination il travestisse le décor et les personnes.

Surviennent les répliques de la réalité aux entreprises de la fiction: théoriquement irrésistible, le chevalier est souvent rossé; les forçats délivrés l'assomment; les bergers le criblent de pierres.

Pour expliquer tous ses mécomptes, Don Quichotte a recours à une fiction nouvelle. Quand la réalité ne se conforme pas exactement aux formes préméditées du rêve, il imagine qu'elle a été enchantée... Ainsi l'honneur est sauf, toute aventure aussitôt s'ennoblit et devient digne d'un chevalier errant.

Enchantement, les armées qui deviennent des troupeaux de moutons; enchanté, le Chevalier de la Triste Figure, lorsqu'on le ramène dans une cage, sur un char à bœufs:

Don Quichotte s'étonne d'un aussi simple appareil, car il n'ignore pas qu'autrefois les enlèvements magiques se pratiquaient de toute autre sorte, et que les chevaliers enchantés se voyaient emportés « dans les airs enveloppés dans un nuage ou bien sur un char de feu, sur un hippogriffe ou quelque autre monstre ». Mais il réfléchit bien vite que peut-être « dans ce siècle les enchantements ne sont plus comme ils étaient autrefois et que les modernes magiciens veulent sans doute changer les coutumes ». Et, par cette heureuse *interprétation,* tout de nouveau redevient normal.

Et voilà comment Don Quichotte asservit la réalité à

son imagination, prenant les aubergistes pour des châtelains, les servantes pour des princesses, des outres qu'il éventre pour des géants qu'il pourfend. Et quand son pouvoir de fiction le trahit, il a recours à celle de l'enchantement.

Donc, conclut Jules de Gaultier:

Cervantes avec son héros a construit un appareil d'une sûreté infaillible et qui, par un double jeu, réalise, sous les formes d'un idéalisme subjectif, contre lequel le réel ne peut rien entreprendre, un bovarysme absolu.

## III

### PARENTÉ, CHEZ DON QUICHOTTE, DE L'ÉLÉMENT BOVARYQUE ET DE L'ÉLÉMENT PARANOÏAQUE

Ainsi donc, voilà Don Quichotte considéré comme paranoïaque par un psychiatre, et taxé de bovarysme par un psychologue.

Y a-t-il désaccord entre les deux?

Nous ne le pensons pas.

Il semble seulement que chacun se soit placé à un point de vue différent. Le psychiatre a fait un diagnostic d'ensemble; le psychologue s'est borné à l'analyse d'un symptôme.

Ce symptôme, — le bovarysme, — fait-il partie de la maladie, — la psychose paranoïaque? C'est ce qu'il y a lieu d'examiner maintenant.

Nous savons ce qu'il y a dans la déformation paranoïaque: c'est un complexus d'orgueil, de méfiance, de fausseté du jugement et d'inadaptabilité, pour nous en tenir à ses éléments cardinaux.

Qu'y a-t-il dans la déformation bovaryque?

Laissons un instant Don Quichotte, élargissons l'enquête, et considérons les personnages de Flaubert: Emma Rouault se conçoit comme une amoureuse de roman, se veut grande dame, s'habille en châtelaine du moyen âge.

Frédéric Moreau se complaît dans le rôle d'un héros romantique. Bouvard et Pécuchet sont d'une vanité pué-

rile et presque touchante, « se gonflant, écrit Jules de Gaultier, comme d'un mérite individuel des conquêtes intellectuelles dues à l'élite de l'espèce et dont ils bénéficient en vertu d'un privilège commun à toute l'humanité. »

N'est-ce pas là de l'orgueil, au fond du bovarysme des héros de Flaubert?

Et par ailleurs: ne présentent-ils pas quelques traits d'amertume à l'égard de ce monde extérieur hostile qui ne les comprend pas, et dont ils cherchent à s'évader? Leurs désenchantements, leurs désillusions, la tristesse de leurs déboires, ne participent-ils pas de cette rancœur que nous trouvons au maximum chez les paranoïaques? N'y a-t-il pas en eux comme un sentiment douloureux d'isolement moral, un regret de rester incompris? Homais est un aigri. Bouvard et Pécuchet sentent croître l'hostilité autour d'eux; l'inquiétude métaphysique de l'Ermite n'atteint-elle pas presque au délire de persécution?

L'orgueil, en somme, les poussait à se représenter à eux-mêmes plus beaux, plus intelligents que nature. Et ce sentiment d'amertume les pousse à construire imaginativement un monde de rêve, où ils pensent se mouvoir plus à l'aise et occuper une place plus enviable.

Nous retrouvons donc déjà, à la source du bovarysme, les deux grands pôles affectifs de la constitution paranoïaque.

Si maintenant nous rapprochons la défaillance logique du paranoïaque et celle du bovarysme, nous leur trouverons sans difficulté des caractères communs. Le raisonnement vicieux du paranoïaque ne représente que la justification de ses tendances; mais n'est-ce pas la même chose dans le bovarysme? Jules de Gaultier nous dit que, chez Mme Bovary et chez Frédéric Moreau, il y a un principe de suggestion qui commande leur personnalité d'emprunt, que ce principe est un enthousiasme, et que cet enthousiasme a pour origine une connaissance anticipée des réalités. C'est là ce que Bourget appelait « le mal de la pensée qui précède l'expérience au lieu de s'y assujettir ». Or, la logique paranoïaque n'est-elle pas

précisément une logique intuitive, *a priori,* qui précède l'expérience, et qui est polarisée par un élément affectif?

Bien plus, il est de notion courante en psychiatrie, que la déformation paranoïaque va jusqu'à fausser les données même de la perception, au point que le sujet n'enregistre que des impressions tronquées et truquées. Eh bien, que fait Emma? Rien n'a d'action sur elle, nous répond Jules de Gaultier, *qui n'ait été préalablement déformé et transposé à son usage* par un acte de son imagination; aucune réalité ne lui est assimilable sans cet apprêt.

Vraiment, la parenté est grande entre la logique bovaryque et la logique paranoïaque.

Est-il besoin encore de parler de l'inadaptabilité dans l'un et l'autre état? Paranoïaque et personnage bovaryque haïssent le réel, se trouvent toujours mieux ailleurs, pour emprunter un mot à Tristan Bernard.

Emma n'est à sa place ni chez son père, ni chez son mari; Bouvard et Pécuchet se débattent, cherchent leur voie sans jamais la trouver, depuis qu'ils ont quitté leurs manches de lustrine; et la Tentation enfin, n'est-ce pas l'histoire d'un esprit qui ne sait à quoi se raccrocher et flotte dans le fatras des théogonies?

En résumé, nous ne trouvons rien, dans le bovarysme, qui ne puisse être rapporté à la constitution paranoïaque.

Inversement, dans celle-ci, nous pouvons toujours identifier l'indice bovaryque. Que l'on prenne n'importe quelle observation de paranoïaque, et toujours on trouvera que le sujet se conçoit autre qu'il n'est, et a la nostalgie d'un monde différent du monde réel, à propos de quoi il peut adopter deux attitudes différentes, suivant le degré de son orgueil et la force dont il se croit investi: selon l'alternative réalisée, il sera le paranoïaque militant, qui cherchera à modifier son ambiance, à réformer la société, ou bien le paranoïaque résigné, qui se consolera dans l'édification d'un monde de rêve.

Ces deux éventualités se retrouvent d'ailleurs dans le bovarysme, où l'effort de construction d'un personnage ou d'un monde différent ne se déploie pas toujours dans

le domaine du rêve et de l'imagination, mais aussi dans celui de l'action. Si l'on en doute, qu'on relise *les Déracinés* et ce que Jules de Gaultier en dit dans *La Fiction universelle,* et l'on verra dans le « boulangisme » une manifestation du bovarysme militant.

§

La silhouette populaire du général au cheval blanc, lamentablement effondrée au cimetière d'Ixelles, nous ramène très naturellement à celle du héros de Cervantes, chevauchant mélancoliquement Rossinante. Nous ne l'avions pas oublié.

Qu'il nous serve à présent de mannequin, le maigre gentilhomme, pour illustrer cette parenté de l'élément paranoïaque et de l'élément bovaryque, dont on vient de tenter la démonstration.

L'orgueil de Don Quichotte réalise parfois le délire ambitieux d'un pensionnaire d'asile, mais n'est-ce pas aussi celui d'un personnage de Flaubert, qui se conçoit moralement et physiquement plus beau, plus fort, plus intelligent que nature? Comme le délirant d'asile, il se voit Empereur de Trébizonde, mais, quand il s'équipe en chevalier errant, cela fait songer aux mascarades de Bouvard et Pécuchet.

Persécuté par les enchanteurs, arrêté dans ses exploits par l'influence maligne des étoiles, Don Quichotte, moins tragiquement, est méconnu de son entourage. La gouvernante, la nièce, le curé, le bachelier ne le comprennent pas plus que le père Rouault ou Charles Bovary ne comprenaient l'admiratrice des héroïnes de Walter Scott. Et il souffre autant de cette incompréhension que des sortilèges des nécromants. La véritable persécution, n'est-ce pas de l'arracher à son rêve de chevalerie?

La fausseté du jugement de Don Quichotte le conduit à des interprétations franchement délirantes et qui nourriraient fort bien un certificat d'internement. Mais sous quel signe ces interprétations se développent-elles? Sous celui de l' « indice bovaryque », de cet angle, tracé par Jules de Gaultier, qui mesure l'écart entre le pouvoir

d'action et le pouvoir de fiction. Comme le paranoïaque, et comme Emma Rouault, notre gentilhomme ne laissera parvenir à son intellect que des perceptions tronquées et truquées, soigneusement filtrées et sélectionnées, en sorte que rien ne vienne troubler l'édification imaginative de son monde de rêve, et, pour se donner le change à lui-même, tous les sophismes lui sont bons.

Enfin, Don Quichotte est un inadapté, et à la façon d'un aliéné, que l'on ramène au logis enfermé dans une cage, et à la façon des personnages de Flaubert à qui leur bovarysme interdit le bienfait d'une exacte insertion dans le réel.

Donc, que l'on considère dans le héros de Cervantes l'orgueil, la rancœur, la fausseté de jugement ou l'inadaptabilité, dans tous les cas on pourra rapporter chacun de ces éléments aussi bien à la déformation bovaryque qu'à la déformation paranoïaque.

Faisons une contre-épreuve et demandons-nous si, par ailleurs, il y a dans ce caractère des éléments qui ne peuvent appartenir qu'à l'une ou l'autre déformation mentale.

Nous avons beau chercher, nous ne trouvons rien, si, bien entendu, nous ne nous laissons pas aveugler par de simples différences de degré. Inacceptable serait l'objection que Don Quichotte est un délirant confirmé, alors que le bovarysme ne suppose pas le délire: la déformation paranoïaque est une, depuis ses manifestations les plus atténuées, les plus discrètes, jusqu'à ses créations délirantes les plus fantastiques; mais, du bas en haut de l'échelle, le mécanisme du gauchissement intellectuel est le même: c'est le jeu d'une logique morbide, intuitive et imaginative, commandée par un trouble initial de l'affectivité, peut-être par une sorte d'incompatibilité biologique entre l'individu et le milieu, logique paradoxale dont use le sujet pour justifier à ses propres yeux et à ceux des autres son incapacité de se concevoir tel qu'il est, son inaptitude à se faire une image vraie du monde extérieur, et surtout son inhabileté à réaliser un

équilibre raisonnable entre ce monde extérieur et son moi.

Don Quichotte doit à bon droit rester un exemple instructif de la déformation paranoïaque et de la déformation bovaryque; et qui pourrait en douter après les démonstrations du docteur Libert pour la première, de Jules de Gaultier pour la seconde?

Mais, après le rapprochement que l'on vient de tenter ici, ne doit-il pas rester encore comme une preuve, vivante dans l'histoire, de l'étroite parenté de ce que les aliénistes appellent la déformation paranoïaque et de ce que les psychologues appellent la déformation bovaryque?

A esquisser cette synthèse, nous avons éprouvé quelque satisfaction, car il n'est jamais vain, quand on le peut, de fusionner deux courants de recherches, dont la réunion rend plus large et plus navigable une voie susceptible de conduire à une meilleure connaissance de l'esprit humain.

D[r] GENIL-PERRIN et MADELEINE LEBREUIL.

# J.-K. HUYSMANS

## Mme COURRIÈRE ET L'ABBÉ VAN HAECKE

—

*A M. de Chaunac, en souvenir de son bon accueil à la Maison Notre-Dame, à Ligugé.*

Le lundi 16 février 1891 — ou, plus exactement, le dimanche 15, car il postdatait d'un jour — l'*Echo de Paris* commençait la publication de *Là-bas,* qui se poursuivit jusqu'au lundi 20 avril 1891, occupant 58 feuilletons.

La veille, avait été annoncé le nouveau roman par cette note qui n'avait pas été sans éveiller de multiples curiosités et provoquer quelques protestations :

DEMAIN LUNDI
« L'ÉCHO DE PARIS » COMMENCE EN FEUILLETON
*LA-BAS*
ÉTUDE SUR LE SATANISME
PAR
J.-K. HUYSMANS

*Là-Bas,* le nouveau roman de l'auteur d'*A Rebours,* d'*En Rade,* de *Certains,* dont nous allons commencer la publication, est la première étude qui ait été faite d'après nature et d'après des documents authentiques, sur le satanisme contemporain.

Tout en nous montrant la passion diabolique incarnée, au moyen âge, dans la personne du maréchal de Rais, dit Barbe-Bleue, dont il nous raconte les effrayants forfaits, M. J.-K. Huysmans met en scène une femme moderne, bien connue dans le monde clérical, et il décrit et analyse ses amours sacrilèges et démoniaques.

Si étranges que puissent sembler ces récits, M. Huysmans en garantit l'absolue véracité; il nous prie de déclarer aussi que les renseignements qu'il donne sur les sociétés sataniques contemporaines, sur les secrets et les formules du succubat, sur les pratiques de l'envoûtement et de la messe noire, il les tient d'un ancien supérieur de communauté religieuse, d'un des prêtres les plus érudits, d'un des thaumaturges les plus mystérieux de ce temps.

On eut tôt fait de mettre des noms sur les trois femmes qui avaient fourni au romancier son héroïne. Nous les avons indiqués à mots couverts (1) et n'y reviendrons pas, sauf en ce qui touche Mme Courrière, qui non seulement prêta de sa personnalité à Mme Chantelouve, mais fut l'inspiratrice d'une partie du roman et en fournit le type le plus décoratif, le chanoine Docre.

En lui aussi on a voulu voir un portrait. J'espère avoir clairement démontré que l'original du prêtre sataniste ne pouvait être l'abbé Boullan, « un des thaumaturges les plus mystérieux de ce temps », le docteur Johannès du roman; d'autres, encouragés d'ailleurs par Huysmans, crurent reconnaître dans l' « odieux chanoine » un prêtre de Bruges, l'abbé Van Haecke. Je crois avoir été bien inspiré en faisant de prudentes réserves sur cette identification, mieux inspiré encore en faisant appel à nos amis de Belgique, pour faire sur place une enquête, dont se réjouiraient tous les lecteurs de *Là-bas,* « sur ce prêtre, peut-être coupable, peut-être calomnié, sans doute très innocent des crimes qui lui furent imputés ».

C'est là, semble-t-il, la vérité, elle paraît pleinement ressortir des renseignements qui me furent adressés de Belgique, de Bruges en particulier. Ils constituent sur *Là-bas* et sur l'abbé Van Haecke un dossier jusqu'ici inconnu en France. Je ne saurais assez exprimer ma gratitude aux correspondants, la plupart ayant personnellement connu l'abbé Van Haecke, dont la confiance et les souvenirs me permettent aujourd'hui cette mise au point.

(1) Cf. *L'Abbé Boullan et le « Chanoine Docre »* (*Mercure de France,* 15 mars 1935).

Trois articles, parus dans un journal flamand de Bruges, *Brugsch Handelsblad* des 27 mai, 3 juin et 26 août 1933: « Is Kannunik Van Haecke, Kapelaan van het H. Bloed te Brugge, een Satanist geweest? — Het geval Van Haecke. — Nog het geval Van Haecke », me mettent particulièrement à l'aise. Je n'ai point à en donner la traduction, l'auteur même, tandis que je réunissais ces notes, s'étant chargé de ce soin, sous le pseudonyme transparent d'Arminius, dans les *Nouvelles littéraires* du 25 mai 1935: « L'Identité du chanoine Docre ».

Sans ces articles, j'aurais éprouvé quelques scrupules à révéler ici les troubles cérébraux d'une femme qui, pour une double raison, toucha de près au *Mercure*: elle était la maîtresse de Remy de Gourmont, et une demi-douzaine d'articles de notre revue portent sa signature.

Cette divulgation était pourtant nécessaire: elle explique *Là-bas* et en établit en partie la genèse.

Sous l'influence, peut-être, des « Sataniques » de Rops et mû par sa curiosité pour « l'excessif », Huysmans rôdait, depuis des mois, autour des mystères de l'occultisme.

> Pour l'intéresser, a noté le Dr Michel de Lézinier, il fallait des contes bizarres ou de cocasses superstitions qu'on eût cru élaborées dans un cénacle de concierges de l'enfer. Je savais qu'il fréquentait, avec des interruptions de plusieurs mois, un monde singulier de petits bourgeois, de dévotes avancées comme de vieux gorgonzolas, de pieuses gens, demi-hérétiques et demi-toqués. Il voyait des savants redoutables dans de pauvres bougres inoffensifs et mabouls. Il était si facile à influencer, si on lui parlait d'histoires surnaturelles et il était déjà, comme il le fut toujours ensuite, le jouet de farceurs, dont les uns étaient presque convaincus, et dont les autres se moquaient de lui. Trop de ceux-ci vivent encore pour que je puisse les nommer (2).

Huysmans avait précisément fait, en 1889, la connaissance de Remy de Gourmont, préparant alors *le Latin*

(2) Michel de Lézinier: *Avec Huysmans, promenades et souvenirs*. Paris, André Delpeuch, 1928, in-8.

*mystique,* dont le converti de demain devait écrire la préface, disparue, après leur brouille, des éditions postérieures.

Après avoir fixé cette date, Gourmont, dans ses *Promenades littéraires,* dit comment Mme Courrière, qui avait à ce moment « des familiarités avec l'Eglise, donna à Huysmans occasion d'assister à des cérémonies religieuses rares et émouvantes, telle une prise d'habit aux Carmélites de la rue de Saxe ».

Ses familiarités avec l'Eglise étaient d'ailleurs variées, car elle lui communiqua, en outre, pour la documentation de *Là-bas,* de précieux renseignements « touchant un très curieux mauvais prêtre qu'elle avait connu. Le chanoine Docre de *Là-bas* est le chanoine *** de Bruges. »

Voici l'accusation formulée contre l'abbé Van Haecke, mais quelle est sa portée?

Evoquant, en août 1918, dans l'*Œuvre,* la « vieille maison de la rive gauche, simple et solide », que Remy de Gourmont et son amie habitaient, rue des Saints-Pères, André Billy n'avait garde d'oublier « l'extravagante et si bonne Mme de Courrière ».

Cette extravagance, certes, dépassait la moyenne. Hantée de l'obsession du prêtre, Caroline-Louise-Victoire Courrière — à ces prénoms elle substituait celui de Berthe, le faisant volontiers suivre de la particule, — était une folle, dont les intervalles lucides n'étaient pas exempts des idées délirantes qui la poursuivaient. Le 8 septembre 1890, à Bruges, — précisément — donc après avoir déjà fourni à Huysmans une partie de sa documentation, elle était surprise en pleine crise d'aliénation mentale et, sur un arrêté pris, vu l'urgence, par le bourgmestre, internée à l'Institut Saint-Julien. Elle accusait trente-huit ans, soit six de plus que son amant.

Des gens, trop bien informés, ont donné sur cette arrestation des détails que je me garderai de reproduire. Ils sont purement fantaisistes : il ne reste pas trace, à Bruges, du procès-verbal dressé lors de son arrestation.

Libérée le 12 octobre, Caroline Courrière s'empressait de regagner Paris, et, dans les derniers mois de 1890, à une vente de charité, dont elle était dame patronnesse, l'abbé Mugnier lui fut présenté.

Celui-ci, si cher à tous les amis de Huysmans et à tous ceux qui le connaissent, a trop joliment raconté ses rapports avec Mme Courrière pour que nous ne fassions un emprunt à ses souvenirs toujours si précis.

Ayant appris, par hasard, que je m'intéressais à George Sand et que j'avais été à Nohant, elle exprima le désir de me faire une visite pour me parler du sculpteur Clésinger qu'elle avait connu dans ses neuf dernières années.

Cette visite fut suivie de beaucoup d'autres. Mme Courrière entrait presque en courant dans la belle sacristie de Saint-Thomas-d'Aquin, où j'étais alors vicaire, et dont les fenêtres s'ouvraient sur des jardins qu'on ne voit plus.

A peine assise, et sans comprendre que ce n'était pas là le lieu de pareilles lectures elle sortait d'un cabas à tapisserie qui ne la quittait pas force journaux et revues, et entre autres le *Mercure de France,* où d'un doigt infaillible elle me désignait, sur la couverture, les maîtres littéraires de l'avenir; ou bien les derniers numéros de l'*Echo de Paris* qui achevait la publication de *Là-bas.*

Je connais beaucoup, me dit-elle un jour, l'auteur de ce roman, M. Huysmans. C'est un écrivain de grand talent. Il rôde, depuis quelque temps, autour des églises, et cherche un prêtre auquel il puisse se confier. Je lui ai parlé de vous. Il serait heureux de vous voir, si vous y consentez (3).

L'abbé Mugnier acquiesça. Rendez-vous fut pris : le 28 mai 1891, Joris-Karl Huysmans fit, à la sacristie, sa première visite à l'excellent prêtre :

Alors soit curiosité, soit défiance, il commença par fixer sur moi ses yeux aigus, dans une sorte d'attaque brusquée; mais s'apercevant très vite que je n'avais pas de frontières, il adoucit son regard, et de sa voix grêle, sourde, légèrement

(3) Abbé Mugnier : *J.-K. Huysmans à la Trappe.* Paris, Le Divan, 1927, in-16.

nasale, il m'exposa sans préambule ce qu'il venait chercher près de moi.

« Je vais publier en volume un livre satanique, plein de messes noires. Je veux en faire un autre qui sera *blanc*. Mais il est nécessaire que je me blanchisse moi-même. Avez-vous du chlore pour mon âme ? » Et il murmura: « J'ai des atavismes religieux (4). »

Ces visites se renouvelèrent souvent, soit à la sacristie de Saint-Thomas-d'Aquin, soit à l'ancien presbytère, remplacé aujourd'hui par un hôtel où sévit « tout le confort ». Parfois, Remy de Gourmont accompagnait le romancier.

D'autres fois, l'abbé Mugnier l'alla voir chez lui, 11, rue de Sèvres, où, dans l'ancien couvent de Prémontrés, bien connu de ses amis et des lecteurs des *Sœurs Vatard*, il habitait « un tout petit logis au haut d'un escalier à colimaçon dont chaque marche me faisait tressaillir d'aise ».

Ainsi, Mme Courrière, après avoir initié Joris-Karl Huysmans aux prétendus mystères de l'occultisme, l'avait conduit à la route qui menait à la trappe d'Igny. Qu'il lui soit beaucoup pardonné.

La maturité de Mme Courrière n'avait aucunement terrassé le mal dont elle était atteinte. J'ai fait allusion, d'après les confidences arrachées par Me Maurice Garçon au vieux Gustave Boucher, à la scène singulière dont le cabinet de Huysmans avait été le théâtre. Je n'y reviendrai pas. Huysmans n'avait pas même été tenté, et l'opportune arrivée d'une tourière avait été inutile pour écarter le danger.

Grâce à Remy de Gourmont, Mme Caroline Courrière parvint à glisser dans le *Mercure de France* quelques courts et médiocres articles, entre les années 1892 et 1896. Consultant les tables et feuilletant la collection, on relève:

Janvier 1893: *L'Accomplissement des figures.*
Mai 1893: *Toutes dans une.*

(4) Abbé Mugnier: *op. cit.*

Octobre 1893: *Néron, prince de la science.*

Janvier 1894: *Tu es Rex.*

Avril 1894: *Représentation d'*« Axël ».

Octobre 1894: *César Antéchrist.*

Janvier 1896: *Le Cuivre (au Théâtre libre, par Paul Adam et André Picard).*

Comme il convenait alors, ces articles, signés Berthe de Courrière, ou exceptionnellement des initiales B. C., sacrifient au jargon symboliste et se signalent, typographiquement, par un inquiétant abus de majuscules. Détail à noter, deux de ces articles sont consacrés à Henry de Groux, — cette atmosphère de folie régnant autour de l'appartement des Gourmont est curieuse à noter — relatifs l'un au fameux « Christ aux outrages », auquel ce pauvre Henry de Groux dut le meilleur de sa réputation, l'autre à ses trois lithographies destinées à illustrer *Le Fantôme* de Remy de Gourmont.

Un autre article est, au point de vue mental, plus symptomatique. Dans le numéro d'octobre 1893 (tome IX, pp. 144-146), elle le consacra à Charcot, au lendemain de sa mort. Le savant n'est pas nommé, mais assez clairement désigné. D'ailleurs, l'article est daté du 17 août 1893 et Charcot était mort, la veille, au Lac des Settons, près Montsauche (Nièvre).

En voici la conclusion:

Les prétextes de religion et de vertu étaient épuisés. Alors parut celui qui devait être la nouvelle Incarnation de la Férocité.

Il se réclamait de l'Amour de la Science; et, sous prétexte de l'enrichir de nouvelles lumières, il tortura impunément et joyeusement les Etres qui tombèrent en son pouvoir, ou bénévolement se livrèrent à lui. Et cela avec d'autant plus de délectation qu'il ne fut jamais troublé par aucune inquiétude, ayant non seulement la certitude de l'impunité, mais des disciples empressés à célébrer les louanges du Maître, — du Bourreau.

Jamais il ne se démentit, remplissant son rôle jusqu'au bout. Car, pour être complet, il fut cabotin. Et, à sa dernière heure, lui aussi eût pu crier: *Qualis artifex pereo.*

Il avait inventé le *Sadisme scientifique.*

L'Avignonnais, son précurseur, s'était contenté de faire rôtir à la broche de vulgaires filles enrubannées de faveurs roses, ce qui lui valut d'être enfermé dans une maison de fous.

Il fallait éviter une semblable fin.

Il se fit le soi-disant médecin de déments; il monopolisa l'aliénation, et, servi par de nombreuses et incontestables facultés, — comme Néron sur sa tour, d'où aux sons de la Lyre, il assistait à l'embrasement de Rome, il monta à un tel sommet qu'il fut inaccessible à l'examen des hommes.

Il soutint son personnage avec tant d'art que personne ne put le pénétrer, et connaître que la fascination qu'il exerçait sur ses malades était le résultat de l'intensité même de sa maladie: — il avait le délire de la torture.

Et, ainsi, il fut Néron et si bon comédien que nul ne s'en douta.

B. DE COURRIÈRE.

*17 août 1883.*

Charcot transformé en tortionnaire et en émule de Néron, n'est-ce pas là un témoignage de la haine incoercible de l'aliéné contre le médecin aliéniste, de l'enfermé, contre celui qu'il considère comme son géôlier? Que de fois suis-je sorti d'un asile, ces « châteaux de la mort lente », les poches garnies de papiers écrits d'une écriture serrée, à peu près dans le même style.

Placé dans la maison de santé du Dr Esquirol, avant qu'ils se retrouvassent à Charenton, l'un comme pensionnaire, l'autre comme directeur, Eugène Hugo, ayant pris « cette *prison* en horreur », confessait « à voix basse », en mai 1823 qu' *« on assassinait des femmes dans les souterrains et qu'il avait entendu leurs cris ».* Toujours les mêmes phantasmes; avant Charcot, Esquirol, bienfaiteur avec Pinel, des aliénés, était par eux traité de tortionnaire et d'assassin. Le titre de l'article et le souvenir de Néron en constituaient seuls la nouveauté.

Mme Caroline Courrière n'en avait, au surplus, pas fini avec les asiles d'aliénés. Dix ans après cet article, en

1906, arrêtée, cette fois, à la gare de Bruxelles-Midi, elle fut, en vertu d'un arrêté du collège échevinal de Saint-Gilles-lez-Bruxelles, internée à l'asile d'aliénés Saint-Vincent-de-Paul, à Uccle-les-Bruxelles. Remy de Gourmont, chez qui elle habitait, fut avisé de cet internement.

Après ces détails pénibles, mais nécessaires, on n'a guère à se demander quelle foi pouvait être ajoutée aux révélations de la démente touchant l'occultisme moderne, les messes noires et l'abbé Van Haecke en particulier.

La légende, cependant, se propageait et cristallisait. Si le nom de l'abbé Van Haecke n'était pas encore divulgué par la presse, un abbé de Bruges était chaque jour désigné, pour avoir été le prototype du chanoine Docre. Dès 1895, Charles Buet, qu'on ne s'attendait guère à voir intervenir dans un débat touchant les origines de *Là-bas* et qui aurait tout gagné à se tenir coi, écrivait:

> Le héros, misérable ô combien! — de *Là-Bas*, le chanoine Docre existe. Je l'ai vu à Bruges, ce sacrilège en cheveux blancs, dans ce bijou gothique, la chapelle du Saint-Sang, où l'on montre aux fidèles, tous les vendredis, le sang de Jésus-Christ, rapporté des Croisades par un comte de Flandre (5).

Cette même année, dans sa préface au volume de Jules Bois, *Le Satanisme et la Magie* (6), Huysmans, revenait sur ses accusations, vieilles déjà de cinq ans, les allégeant toutefois, comme je l'ai montré précédemment, du « bric-à-brac romantique des souris blanches, des « poissons gavés de Saintes Espèces », toute la cuisine diabolique à laquelle semblait encore croire Jules Bois.

> Et, je le répète, une fois encore, ceux qui devraient suivre ces pistes les négligent; nous nous bornerions donc à soupeser des conjectures, si, çà et là, quelques renseignements exacts ne nous étaient donnés par des personnes mêlées à ces affaires; si, par des vérifications, renouvelées, incessantes, sûres, nous ne savions qu'il existe, en effet, certains prêtres

(5) Cité par Arminius (*Nouvelles littéraires*, 25 mai 1935).
(6) Jules Bois: *Le Satanisme et la Magie, avec une étude de J.-K. Huysmans*. Paris, Léon Chailley, 1895, in-8.

qui ont formé des cercles dans lesquels ils célèbrent la messe noire.

Après avoir désigné « ce chanoine Docre, dont le profil apparaît quelquefois dans la vitrine d'un photographe qui fait le coin de la rue de Sèvres et de la place de la Croix-Rouge », Huysmans ajoutait :

Il faut croire pourtant que cet (je corrige une évidente coquille) ignoble apostolat ne rend pas ceux qui le pratiquent heureux, car l'une des victimes de Docre me racontait l'affolement de ce prêtre tremblant d'angoisses, criant, certains soirs: J'ai peur, j'ai peur! ne parvenant à se rassurer, à se reprendre, qu'en s'entourant de lumières, en vociférant des invocations diaboliques, en commettant avec l'Eucharistie des sacrilèges.

S'il y eut victime, ce fut plutôt, est-il permis de le faire remarquer ? — l'abbé Van Haecke, et personne, parmi ceux qui l'ont connu, ne lui ont entendu proférer semblable exclamation. Il passait pour un « bon vivant », peu accessible à la peur, et personne, à Bruges, comme nous le dirons, n'a jamais cru à ses « manigances infernalistes ».

Pourtant, J.-K. Huysmans s'obtinait à y croire. En dehors du dossier qu'il avait formé contre l'abbé Van Haecke et déjà communiqué à l'évêché de Bruges, dans un article sur Bruges, publié dans l'*Echo de Paris* du 1er septembre 1899, et reproduit avec des variantes dans *De tout* (7), il revenait sur le côté satanique de la ville à demi-morte, si chère à Rodenbach:

La flore des sorcières pousse sur certaine petite place et il est telle maison verrouillée, badigeonnée de jaune ainsi que les édifices scélérés du moyen âge, où les messes noires se célèbrent dans les réunions sacrilèges de jeunes gens.

Cette indication précise a disparu du volume. Par contre, certains phrases sont demeurées, contre cette cité mystique, ayant « un endroit et un envers, — et son envers est inquiétant » :

(7) Paris, P.-V. Stock, 1902, in-12.

Mais, justement à cause de cela, elle a aussi le diable caché en elle; et on le sentait, en flânant par ses rues; elle fleurait à quelques endroits le soufre; l'encens et le soufre, à doses différentes, ce sont les odeurs contradictoires de la sournoise Bruges.

Comme à Lyon, où toutes les hérésies survivent, le satanisme fleurit à Bruges; et ce vice, elle le porte dans les plis de sa physionomie, pour peu qu'on la dévisage...

« Toujours, là où le Seigneur est maître, Satan se glisse », Bruges lui apparaît « à la fois mystique et démoniaque, puérile et grave. Mystique par sa réelle piété, par ses musées uniques au point de vue de l'art, par ses nombreux couvents et par son béguinage; — démoniaque par sa confrérie secrète de possédés ».

Admis sur sa demande, le 12 février 1898, à faire valoir ses droits à la retraite, Huysmans, maître de sa personne et de son temps, s'était installé, en juillet 1899, avec ses amis Leclaire, en la maison Notre-Dame, à Ligugé. Dom Bluté, moine bénédictin, avait béni la première pierre, le 7 décembre 1898. Les travaux de construction et d'aménagement n'avaient donc pas duré trop longtemps.

De passage en France, le D[r] Michel de Lézinier vint l'y voir et put constater que si l'auteur de *Là-bas* avait perdu quelques-unes de ses illusions sur l'abbé Boullan, il n'avait abandonné aucune de ses préventions contre l'abbé Van Haecke et continuait à en collectionner les photographies :

— Mais venez, je vais vous montrer un nouveau portrait de cette canaille de Docre. Ah! le salaud!

Ils montèrent l'escalier et entrèrent dans le cabinet de travail du Maître, occupant l'angle au-dessus du salon, dont les deux fenêtres donnaient sur la vallée du Clain:

Huysmans me tendit la photographie du chanoine Docre. Je revis les belles boucles blanches du prêtre si redouté. Je n'aurais point voulu dire à Huysmans mon opinion sur cet excellent Docre. Je le considérais comme un bon toqué, qui

prenait avec régularité des cuites à la bière, dans son faubourg de ville belge, et se croyait un alchimiste démoniaque et un suppôt du Malin. Les jours où la bière était de qualité, il se figurait être le représentant même de Satan sur la terre, le pape diabolique d'un Vatican de l'enfer. Une fois dessaoulé, il maudissait encore le Ciel en brandissant vers le zénith le bocal dont sa cystite lui défendait de se séparer. Mais pour Huysmans, ce curaton blennorragique était un mage infernal, omniscient et terrible, qui trucidait ses victimes par delà les vaux et les monts, et dont il fallait redouter les fureurs. Je lui rendis le portrait et, comme jadis, il s'écria: « Ah! le salaud. » C'était l'antienne familière qui revenait en litanie dans toutes ses phrases, et s'il ne l'eût pas dit, il m'aurait semblé qu'il me manquait quelque chose (8).

A part que l'abbé Van Haecke ne s'était jamais cru, sans doute, le représentant de Satan sur la terre, le portrait qu'en trace le Dr de Lézinier a chance d'être plus ressemblant que celui que, stylé par Mme Caroline Courrière, en avait buriné Huysmans. Le chanoine Docre, tel qu'il apparaît dans *Là-bas,* fait honneur au romancier, mais ne saurait satisfaire le curieux, cherchant sous la fiction du roman une apparence de réalité.

Il y avait déjà cinq ans que, colportés à droite et à gauche, les bruits les plus fâcheux couraient sur le chapelain du Saint-Sang. Ils avaient même franchi la frontière. Un de ses amis crut devoir l'en prévenir, pour le mettre en mesure de défendre son honneur sacerdotal. L'abbé ne s'émut pas, ne manifesta aucune indignation, remercia son informateur et, haussant les épaules, se contenta de le prier de le tenir au courant des potins qui pourraient lui parvenir.

Ils parvinrent, non à l'ami, mais à l'évêché de Bruges, sous la forme d'un dossier que lui communiqua Huysmans, révélant tous les faits reprochés au prêtre satanique et invitant l'évêché à sévir, après enquête, contre le coupable.

L'enquête eut lieu, n'établit aucun des crimes imputés au prétendu chanoine Docre, auquel on pouvait tout au

(8) Michel de Lézinier: *op. cit.*

plus reprocher des imprudences, — qui n'étonnèrent personne. L'Evêché jugea ne devoir prendre aucune mesure; nulle sanction ne vint frapper le chapelain qui, à quatre-vingt-trois ans, s'éteignit, le 24 octobre 1912, estimé et respecté de tous, quoiqu'il ait, de son vivant, fort aimé la gaudriole, les fins dîners, la bière fraîche et les histoires un peu grasses.

Dans sa correspondance avec l'abbé Henry Moeller, fondateur et directeur de *Durendal*, « revue catholique d'art et de littérature », à laquelle collabora Huysmans et que, après dix ans d'existence, tua la guerre de 1914 (9), Huysmans revient, à diverses reprises sur cette enquête, en vue de laquelle il avait fourni, croyait-il, des preuves irréfutables. Le 20 février 1896, notamment, il écrivait à l'abbé Moeller:

> La vérité complète n'aura lieu, je crois, que lorsqu'on aura délié du secret de la confession un prêtre belge *qui sait tout*. Rome le fera-t-il?... Il y a des femmes mêlées en cette affaire et c'est une des causes pour lesquelles je m'en désintéresse, prévoyant bien qu'il n'y aurait que des ennuis à en attendre (10).

Tout en désignant Bruges, « cité mystique et démoniaque », malgré les allusions nombreuses faites à l'abbé Van Haecke, on ne l'avait pas nommé jusque-là, en dehors de la conversation. Son nom, qu'on écorchait plus ou moins, n'était un secret pour personne, mais on n'osait encore l'imprimer. Joanny Bricaud, un peu spécialisé dans la matière, puisqu'il avait consacré à Huysmans deux petits volumes, depuis longtemps épuisés, *Huysmans et le Satanisme*, *Huysmans occultiste et magicien*, auxquels il faut ajouter ses études sur *La Messe noire* (1924) et sur *L'Abbé Boullan* (1927) (11), désigna le chanoine Docre par son nom, dans une revue allemande, *Hain der Isis*, de janvier 1930, dix-huit ans après la mort de l'accusé. L'exemple fut aussitôt suivi. Particulièrement en

(9) Cf. Gustave Vanwelkenhuyzen. *J.-K. Huysmans et la Belgique*. Paris, *Mercure de France*, 1935, in-12.

(10) Lettre du 20 février 1896 (*Durendal*, 1908, pp. 438-446).

(11) Tous ces volumes édités par Chacornac frères.

Belgique, le nom de l'abbé Van Haecke fit le tour de la presse.

En 1933, notamment, plus dubitatifs encore, touchant la culpabilité possible de l'abbé Van Haecke, que la traduction qu'en donnèrent les *Nouvelles littéraires,* — parurent les trois articles du *Brugsch Handelsblad,* dont nous avons donné les titres et les dates.

Nous connaissons les accusations de Mme Caroline Courrière, reprises à son compte par Huysmans, parfois beaucoup trop crédule. Sans me départir de l'infini respect qu'on doit à sa mémoire, ses connaissances étaient, le faut-il confesser, restreintes en cette matière. Un mauvais volume de vulgarisation du Bibliophile Jacob, *Les Curiosités des sciences occultes,* pourrait bien, avec les divagations de son informatrice, en avoir formé la majeure partie. C'est peut-être insuffisant pour crier à l'anathème contre un prêtre et solliciter son interdiction.

Les renseignements que nous avons reçus de Bruges, de bonne source et de gens l'ayant connu, dépeignent l'abbé Van Haecke sous un jour tout différent.

Né à Bruges le 18 janvier 1829, il y revint en 1864 pour y mourir, âgé de quatre-vingt-trois ans, le 24 octobre 1912. Après avoir débuté dans l'enseignement, comme professeur au collège épiscopal de Bruges, en 1852, ordonné prêtre le 21 mai 1853, il fut nommé chapelain à Roulers en 1855, puis, en 1856, professeur au collège épiscopal d'Ostende, et en 1862, à celui de Poperinghe. En 1864, enfin, il rentrait définitivement à Bruges, en qualité de chapelain de l'église Saint-Jacques et du Saint-Sang. Là se déroula sa longue carrière.

Dans ces dernières fonctions, ayant eu occasion de rendre service à un évêque oriental, il reçut de lui, en manière de remerciement, le titre de chanoine honoraire, peut-être de Jérusalem. Il y attachait peu d'importance: ce titre ne figure même pas sur son « souvenir mortuaire ».

Aux yeux de tous, dans le monde laïc aussi bien que dans le monde religieux, le chapelain du Saint-Sang était respecté et aimé, aussi bien pour sa piété réelle — il pas-

sait pour avoir fait de nombreuses conversions dans la colonie anglaise — que pour son intelligence et son esprit charitable. Très pauvre, il était toujours prêt à se dépouiller pour de plus pauvres que lui. Ainsi, un jour, une dame de Bruges le vit arriver chez elle, à l'heure de son déjeuner, venant lui demander à le partager : sur son ordre, sa servante avait donné à un mendiant le maigre repas qu'elle venait de lui préparer.

Seulement — et c'est là peut-être aussi une explication — ce prêtre, austère dans le privé, était un original, un peu timbré, hasardent quelques-uns. A table, quand il était invité, c'était un gai compagnon, et « on ne s'ennuyait pas ». « Sa conversation, m'écrit-on d'autre part, était une cascade d'anecdotes, de bons mots, de calembours. »

A Bruges, « on se raconte encore actuellement certaines de ses blagues. Tels de ses mots et de ses plaisanteries sont restés célèbres. On en a composé un recueil, édité en flamand ».

Bref, c'était un de ces *zwanze,* comme on dit dans les Flandres, dont les farces dépassent par leur énormité les galéjades des plus redoutables Méridionaux. Bien différente de l'humour, la gaieté flamande, où l'on rit à ventre déboutonné, est une chose à part, qu'on ne soupçonne pas ailleurs. Elle tient à la fois de Rubens et de Teniers: la kermesse du rire.

A cette gaieté se mêlait, dissimulé à peine, un goût dont on ne pouvait douter, pour la mystification. Il est fort possible que, pour se débarrasser des questions et des importunités d'une folle qui l'obsédait, le « bon chanoine » l'ait mystifiée.

Celle-ci, aux contes de l'abbé, ajouta les mensonges que lui dictait l'hystérie: de là naquirent la cuisine diabolique du chanoine Docre, la fameuse messe noire, à laquelle Huysmans, au dire de ses plus intimes confidents, n'assista jamais, éclose toute, vraisemblablement, dans l'imagination délirante de Mme Courrière.

Il ne fallait pas, cependant, qu'on se permît, vis-à-vis de ce gai compagnon, les plaisanteries d'un goût douteux

ne dépassant pas le niveau du wagon des fumeurs. A ce sujet, une anecdote bien typique nous parvient.

Un soir, à Bruges, sur la grand'place, où il y avait foule pour écouter un concert du carillon du Beffroi, l'abbé Van Haecke, âgé déjà de plus de soixante ans, portait en sautoir des jumelles. Le croisant, un officier de cavalerie de sa connaissance, crut pouvoir le plaisanter, sous prétexte qu'il avait lorgné quelque jolie fille. L'abbé ne répondit rien, mais toisa le maladroit d'un regard tellement méprisant, que celui-ci se retira sans même trouver un mot d'excuse.

La scène m'a été racontée par un témoin oculaire, et connaissant la photographie que voulut bien me montrer M. Paul Muret — bien supérieure à celles le plus généralement reproduites — j'ai l'impression très nette de ce que dut être ce regard.

A Bruges, je le répète, on n'a jamais pris au sérieux les accusations portées contre l'abbé Van Haecke. Quand son nom fut prononcé avec insistance: « Comment se fait-il, écrivait un haut magistrat dont la lettre m'a été communiquée, que cet homme, qui était fort répandu et accessible, n'ait jamais donné lieu au moindre soupçon, si un soupçon avait été fondé? C'est psychologiquement *impossible*. Je parle en magistrat. »

Il est assez difficile de ne pas partager cet avis. Puis, que reste-t-il, au demeurant, de ces accusations? Les divagations d'une folle — car c'est à quoi se réduit tout ce prétendu satanisme — colportées par Huysmans et aggravées par son talent. Du personnage imaginaire du roman, on a voulu faire un être réel et vivant, lui restituer un nom, et de bonne foi, ignorant sans doute les antécédents de son informatrice, Huysmans s'est prêté à ce jeu, et ce qui est pis, a persévéré.

Il ne suffit ni d'entendre, ni même de voir. Je me garderai bien de croire aux sorciers pour avoir vu le pacte avec le diable, écrit par un jobard, avec son sang, dans une clairière du bois de Vincennes. Cela prouve simplement que la crédulité humaine est un mal incurable et que l'escroquerie sait revêtir toutes les formes.

Entre les accusations de Mme Courrière et les témoignages qui m'ont été spontanément adressés par tous ceux qui ont connu l'abbé Van Haecke, il n'y a vraiment pas à hésiter et, l'occasion m'en étant fournie, je m'estimerais particulièrement heureux d'avoir contribué, dans mes faibles moyens, à laver l'honneur sacerdotal d'un prêtre des infamies qui lui furent trop légèrement prêtées.

PIERRE DUFAY.

# L'HOMME ET SES CONSCIENCES

—

Dans son « Introduction à la connaissance de l'Esprit humain », Vauvenargues dit « que la pénétration est la faculté de remonter aux principes des choses et de les concevoir ». La définition est juste; mais les élégants philosophes du XVIII[e] siècle ne pouvaient que difficilement remonter jusqu'à ces principes. La méthode cartésienne et le rationalisme qui en est sorti, en limitant l'étude de la psychologie aux seuls faits contrôlables, soumettaient leurs déductions à des solutions restreintes et bien incomplètes.

Alors, chaque philosophe se doublait d'un artiste, d'un littérateur; aujourd'hui, chaque psychologue, s'il veut vraiment arriver à l'ultime principe de la personnalité, doit se doubler d'un chimiste, d'un physicien; car les phénomènes de la conscience obéissent d'abord aux mêmes lois que les phénomènes vibratoires, pour être assimilés ensuite à ceux du rayonnement, sur lesquels il reste encore beaucoup à découvrir.

Ainsi l'homme est premièrement un sujet passif, vibrant aux influences extérieures; puis il devient actif, c'est-à-dire résonnant; il acquiert le pouvoir d'unir son travail personnel à celui des forces de la nature; il ne croit qu'à la toute-puissance de la matière, dont il cherche par tous les moyens à exagérer le dynamisme. Plus tard, il essaie sur lui-même la force organisatrice qu'il vient d'acquérir; peu à peu, il se retourne vers l'Esprit, arrive à créer en lui ses possibilités de rayonnement dépassant de beaucoup celles de l'intelligence; il accède enfin à la science de la Vie, dont le domaine est infini; ainsi aux différents stades de son évolution, l'homme est tributaire de trois modes de vibrations, que l'on peut

appeler trois états de conscience; ayant chacun un processus bien défini, ils s'interpénètrent quand même, tout en restant étrangers les uns aux autres.

1° La conscience cosmique, qui, faute de connaissances suffisantes, fut appelée instinct;

2° La conscience normale, par laquelle nous croyons saisir la réalité de ce que nos sens permettent à notre intelligence de concevoir;

3° La superconscience, que les savants commencent à découvrir et dont ils ne savent encore que dire, tant elle dépasse par d'effarants pouvoirs les limites de la conscience normale.

Le phénomène-type de toute vie matérielle ou psychique étant la vibration, les phénomènes relatifs à ces trois états de conscience sont donc le résultat de différentes vibrations et résonances; ainsi l'homme est semblable à une harpe qui doit s'accorder peu à peu à tous les rythmes de l'Univers.

Au début de sa vie, le corps humain fut accordé à son insu aux vibrations de la conscience cosmique par ces Etres mal connus dont les diverses mythologies nous offrent une même image, confuse et déformée: Apollon-Phœbus, Hephæstos-Vulcain, Dionysos-Bacchus, Hadès-Pluton, etc., etc., ont en même temps une signification cosmique et une histoire humaine enchevêtrées, à cette époque impossible à dater pendant laquelle l'humanité n'avait pour ainsi dire qu'une grande âme collective intimement liée à la Nature.

Quand l'intelligence de chaque individu fut suffisamment développée, ou plutôt éveillée, alors la liberté d'agir par lui-même fut laissée à l'homme, ainsi que de résonner ou non aux vibrations de sa propre conscience; cette naissance de la conscience individuelle, c'est Adam quittant le Paradis de l'inconscience heureuse pour le grand pèlerinage de la Vie; ce n'est pas une chute, encore moins un péché, mais une nécessité. Un être inconscient, même parfait, est sans valeur, il lui faut acquérir cette science du bien et du mal grâce à laquelle il triomphera de sa

nature matérielle, ou succombera à ses tentations, selon son choix.

Enfin, le développement de la superconscience, à peine ébauché dans l'humanité actuelle, fait naître, surtout chez certains individus que l'on commence à étudier avec des méthodes rigoureusement scientifiques, des pouvoirs actifs dont l'apparition déconcerte autant que leurs étranges résultats.

L'évolution de l'homme est donc en raison directe de ses possibilités de résonance; il devient capable de répondre à des vibrations d'autant plus rapides qu'il domine davantage son matérialisme; de même que, chez les lourds vertébrés inférieurs, les organes secrets de l'oreille ne sont sensibles qu'au bruit, tandis que, chez les vertébrés supérieurs, environ 6.000 filaments invisibles dans le limaçon de l'oreille sont accordés chacun sur un ton différent, et permettent de saisir la diversité des sons.

Le devoir de l'homme est donc de ne pas laisser son esprit se figer dans aucun dogme scientifique ou autre; d'ouvrir largement sa conscience à toutes les vibrations supérieures, afin de parvenir à la faire résonner un jour au grand rythme de la Vie créatrice.

La conscience cosmique dont il est assez difficile au premier abord de saisir la diffusion dans l'Univers, la force indifférente et la mystérieuse splendeur, échappe à toute investigation scientifique; et cependant, rien de ce qui est créé ne peut se soustraire à son action. Elle régit la course des astres et la vie de l'infusoire; on la voit à l'œuvre dans la ruche, forçant les reines à pondre sans relâche, l'ouvrière à se sacrifier pour un but qu'elle ignore, le bourdon à l'accouplement dont il va mourir. C'est poussé par cette conscience cosmique que le nénuphar mâle, éclos au fond de l'étang, arrive en se balançant à rompre la tige dont il vit, pour s'approcher de la fleur qui l'attend, épanouie à la surface. C'est elle qui dirige les oiseaux dans leurs migrations diverses, les racines vers l'humidité nécessaire; il existe d'ailleurs entre les animaux, les plantes et la nature, des

compréhensions intimes que nous ne pouvons pénétrer, et qui sont à leur vie matérielle ce que l'intelligence est à notre vie intellectuelle.

Cette conscience omniprésente règle la vie du Monde dans ses manifestations les plus secrètes, continues, automatiques, incompréhensibles; et l'homme ne peut pas plus en prendre connaissance que l'industrieuse abeille ne peut distinguer le rôle du jardinier, ni les règles de son art.

Et pourtant, dans l'humanité qui l'ignore, l'action de cette conscience incontrôlable est constante sur le mécanisme du corps; elle préside à l'assimilation du rayonnement solaire et planétaire, des courants magnétiques, qui sont l'énergie créatrice objective sans lesquels la vie cesserait instantanément (1); elle règle, par le grand sympathique, la circulation du sang, les battements du cœur, en synchronisme régulier avec certains mouvements du soleil, — circulations, battements qui sont tout à fait indépendants de la volonté, sauf pour certains yoguis, parvenus, par les pratiques d'un ascétisme qui n'est pas forcément religieux, à la maîtrise de leur système vasculaire, dont ils accélèrent ou ralentissent à leur gré le mouvement.

C'est encore cette conscience cosmique qui, veillant sur l'homme des temps inconnus, quand il ne possédait ni mental ni volonté, l'a mené, par de bien longues étapes, à l'aurignacien au front fuyant, puis à l'harmonieux athlète grec, de même qu'elle le mènera par des étapes encore plus longues, au terme de sa course hélicoïdale vers la perfection qu'il doit atteindre; course hélicoïdale, car, si lent que soit le progrès, si peu apparente l'ascension, jamais le sentier ne repasse sur la même courbe.

Tout en agissant sur la masse de l'humanité, elle guide aussi chaque individu vers le but qui lui est assigné, représentant la partie de déterminisme auquel il est soumis. On la nomme hasard. Fatalité, Destin, Providence, elle ne restreint pas le libre arbitre, en ce sens qu'un événement qui n'est rien en soi, et n'a de valeur que par

(1) Ch. Henri : *Essai de généralisation de la théorie du rayonnement.*

la résonance qu'il éveille, étant imposé — pour des raisons qu'on ne peut expliquer ici — l'homme reste toujours libre de l'interpréter et d'en tirer les conclusions qui lui plaisent pour le bien ou pour le mal.

Deux forces formidables et indomptables dépendent de cette conscience cosmique: la force créatrice qui pousse envers et contre tout à la conservation de l'espèce; et la force destructive, tout aussi inéluctable; elles sont comme l'avers et l'envers d'une seule médaille, et échappent à toute loi sociale ou religieuse. L'une est représentée dans la vie des plantes, des animaux et des peuples par l'amour; l'autre, par la guerre.

L'amour est une folie individuelle qui exalte subitement toutes les forces vives, les bonnes comme les mauvaises; la guerre est une folie collective qui possède un pouvoir identique.

Chez les animaux, cette conscience cosmique a réglé une fois pour toutes les époques favorables à la procréation, — chez les animaux libres, s'entend. — Il fut un âge pendant lequel l'humanité savait aussi se soumettre à ces lois nécessaires; mais quand son intelligence se développa aux dépens de cette soumission, elle oublia peu à peu ces lois protectrices de son intégrité et de sa race; elle procréa selon sa fantaisie, sans se soucier, ni des saisons, ni des influences planétaires, tout aussi stupidement qu'un jardinier qui planterait à tort et à travers; et l'amour enfanta plus de troubles que toutes les calamités réunies.

A une époque bien reculée, la connaissance de ces lois qui régissaient également la nourriture et le sommeil était réservée aux rares Initiés des Mystères supérieurs; ils se transmettaient oralement cette pure tradition que le serment sodalien, qui existe encore maintenant, défendait de répandre autrement que sous des symboles auxquels le vulgaire ne pouvait rien comprendre. Les invasions, les persécutions, ayant disséminé les collèges sacrés, la vérité, peu à peu, disparut; seuls, les symboles demeurèrent, incompréhensibles aujourd'hui pour ceux qui en cherchent le sens sans posséder la clef nécessaire.

Vinrent alors, après ces grands Etres qui réunissaient toutes les sciences, des médecins ignorant les lois élémentaires du corps humain et sa triple forme; des marchands de remèdes qui empoisonnèrent le sang, cette merveille de l'organisme; puis, les chimistes parvinrent à falsifier les produits les plus nécessaires à l'existence; et vivant en dehors de tous les principes naturels, l'humanité devint comme un troupeau sans maître, qui a perdu sa route et sa force vitale.

Ce que pour l'Amour a fait l'homme, les Etats, les Religions l'ont fait pour la guerre; au lieu de maîtriser cette force destructive, qui a sa nécessité, les pouvoirs civils l'ont intensifiée, exaltée sous tous les prétextes les plus fallacieux; tandis que les pouvoirs religieux en amnistiaient les pires forfaits, quand ils ne les encourageaient pas; sans réfléchir qu'une fois admis, encouragé, l'assassinat collectif appelé guerre, le juge et le prêtre étaient sans droit pour réprimer l'assassinat individuel appelé crime.

Et le désordre régna sur le monde.

Or, quand le déséquilibre moral, toujours suivi du déséquilibre matériel, arrive à son point culminant, il engendre, par une de ces lois cosmiques du rayonnement et des concordances que les Initiés ont toujours connues, *la dislocation des forces magnétiques qui maintiennent l'ordre dans les éléments.*

§

La conscience normale, tout en se prêtant plus facilement à l'introspection, est tout aussi impossible à déterminer exactement; elle est évidemment fonction de l'esprit, mais si intimement liée au corps et dépendante de ses différents états qu'un peu de température, trop d'alcool, quelques gouttes d'anesthésique détruisent son intégrité, ou l'empêchent totalement de se manifester.

Beaucoup plus limitée que la conscience cosmique, elle pousse par d'autres voies l'homme vers son perfectionnement, en le faisant pour ainsi dire son propre créa-

teur. Mais le domaine de l'absolu ne lui est que très difficilement accessible.

Moïse, qui put atteindre jusqu'à la conception de l'Unité divine, étant incapable de transférer sa conscience sur le plan de cet absolu qu'il pressentait, ne trouva d'autre moyen pour établir sa religion que de faire descendre Dieu sur le plan terrestre; il imposa un dieu jaloux, vengeur, courroucé; le dieu des sacrifices et des armées, le Dieu d'Israël. Puis, cet anthropomorphisme de la divinité accepté, devenu dogme sacré, l'homme déclaré fait à l'image de ce Dieu, sa conscience ne pouvait guère se développer, ni son évolution spirituelle faire des progrès avec un pareil modèle.

Seule, la conscience de quelques mystiques a pu, par la puissance de l'extase, saisir pendant de courts instants la splendeur de l'absolu et en goûter l'infinie béatitude.

Si la conscience cosmique entraîne tout l'Univers à ses fins dernières, la conscience normale a le même rôle sur une échelle plus limitée, avec cette différence que l'homme arrivera à savoir qu'elle existe. Elle est pour ainsi dire une conscience objective qui, bon gré mal gré, se fait écouter; quand une fois seulement l'homme a entendu et compris cette voix, qu'il en a senti la vibration profonde, il ne peut plus jamais retrouver son indifférence.

Sous l'influence des vibrations de plus en plus fortes de cette conscience qui ne se lasse jamais de frapper, l'homme commence enfin à comprendre l'harmonie du Monde; il cesse peu à peu d'être le cruel égocentriste qui appartient encore par tant de côtés à l'animalité. Peu à peu, il arrive à substituer le « nous » au « je »; il commence à répondre à des vibrations d'un ordre plus spirituel; il est aux premiers essais de la libération, comme la chenille sortant de sa chrysalide essaie timidement ses ailes de papillon. Mais il ne peut abandonner ce « je » qui fut si longtemps son soutien, qu'après de multiples et douloureuses expériences; de même que la chenille attend pour abandonner son cocon que ses orga-

nes nouveaux d'insecte soient achevés. Il faut donc que l'homme passe par ce stade d'égoïsme, de concentration sur soi, durant lequel il ne pense qu'à satisfaire ses désirs, — se fiant aveuglément au seul témoignage de ses sens. Il faut qu'il se croie un personnage indépendant, séparé de ses frères et de l'Univers, afin de comprendre son erreur, et que sa libération, c'est-à-dire l'abandon de son égoïsme, soit l'effet d'un sacrifice réfléchi, volontaire, qui cesse d'être un sacrifice pour ne plus paraître qu'une inéluctable ascension.

Il comprend alors que le mal n'existe pas en soi; que les passions ne sont que des stimulants sans lesquels l'humanité risquerait de s'assoupir sur la route; que, s'il a des désirs violents, qu'il les réalise et qu'il en souffre, c'est pour arriver à connaître sa nature inférieure, source de ces passions; c'est pour acquérir l'expérience qui lui permettra de distinguer ce qui seul est bien, et d'abandonner cette impasse de l'égoïsme qui ne mène qu'à l'injustice et à la cruauté.

Le mal commence donc au moment où volontairement l'homme cesse de dominer ses passions et se laisse gouverner par elles. Mais la plupart des hommes n'ont même pas appris à maîtriser leur propre cerveau, et le laissent vibrer à toutes sortes de pensées inutiles, vulgaires ou nuisibles. Or, chaque vibration, qu'elle vienne de l'intérieur ou de l'extérieur, se traduit par une décharge électrique; et les courants magnétiques qui en résultent laissent une trace à chaque fois qu'ils traversent le système nerveux, trace qui peu à peu crée l'habitude. Il est donc absolument nécessaire que le cerveau cesse de résonner à toutes les vibrations passagères comme un appareil téléphonique mal réglé; que sa qualité s'améliore, que l'homme en devienne le maître, afin que sa conscience trouve un instrument mieux accordé pour manifester ses plus hautes inspirations.

§

C'est en somme tout récemment que, grâce aux découvertes de la pathologie expérimentale, on est arrivé à

dissocier de la conscience normale une force mystérieuse, distincte de la volonté et de l'intelligence, dont le fonctionnement est en dehors de toutes les lois connues. La variété de ses manifestations déconcerte; et son champ d'action est immense. Elle semble extérieure à notre corps, sa puissance échappe à tout contrôle; et cependant elle se mélange intimement à la plupart de nos actes conscients, et paraît donner à l'individu une puissance mystérieuse dont la science commence à peine à pressentir le formidable dynamisme.

Lorsque cliniciens, philosophes et psychologues durent, devant les faits décisifs, abandonner l'idée d'une unique conscience, ne sachant au juste quelle était la cause de tant de phénomènes constatés, ils les firent dépendre d'un vague « inconscient » (2) (ce préfixe privatif rendant le mot sans valeur). Ensuite, ils se divisèrent avec des supra, hyper et sub-conscients; mais, travaillant tous sur le plan matérialiste, ils ne pouvaient découvrir que cette force inconnue devait se centrer sur le plan spirituel où la matière est d'une densité bien inférieure à celle du plan physique; de là lui venait sa merveilleuse activité, sa clairvoyance indéniable, qui actionnent notre corps et notre esprit pour le bien et pour le mal, sans qu'on puisse jamais les prendre sur le fait.

Le domaine de cette superconscience est tellement étendu que des savants comme Pierre Janet et Hartmann ont pu l'étudier, — l'un en clinicien qui ne voit que les faits, l'autre en métaphysicien qui jongle avec les idées, — et se rendre compte tous deux, en suivant des voies différentes et opposées, que l'intelligence n'est pas l'unique moteur de notre vie cérébrale; elle n'est qu'une faculté bornée à la compréhension de ce que nos sens bien élémentaires, imparfaits et trompeurs, peuvent lui transmettre.

Si le monde n'est qu'une vaste projection cinématographique de la pensée divine, l'intelligence permet d'apprécier cette projection; mais seule l'intuition, par la superconscience, peut en saisir la réalité.

(2) Dewelshauvers : *L'Inconscient.*

Trop longtemps, quelques-unes des manifestations de cette super-conscience, souvent désordonnées, ne furent étudiées que sur des malades, des déséquilibrés, et les effets parurent inséparables de la cause; aujourd'hui que les expériences des métapsychistes se poursuivent dans tous les pays, on peut affirmer que la superconscience est en action plus ou moins évidente dans tous les êtres, à l'état de vibrations violentes ou de résonances diffuses, attendant que de nouveaux organes, glande pinéale, corps pituitaire et autres soient suffisamment développés pour activer un sixième sens s'accordant à ces vibrations nouvelles et grâce auquel, peut-être, le problème de la quatrième dimension nous deviendra compréhensible.

Qui soupçonnait, il y a seulement cinquante ans, le rôle des chromosomes dans l'hérédité; l'importance des hormones sécrétées par les glandes endocrines? Importance telle sur le cerveau, par exemple, que sa fonction de transmettre fidèlement la pensée périclite aussitôt que les parathyroïdes sont atteintes, même si ses propres cellules restent intactes. Que deviendrait le cœur sans les petites surrénales, chargées de maintenir le tonus dans les artères? Et pourtant ces glandes minuscules sont des organes géants à côté des organes éthrioues, ainsi nommés à cause de la subtilité de leur matière qui les rend invisibles, et dont le rôle est encore bien plus considérable dans l'équilibre de la vie; tels ces canaux qui suivent la colonne vertébrale, traçant le Chemin au « Feu serpent », violente et dangereuse force que toute l'Antiquité a connue et symbolisée par le caducée.

Personne ne connaît la nature de l'Esprit, ses fonctions dans l'homme et dans la nature, parce que l'intelligence est une faculté bornée qui ne nous permet pas d'atteindre la connaissance exacte des choses, mais seulement les apparences extérieures, souvent trompeuses. Pour pénétrer jusqu'au cœur du Monde et de l'homme, il faut une faculté dont l'essor ne rencontre aucune barrière matérielle, une faculté inhérente à l'Esprit seul, à ce moi supérieur dont le travail actuel, dans la plus

grande partie de l'humanité, n'est encore que rudimentaire.

Le voyageur qui subitement, sans raison, renonce à prendre le train, le bateau où les autres trouveront la mort, est alerté par sa superconscience chargée de le préserver, qui agit avec une sûreté, une promptitude dont la conscience normale est incapable, limitée par la lourde matière de notre corps. L'inspiration sous toutes ses formes artistiques, religieuses, scientifiques, vient de la même source, encore inexplorée, dont la richesse est incommensurable.

Si les scientifiques qui cherchent la solution de ces angoissants problèmes de la vie, de la personnalité et de la conscience, voulaient méditer cette phrase de Rudolph Steiner: « Ce n'est que par l'âme qu'on peut arriver à comprendre le sens de l'Univers, y trouver Dieu et l'harmonie de la création »; — s'ils voulaient admettre que le mysticisme, solidement appuyé sur la raison, est une voie dans laquelle ils pourraient s'engager sans craindre plus de déceptions qu'avec la seule analyse; s'ils acceptaient que l'intuition, fonction de l'Esprit, pénètre là où la trop lourde intelligence est incapable de s'élever; s'ils voulaient joindre les méthodes de l'Occident, maître de la technique et du raisonnement, à celles de l'Orient qui a pénétré les secrets de l'Esprit, — le résultat de leur travail dépasserait leurs prévisions; car, entre le rationalisme, qui aboutit au doute stérile, et le mysticisme exagéré, qui engendre la superstition, il y a un juste mélange du raisonnement et de l'intuition.

Cette synthèse du conscient et du superconscient sera réalisée par l'humanité future qui, dans quelques siècles, différera autant de l'homme actuel qu'un Bergson, qu'un Henri Poincaré sont loin du pêcheur des cités lacustres.

La triste période du positivisme, nécessaire à la formation de l'intellect, s'achève enfin. Un immense besoin de spiritualité tourmente le monde entier; on se sent au début d'un nouveau mode de vie sociale, qui n'est encore que désordre et anarchie. Chaque peuple appelle au secours; c'est un concert universel de reproches, d'in-

vectives, d'accusations. La philosophie rationaliste n'a donné qu'amertume et désespoir. La science, qui jadis confinait au sacerdoce, est devenue la servante de l'utilitarisme, qui entretient l'aigre ferment des concurrences, et ses progrès ont augmenté la haine et les malheurs des peuples.

L'humanité souffre et crie comme une femme en mal d'enfant qui réclame sa délivrance. Elle est au tournant le plus dangereux de son histoire, et peut accoucher d'un cataclysme qui la replongera pour des siècles dans la barbarie. Si elle échappe au destin qui la guette, la supériorité future n'appartiendra plus à la race la plus forte, la mieux armée, la plus riche, mais à celle qui saura le mieux aimer. Or, aimer, pour un peuple comme pour un individu, c'est sacrifier son égoïsme, son désir de possession. On aime d'abord avec cupidité, avec un cœur en harpon, qui rapporte tout à sa jouissance; on aime d'abord, selon son degré d'évolution, les choses les plus matérielles, la viande, le vin, les femmes, puis l'argent, les honneurs, la puissance, la patrie, les dieux inventés par les hommes. Puis enfin, quand tout aura déçu l'esprit, il se tournera vers l'idée pure intransmissible, qui rayonne et réchauffe comme le plus beau soleil.

« Fuyons vers notre chère patrie, disait Plotin, vers le lieu d'où nous sommes venus; mais quel équipage devons-nous prendre? Nos pieds ne feraient jamais le chemin. Ne prépare pas non plus l'attelage de tes coursiers, ni quelque véhicule marin; mais, fermant les yeux, change ta vue corporelle pour cette autre vue que tout homme possède, mais dont bien peu savent se servir. »

J. MICHAUX.

# LA LANGUE FRANÇAISE EN IRAN

—

S'il est un pays où la langue française soit encore la langue-clef donnant accès à la culture et à la science européennes, c'est assurément la Perse, devenue depuis peu Iran. C'est même là une histoire qui mérite d'être contée avec quelque détail.

Depuis le début du XIV^e^ siècle, date de l'arrivée en Perse des premiers missionnaires français, ceux-ci n'ont pour ainsi dire pas cessé d'y être présents et actifs, soit qu'ils eussent d'abord en vue des conversions, soit que par la suite ils eussent à cœur la grandeur du royaume à l'extérieur et le rayonnement de la langue française. Cette dernière forme d'activité missionnaire finit peu à peu par prévaloir et elle se traduisit par toute une organisation d'enseignement de la langue française. C'est à ces maîtres dévoués et tenaces qu'est due l'acclimatation de la langue française parmi les Persans cultivés ou *mirzas*.

On sait qu'en fait l'établissement des missions sur terre américaine ou asiatique entraînait dans son sillage tout un mouvement d'échange et de commerce, sans parler des voyageurs curieux de pays et de mœurs « étranges ». Parfois ces négociants-voyageurs demeuraient assez longtemps sur place pour être en mesure d'écrire de véritables monographies sur le pays qu'ils avaient exploré la plume à la main. Il se trouve que ce sont deux Français qui ont donné sur la Perse les livres les plus appréciés au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, à savoir les *Voyages de Tavernier en Turquie, en Perse et aux Indes* (1676-1679) et le *Journal du Voyage du Chevalier Chardin en Perse*

*et aux Indes Orientales* (1711). Ces deux livres ont eu grand succès et connu plusieurs éditions. On sait que Montesquieu s'en est inspiré dans ses *Lettres Persanes* qui n'ont pas peu contribué à mettre la Perse à la mode au XVIII^e^ siècle.

Si, sous Louis XIV et les Safavis, les relations franco-persanes se développèrent activement, elles subirent un temps d'arrêt après qu'en 1722 l'invasion afghane eut renversé la dynastie, détruit Ispahan, massacré ses habitants et plongé tout le pays dans l'insécurité et la misère. Les Français ne revinrent guère de tout le XVIII^e^ siècle. Les guerres incessantes de la Révolution et de l'Empire ne laissèrent pas de prolonger cet état de choses, en sorte que la reprise de contact ne se fit que lors de l'ambassade du comte de Sercey (1839), et de celle, plus fameuse, de M. Bourée, à l'occasion de laquelle le comte de Gobineau fit son premier voyage en Perse (1855-58). On sait qu'il y retourna quelques années plus tard comme ministre à Téhéran (1861-1863).

Ces deux séjours de Gobineau en Perse devaient faire époque dans les relations entre Perse et France. En effet, ils lui servirent avant tout à confirmer par des exemples la thèse qu'il avait défendue dans l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* (1854), selon laquelle les Aryens, ancêtres des modernes habitants de l'Iran, auraient été les agents permanents, efficaces, civilisateurs, en un mot les « moteurs » de l'histoire du monde. Glorification de l'ancienne Perse, contemplation à la fois sympathique et enjouée de la Perse moderne, voilà en somme ce que l'on trouve dans *Trois ans en Asie* (1859), dans *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale* (1865), dans *L'histoire des Perses* (1869) et dans *Nouvelles Asiatiques* (1876).

Il ne saurait être désagréable à des Persans de s'entendre dire: « Ce que nous sommes nous-mêmes, Français, Anglais, Allemands, Européens du XIX^e^ siècle, c'est à Cyrus que nous le devons... » Ou: « Tout ce que nous pensons et toutes les manières dont nous pensons ont leur origine en Perse », lorsque ces témoignages éma-

nent non pas d'un flatteur, mais d'un penseur très grave qui croit intensément à ses magnifiques théories. Déjà Montesquieu n'avait pas laissé de rendre hommage aux Persans en confiant à deux d'entre eux, esprits supérieurs de sa propre création, la tâche de critiquer l'Occident, c'est-à-dire surtout la France. Plus tard, Loti allait chanter les beautés du ciel et du sol de l'Iran dans l'un de ses chefs-d'œuvre, *Vers Ispahan* (1904).

Nul doute que tout cela n'ait contribué à accréditer en Perse l'opinion que, mieux que toute autre nation, la France aimait, comprenait, appréciait ce pays, qu'il y avait de profondes affinités de goût et d'esprit, voire de scepticisme, entre les Persans et les Français. Cela n'empêche d'ailleurs pas que d'autres que les Français aient écrit sur la Perse les livres les plus profonds et les plus érudits, telle la magistrale *Histoire de la littérature persane* de Browne.

C'est dans les premières années du Second Empire que fut créée la légation de Perse à Paris, et c'est entre les deux séjours en Perse de Gobineau que se place l'envoi en France du premier groupe régulier d'étudiants persans, envoi auquel les missionnaires français ne furent naturellement pas étrangers. Quelques années après, le Shah Nasséreddine se rendit lui-même à Paris. Puis ces voyages du Shah revêtirent un caractère en quelque sorte traditionnel. Ils présentaient une réelle importance culturelle et tendaient indirectement à enraciner mieux encore la langue française dans la classe supérieure en Perse, car chaque fois qu'un Shah revenait de Paris, il emmenait à sa suite des médecins attachés à sa personne et des professeurs chargés d'enseigner, en français, les sciences ou les lettres au Darol-Fonoun (Institut polytechnique fondé en 1849 à Téhéran).

Etudiants persans en France, professeurs français en Perse: telle fut la formule qui, adoptée il y a trois quarts de siècle, continue en somme à prévaloir.

Vers le même moment, les missions religieuses développaient leur activité d'enseignement, qui était devenue doublement indispensable, puisqu'il s'agissait tant de

préparer les jeunes gens du pays à faire en France des séjours fructueux que d'assurer aux professeurs français de Téhéran des auditeurs ou des interlocuteurs entendant notre langue. Les Lazaristes et les Sœurs de la Charité s'installèrent d'abord à Ourmiah (maintenant Rezaïeh), ville de quelque importance, située sur le plateau arménien de la province persane d'Azerbaïdjian (1840), puis à Tabriz, toujours dans l'Azerbaïdjian bien arrosé de pluies, et à Ispahan, l'ancienne capitale située au cœur de la région sèche.

Il y eut à vrai dire un moment où ces ordres eurent quasiment le monopole de l'enseignement littéraire et scientifique moderne, car il n'existait pour ainsi dire pas d'autres écoles persanes que celles de l'ancien type, confinées dans le domaine du dogme et de la religion. Puis l'Alliance française et l'Alliance israélite installèrent, peu avant 1900, des écoles dans diverses villes du pays, à commencer naturellement par Téhéran. L'Alliance française, notamment, connut alors une grande prospérité.

La langue véhiculaire de l'enseignement était autant que possible le français et l'enseignement lui-même portait en grande partie sur la langue, l'histoire, la géographie et la littérature françaises. Concurremment, les parents riches s'accoutumaient à envoyer leurs fils étudier en France, en Belgique ou en Suisse romande, afin qu'au retour ceux-ci fussent qualifiés pour occuper les postes importants de l'administration (1).

Si la France apparaissait trop lointaine, on envoyait volontiers aussi les jeunes gens au collège Saint-Joseph d'Antoura, ce très bel établissement français fondé par les Lazaristes au Liban, à une trentaine de kilomètres de Beyrouth, ou au collège jésuite de Beyrouth, ou encore aux écoles lazaristes de Constantinople: Sainte-Pulchérie et Saint-Benoît.

Cette diffusion intense de la langue française était encore renforcée par la présence, à Téhéran, de fonctionnaires belges appelés à remplir des fonctions de conseil-

(1) Avant la guerre, il était aussi quelques familles persanes qui envoyaient leurs fils étudier en Russie. Mais ils y entendaient aussi beaucoup de français.

lers techniques soit dans le service si important des douanes, soit au ministère des Postes.

Enfin, exemple éclatant des bonnes dispositions qui prévalaient envers les Français en tant qu'agents de culture moderne, la France obtint en 1900 le monopole « perpétuel et universel » des fouilles à Persépolis, véritable terre promise des archéologues (2).

Bref, dans son livre fort intéressant sur *la Perse au contact de l'Occident* (3), Ali Akbar Siassi n'hésite pas à affirmer à propos des années d'avant-guerre:

> La langue française était en vogue et elle devait figurer dans le programme de toutes les écoles, persanes ou étrangères, telles que l'école américaine et l'école allemande de Téhéran.

*Prima facie,* la situation de la langue française semblerait à plusieurs égards s'être encore affermie depuis la guerre. Parmi les écoles étrangères, les françaises dominent nettement. L'ancienne école allemande a été transformée en une école industrielle persane dont le directeur et quelques professeurs sont engagés en Allemagne. Les écoles américaines n'ont guère plus de 2.500 élèves. En revanche les écoles françaises en ont plus de 5.500, comme l'indique le tableau suivant, emprunté au livre de M. Siassi:

| | |
|---|---|
| 1. *Alliance israélite* (écoles à Téhéran, à Hamadan, à Ispahan, à Chiraz, à Kermanshah, à Senneh et à Yezd) .................... | 4.150 |
| 2. *Ecoles des Pères Lazaristes* (à Téhéran, à Djolfa-Ispahan, à Tabriz et à Ourmiah) .. | 750 |
| 3. *Ecoles des Filles de la Charité* (à Téhéran, à Djolfa-Ispahan et à Tabriz) ............ | 500 |
| 4. *Lycée franco-persan* (créé par les soins de la Mission laïque française à Téhéran) ...... | 200 |

Une analyse plus détaillée de ces chiffres montre que, sur ce total, les écoles françaises de Téhéran ont à elles seules 2.000 élèves, et que, pour l'ensemble de la Perse, quelque 1.800 de leurs élèves sont des filles.

(2) La France, devait, par la suite, renoncer à ce monopole.
(3) Paris, Leroux, 1931.

D'autre part, le nombre des professeurs français, tant dans l'enseignement secondaire que dans l'enseignement supérieur, s'est plutôt accru. La seule ville de Téhéran en compte une vingtaine. La plupart enseignent soit à l'Ecole de Droit, qui prépare à la licence en droit (après avoir fusionné, en 1927, avec l'ancienne Ecole des sciences politiques), soit à l'Ecole Normale Supérieure, réorganisée en 1928, qui comprend une Faculté des lettres et une Faculté des sciences.

Si l'on examine l'autre volet du diptyque, à savoir la formation des jeunes gens en pays de langue française, on s'aperçoit que celle-ci a été à la fois systématisée et perfectionnée. Les trois quarts des jeunes Persans qui étudient hors de leur pays suivent des cours en France. Les autres séjournent en Belgique ou en Angleterre. Quelques-uns seulement fréquentent les universités allemandes ou suisses.

Il y a lieu de distinguer entre les boursiers du gouvernement et les étudiants appartenant à des familles assez aisées pour pouvoir faire les frais de leur éducation européenne. Il y a quelques années, c'est-à-dire avant la crise mondiale et avant surtout que la monnaie nationale, le *toman*, ne se fût dépréciée des deux tiers de sa valeur, ou peu s'en faut, cette dernière catégorie comptait plus de 500 étudiants. Elle a maintenant diminué de plus de moitié.

En 1928, le gouvernement avait décidé d'envoyer chaque année à l'étranger cent jeunes gens recrutés au concours, c'est-à-dire donnant toute garantie d'intelligence et de sérieux. Le but de cette mesure, fort coûteuse pour l'Etat, était d'abord de s'assurer de futurs professeurs, mais aussi de donner une formation tout à fait moderne à une élite de futurs médecins, dentistes, ingénieurs des mines, ingénieurs agronomes, etc.

Ce plan est appliqué avec une exactitude remarquable. Comme la moyenne des études à l'étranger est en moyenne de trois ou quatre ans, il y a actuellement quatre cent cinquante boursiers persans qui poursuivent leurs études dans les hautes écoles, les facultés ou les

lycées français. De plus, les deux écoles militaires fondées à Téhéran il y a quelques années envoient chaque année un certain nombre de jeunes officiers perfectionner leur instruction militaire à Saint-Cyr, Saumur, Fontainebleau, ou à l'Ecole Supérieure de Guerre. Pour la première fois vingt jeunes Persans se destinant à la marine sont même arrivés à Brest, en automne 1933, pour y suivre les cours de l'Ecole Navale.

Le nombre élevé des étudiants persans à Paris a récemment induit le gouvernement persan à créer à sa légation de Paris un office scolaire. Un fonctionnaire, détaché par le ministère de l'instruction publique de Téhéran, sert de directeur d'études et de guide à ces jeunes gens et exerce une discrète surveillance sur leur assiduité au travail. Cette tactique de l'ordre serré, au lieu de l'ordre dispersé qui régnait autrefois, semble avoir amélioré encore le rendement de ces coûteux séjours, qui, aussi bien, n'avait jamais été mauvais.

Si l'on considère que, d'après une estimation mesurée, sur cent Persans vivant en Perse qui connaissent *une* langue européenne, cette langue est pour 80 % d'entre eux le français, il y a donc tout lieu d'estimer que la France a été largement récompensée par la Perse de l'effort que plusieurs Français ont fait dans le passé pour connaître ce pays et pour le faire connaître en Occident, des écoles que les missionnaires français ont été les premiers à fonder sur le plateau de l'Iran, et enfin du geste heureux qu'a eu le gouvernement français en reconnaissant, le premier, l'abolition du régime des capitulations, proclamée par le gouvernement persan issu de la révolution de 1923.

Les à-coups de l'histoire, la rénovation complète des institutions et de la mentalité populaire, qu'entreprend depuis 1925 l'énergique souverain Réza Chan Pahlevi, aboutissent donc à la consécration d'une tradition centenaire d'amitié franco-persane.

On évoque involontairement la première *Lettre persane,* celle où le fictif Usbek écrivait, il y a plus de deux cents ans, à son non moins fictif ami Rustan:

**Rica et moi sommes peut-être les premiers parmi les Persans que l'envie de savoir ait fait sortir de leur pays, et qui aient renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller chercher laborieusement la sagesse.**

Plutôt que la *sagesse,* qu'ils ne seraient pas plus sûrs de trouver que leurs ancêtres de 1721, c'est à vrai dire surtout des *techniques* que les modernes Usbeks et les modernes Rustans viennent chercher en France. La langue française est pour eux un *instrument* (entre plusieurs instruments possibles) plutôt qu'un *but.* Et c'est précisément une des raisons pour lesquelles les succès de la langue française dans l'Iran, comme toutes les apogées en ce bas monde, contiennent les germes d'un déclin possible.

Quelques indices permettent, semble-t-il, de discerner quelle sera l'évolution prochaine.

Le but primordial de Réza Chah Pahlevi, comme, en notre époque, celui de tous les chefs d'Etats nouvellement constitués ou brusquement dégagés du sommeil et de l'inertie des siècles, est à la fois de libérer la Perse des influences étrangères et de l'initier aux progrès de la science. Nous venons de voir comment on prépare l'application du second article de ce programme, qui a comporté, ou qui comporte, sous la direction de techniciens étrangers ou de Persans formés à l'étranger, la fondation d'une banque nationale, la création d'un réseau télégraphique et radiotélégraphique homogène administré par l'Etat, l'extension du réseau routier, la construction d'un chemin de fer Caspienne-Golfe Persique, l'aménagement de ports aux deux extrémités de cette voie, la création d'une marine de guerre, la réorganisation de l'armée sur la base du service militaire obligatoire, la constitution d'un service national d'hygiène, la création de quelques industries viables: filatures, tanneries, sucreries, etc.

Mais cette seule énumération suffit à montrer qu'à aucun moment le programme de *nationalisation* n'est perdu de vue. L'idée de Réza Chah est de recourir *maintenant* aux lumières de l'étranger afin de permettre à la Perse de s'administrer dans quelques années sans aide exté-

rieure et surtout de prendre elle-même en mains l'éducation de sa jeunesse.

Dans ce dernier ordre d'idées, depuis une dizaine d'années qu'il existe une politique scolaire en Perse, elle vise à assurer de plus en plus le caractère persan de l'enseignement.

Il y a peu de temps encore, les maîtres étrangers dans les écoles étrangères tendaient plus ou moins inconsciemment à substituer leur propre langue à celle du pays, l'histoire et la littérature de leur propre pays à l'histoire et à la littérature de la Perse. Le résultat était souvent que, sans avoir acquis autre chose qu'une simple teinture étrangère, les élèves affrontaient la vie avec un bagage persan notoirement insuffisant. Or, la base de tout bagage persan, — à savoir l'alphabet, la langue, — présente, on le sait, une très grande difficulté, en raison de la multiplicité des lettres et de la variété des combinaisons écrites auxquelles donnent lieu les signes qui les représentent. C'est dire qu'un petit Persan qui sait lire sa langue maternelle a dû fournir un effort beaucoup plus considérable que le petit écolier français qui sait lire la sienne.

Dans ces conditions, il tombe sous le sens que l'adoption d'une langue étrangère comme langue véhiculaire de l'enseignement ne doit être, en bonne pédagogie, ou encouragée ou admise que lorsque les notions persanes indispensables auront été acquises. Aussi ne peut-on que s'incliner devant la décision prise par les autorités scolaires, au début de l'année 1932, de ne plus autoriser les enfants persans à fréquenter les écoles étrangères avant d'avoir atteint l'âge de seize ans.

Cela revient à dire que la langue véhiculaire de l'enseignement dans toutes les écoles secondaires (sauf les classes les plus élevées), et, *a fortiori,* dans toutes les écoles primaires, doit désormais être le persan. Les écoles françaises ont dû, comme les autres, s'adapter à la loi, en devenant en somme des écoles persanes où le français tient la place de première langue vivante. Il ne peut plus y avoir à Téhéran de lycée français, il y a un lycée franco-iranien, ou plutôt irano-français.

Les élèves sortant des écoles « françaises » ainsi transformées n'auront plus, il va sans dire, le même entraînement précoce dans la pratique du français, non plus que la même familiarité avec l'histoire et la littérature françaises. Il semble toutefois que ces écoles puissent conserver leur prestige et leur utilité, car elles sont les meilleurs centres de préparation au concours annuel pour l'obtention de bourses d'Etat à l'étranger, c'est-à-dire surtout dans les pays de langue française.

Le français est en somme devenu simple « première langue vivante » en Perse, avons-nous dit. Il en est, en effet, d'autres. Certes, parmi les langues des pays limitrophes, le russe est peu appris dans les écoles, et ni l'arabe moderne (parlé en Irak) ni le turc n'entrent guère en ligne de compte.

D'autre part, l'italien est encore absent.

Aucune orientation ne semble non plus se dessiner vers l'allemand, bien que les Allemands soient assez nombreux en Perse et s'y distinguent par leur esprit d'entreprise. C'est par exemple une compagnie allemande qui a eu l'idée de lancer à Téhéran le premier magazine hebdomadaire illustré, *Iran-e-Bastan*. Les images y sont en bonne partie empruntées à l'actualité allemande et les annonces sont celles de la *Maschinenfabrik Augsburg-Nürnberg,* ou de telle compagnie d'assurances de Stuttgart. Toutefois, dans la mesure où les Allemands présents en Perse ne parlent pas le persan, ils ont tendance à utiliser plutôt la langue anglaise. C'est ainsi que l'*Iran-e-Bastan* fait figurer en persan et en anglais médiocre, à la première page, les quelques renseignements indispensables sur ses buts, son adresse télégraphique, etc.

Il y a peu d'années encore, l'anglais n'avait guère pénétré en Perse au delà de la côte du Golfe Persique, bien que, vers le début du siècle, la moitié du pays fût devenue zone d'influence britannique. Mais depuis la guerre, et surtout depuis les activités de l'*Anglo-Persian Oil C°*, qui exploite les riches puits de pétrole peu éloignés de la mer, la curiosité vis-à-vis de la langue anglaise s'est notablement accrue. L'*Anglo-Persian* est le meilleur contribua-

ble du gouvernement persan et fournit du travail à une main-d'œuvre persane assez nombreuse, sous une direction de langue anglaise. Elle vient de fonder quelques bourses qui permettront à un certain nombre de jeunes Persans de faire leurs études en Angleterre.

Dans le même ordre d'idées, il ne faut pas se dissimuler que, si les Anglais répugnent en général à fonder, dans des pays non anglais, des écoles anglaises à l'usage de la population locale, les Américains ont, eux, l'enthousiasme pédagogique et le goût du prosélytisme linguistique assez développés. Ils ont fondé à Téhéran, dès avant la guerre de 1914, un collège véritablement somptueux, auprès duquel les établissements français n'ont pas trop bonne mine. Les laboratoires de physique et chimie, ainsi que d'histoire naturelle, y sont du dernier cri. Que nous sommes loin de l'enseignement, excellent en son genre, mais surtout intellectuel et pour tout dire classique, des missions catholiques françaises! Cet équipement très moderne a visiblement impressionné les Téhéranis, qui confient volontiers leurs fils et leurs filles aux maîtres américains. A cela il faut ajouter que les établissements américains pour jeunes filles ont joué, et continuent de jouer un rôle important dans l'émancipation de la femme en Perse. Or, cette émancipation est non moins à l'ordre du jour sur le plateau de l'Iran qu'en Turquie et dans les républiques sud-américaines.

Tant est que, selon certains bruits, le sous-secrétaire d'Etat de l'Instruction publique en Perse se proposerait de rendre l'enseignement de la langue anglaise obligatoire dans les écoles persanes. Comme il n'existe pas encore de cadres nationaux pour l'enseignement de cette langue, il semble que, si elle est prise, cette mesure doive demeurer, pendant quelques années, plus ou moins théorique. Mais elle caractériserait fort bien l'orientation présente des esprits. La langue anglaise est en ce moment fort bien vue en Perse.

Quoi qu'il en soit, on peut, grâce à un concours inusité de circonstances, considérer comme encore acquis l'état de choses suivant:



RF

Même en l'absence de commerçants et de voyageurs français, — absence à peu près complète qu'il faut bien constater, — notre langue garde une primauté incontestée en Perse, ou, pour mieux dire, parmi les quelques dizaines de milliers de familles qui constituent la classe supérieure dans une population de dix millions.

Ces facteurs ont leur importance. D'autre part, il y a plus de facilité à recueillir les émissions radiotéléphoniques de langue anglaise que toutes autres, si ce n'est les allemandes. Et un récent voyageur, Jean Hytier, parle bien de l'air anglais *Tea for Two* qu'il a entendu, dans le désert, grincer sur un gramophone blanc de sable. Mais de disques français, point!

Bref, l'anglais a fait son apparition. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le seul journal français de Perse, *le Messager de Téhéran,* qui, fondé il y a une dizaine d'années, paraît cinq jours par semaine sur quatre pages, soit en réalité bilingue. La première page, qui reproduit les « radios de Paris » et les « radios de Moscou », est rédigée en français, de même que la revue de la presse, le bulletin des changes et les diverses annonces aux troisième et quatrième pages, tandis que la seconde contient des « British news » en anglais.

La curiosité vis-à-vis de la langue anglaise pénètre même plus profondément que les quelques faits cités ne pourraient donner à penser. Jusqu'à présent, une pente naturelle portait la classe persane cultivée vers le français. Il ne venait même pas à l'idée de mettre en doute la supériorité de cette langue et de cette culture sur les autres, du point de vue persan. Mais maintenant on commence à se demander si, étant donné le besoin que ressent la Perse de s'occidentaliser le plus vite possible, c'est la culture française, trop théorique peut-être, trop éprise d'abstraction et de spéculation, qui vaut le mieux pour la jeune génération. Ce qu'il faut à la Perse, estiment plusieurs, ce sont des hommes d'action prêts à toutes les initiatives. Ne sont-ce pas plutôt les écoles anglo-saxonnes qui développent ces qualités pratiques et qui produisent ce type d'hommes?

La meilleure preuve qu'on se pose ces questions et qu'on s'y intéresse, c'est qu'il y a quelques années M. Dachti, directeur d'un des grands quotidiens de Téhéran, le *Chafagné-Sorkh*, a traduit en persan certain livre d'Ed. Demolins: *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?* qui ne laisse pas d'apporter de l'eau au moulin des adversaires de la culture latine.

Située à 800 kilomètres à l'intérieur des terres, Téhéran, ville de 300.000 habitants, était, jusqu'à l'ère toute récente de l'automobile et de l'avion, l'une des capitales du monde les plus difficilement accessibles, mais celle peut-être où la classe dirigeante possède le mieux la langue française. Entendre parler à Téhéran un aussi bon français, cela tient véritablement du paradoxe.

Il n'est même pas impossible que, sans être aussi éclatante que dans le passé, cette primauté s'avère assez durable. Car, à la différence de l'Union des Républiques Soviétiques Socialistes et de l'Empire britannique, la France n'est pas la voisine de la Perse, elle n'a, ni ne peut avoir dans ce pays aucune ambition politique, ni même commerciale ou financière. Or, ces mêmes raisons négatives qui, — il ne faut pas nous le dissimuler, — ont certainement contribué à faire marcher le nouveau gouvernement sur les brisées de l'ancien et à lui faire tourner les yeux du côté de la France comme formatrice principale de son élite intellectuelle, demeureront sans doute valables à l'avenir.

La Perse constitue, en effet, dans une étude d'ensemble sur la diffusion de la langue française à l'étranger, le cas presque unique d'un Etat entièrement indépendant qui a fait à un autre Etat, situé à quelque 5.000 kilomètres, l'honneur de se mettre presque exclusivement à son école, et d'invoquer, pour ce faire, de profondes affinités spirituelles. C'est évidemment à cette marque extraordinaire d'amitié pour la France, bien plutôt qu'au « dynamisme » attribué par plusieurs à la langue française, que celle-ci doit d'être singulièrement « vivante » au cœur de la Perse.

FRANCK L. SCHOELL.

# CETTE GRANDE BÊTE DE RABROU

— Oui, mon lieutenant, le capitaine est ici. Seulement il m'a dit de dire qu'il n'y était pas.

— Le colonel m'a pourtant bien recommandé de venir me présenter au capitaine Boisot.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, mon lieutenant, puisque le capitaine m'a dit de dire qu'il n'y était pas?

— Vous pouvez toujours aller lui demander s'il veut bien recevoir le sous-lieutenant Botrat, qui sort de Saint-Cyr, et qui est classé dans sa compagnie.

Une voix se fit entendre de l'étage. Attiré sur le palier par la conversation du vestibule, le capitaine Boisot se penchait sur la rampe et me criait:

— Mais montez donc, mon cher camarade, et surtout n'écoutez jamais les âneries de cette grande bête de Rabrou. Quand vous le connaîtrez, ce numéro-là, vous saurez qu'il n'en fait jamais d'autres. Je n'ai jamais vu un seul Pitou de ce calibre-là. Et pas moyen de s'en dépêtrer. Il est parfait comme brosseur. Il se présente bien, comme vous voyez; sa tenue est toujours correcte; il est dévoué, très dévoué. Vous avez pu constater comme il observe les consignes qu'on lui donne. Seulement, il n'a jamais pu arriver à écrire. Tout au plus, depuis qu'il suit le cours des illettrés, a-t-il fini par apprendre à lire. C'est une brute. Malgré tout, il est si bon soldat que je suis bien obligé de le proposer pour les galons de premier soldat.

— Je croyais pourtant, mon capitaine, que, pour les obtenir, il fallait savoir lire et écrire.

— C'est vrai. Aussi ai-je chargé un de mes scribes de faire la feuille d'écriture qui doit être jointe à l'état de proposition. Mais il aura soin de la gribouiller, car, bien entendu, il ne faut pas quelque chose qui ait l'air trop bien.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Eh! oui. Le fourrier s'appliqua en conscience à rendre peu lisibles les premières lignes; mais, peu à peu, sa calligraphie reprit le dessus, et, au bas de la page, quelques lettres moulées apparurent. Ce contraste frappa le colonel, dès qu'il eut jeté les yeux sur la feuille d'écriture. Et, comme il n'était pas de ces hommes auxquels on en fait accroire, il le montra au capitaine.

— Vous êtes assurément un bon officier, mon cher Boisot, lui dit-il: consciencieux et instruit. Mais, cette fois, vous n'avez pas vu clair. Comment! c'est pour les galons de premier soldat que vous me proposez un sujet qui a une si belle main, alors que nous avons tant besoin — vous ne l'ignorez certes pas! — de comptables calligraphes. Car il a une belle main, votre Rabrou... Seulement, c'est un carottier... Voulez-vous que je vous fasse voir le fond des choses?... Ce n'est qu'un rossard : tout simplement. Il ne veut pas devenir caporal pour n'avoir pas à apprendre la théorie: par paresse. Oui: uniquement par paresse. Ou par crainte d'avoir à prendre des responsabilités. Alors il s'est fait inscrire comme illettré. Il fait celui qui ne sait rien, pas même tenir une plume: il s'est donné bien du mal pour griffonner au commencement. Mais son effort de dissimulation s'est relâché. Regardez ces dernières lignes: est-ce assez léché?... Vous n'y avez vu que du feu, mon pauvre Boisot; mais, moi, je ne m'y laisse pas prendre... Remarquez bien que je ne vous en veux pas le moins du monde. C'est de l'inexpérience de votre part. Rien de plus. Et je pense que la leçon vous servira: une autre fois, vous aurez l'œil. En attendant, votre carottier de Rabrou sera puni pour avoir voulu jouer au plus malin avec nous: je ne le nommerai pas premier soldat, je l'inscris au

peloton des élèves-caporaux, et j'entends que, avant un an, il soit fourrier.

A la fin de ce petit discours, le capitaine poussa *in petto* deux gros *ouf!* de soulagement: d'abord, sa supercherie n'était pas découverte, ce qu'il avait pu craindre un instant, et puis il était délivré de son brosseur.

Il est vrai que tout n'était pas fini, hélas! Il fallait maintenant apprendre l'écriture à cette grande bête de Rabrou. Corvée pénible, terrible même, formidable!

— Botrat!

— Mon capitaine?

— Vous êtes le plus jeune, et vous sortez de Saint-Cyr: c'est à vous que je confie cette instruction.

Je me suis mis à la besogne avec résignation et persévérance. Au bout de trois mois, mon élève savait lire couramment l'imprimé. Mais il manquait de mémoire et n'arrivait pas à apprendre la « théorie ». D'autre part, ses gros doigts se refusaient à bien tenir le porte-plume et à tracer convenablement les lettres.

Bref, il n'aurait peut-être jamais réussi à devenir caporal si le trône d'Espagne n'avait été offert à certain prince Léopold de Hohenzollern, si une dépêche n'avait été plus ou moins falsifiée à Ems par le nommé Bismarck, et si, en fin de compte, une guerre n'avait éclaté en juillet 1870. A ce moment-là, on eut besoin de gradés, et on distribua les galons au petit bonheur. Grâce à quoi, cette grande bête de Rabrou eut le grand bonheur d'être appelé, après Wœrth, à commander une escouade.

Mais, comme on reconnut bien vite qu'il comprenait les ordres tout de travers et qu'il était capable de prendre des initiatives maladroites, on ne lui confia que des besognes sans importance et peu périlleuses, comme d'aller au ravitaillement en cartouches ou en vivres, comme d'accompagner des blessés jusqu'au poste de

secours, comme de faire creuser des fosses pour enterrer les morts.

Le 22 août, le régiment se trouvant en face du hameau d'Hanneviller, occupé par l'ennemi, c'est lui que je chargeai de rester sur place sous prétexte qu'il fallait quelqu'un pour garder les sacs de la compagnie, pendant que celle-ci partait en patrouille.

Il était là, lorsqu'une femme échevelée et toute haletante, vint à lui en courant :

— Eh! militaire!... Venez vite dans ma ferme!... Trois de ces cochons de Pruscos y sont venus pour piller... Ils allaient tout abîmer... J'ai préféré leur donner du vin... Ils ont bu tant qu'ils ont voulu... Tant qu'ils ont pu... Ils sont saouls comme des bourriques... J'en ai profité pour enlever leurs armes et leurs cartouches... J'ai jeté tout ce fourbi dans la mare... Venez: vous les ferez prisonniers, dès qu'ils seront dégrisés...

— Je ne dois pas bouger d'ici. C'est la consigne.

— Eh bien, alors, donnez-moi votre coupe-choux, votre fusil, vos cartouches. Et je me charge de vous les ramener.

— Ça, je peux... Mais comment ferez-vous? Ils s'enfuiront.

— Ils ne pourront pas: je n'aurai qu'à leur enlever leurs bretelles, et à couper les boutons de leurs pantalons. Il n'y a pas de meilleur moyen pour les empêcher de courir.

C'est ainsi que la compagnie eut l'honneur de faire trois prisonniers. Ils furent accueillis avec d'autant plus de joie que les choses marchaient mal. L'armée battait en retraite, ayant été successivement battue chaque fois qu'elle avait livré combat. Ce petit succès fut donc fêté comme un triomphe, et les galons d'or de sergent remplacèrent les galons de laine du caporal sur la manche du héros de ce « fait d'armes ».

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Notre régiment appartenait à la division que le général Vinoy ramena à Paris et qui fut employée à la dé-

fense de la capitale. Mais Rabrou commit de telles maladresses dans l'exercice de son petit commandement que nous nous empressâmes de profiter d'une occasion favorable pour l'envoyer au diable.

Le gouvernement de la défense nationale avait justement besoin de faire partir par un ballon quelqu'un de sûr pour porter à Tours des plis importants et urgents à remettre en mains propres au chef de la délégation. Le capitaine proposa Rabrou pour cette mission. Et il fut accepté. Ouf!...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le voyage se fit sans encombre, et notre homme n'eut aucune peine à bien s'acquitter de sa tâche. Il n'en fut pas moins remercié chaudement par Gambetta. Celui-ci était trop du Midi, comme on sait, pour perdre une occasion de parler. D'autant plus que les nouvelles apportées de Paris l'avaient mis en bonne humeur, le général Trochu ayant approuvé son plan. Aussi bavarda-t-il avec Rabrou, et, comme, en l'interrogeant sur sa situation, il avait appris que c'était un militaire de carrière, il n'hésita pas à le nommer sous-lieutenant. Composées de gardes mobiles, de territoriaux, d'engagés volontaires et de jeunes recrues, les armées de province avaient, en effet, le plus grand besoin de cadres expérimentés, d'officiers professionnels.

Le capitaine Boisot, lui aussi, profita de la guerre. Il en sortit chef de bataillon.

Hélas! j'eus moins de chance. A Wœrth, un fléchissement s'étant produit dans la compagnie dont je commandais la première section, je me lançai en avant avec l'espoir d'entraîner tout mon monde à l'attaque. Espoir déçu. Exemple inutile. Dès les premiers pas, une balle me brisait la jambe près de l'articulation du genou.

Les brancardiers prussiens me trouvèrent évanoui; ils me ramassèrent et me portèrent à l'ambulance où un premier pansement me fut fait, mais trop tard peut-être, ou maladroitement. En tout cas, ma guérison était loin d'être complète au moment de l'armistice. Je boitais même encore lorsque la commission de révision ins-

tituée en 1871 eut maintenu Rabrou dans le grade de sous-lieutenant: le héros d'Hanneviller ne pouvait être rétrogradé.

Il faut l'avouer, j'ai hésité à féliciter mon ancien élève devenu mon égal. Je finis par me décider à lui envoyer ma carte, sans un mot, pensant que le destinataire, en la recevant, sentirait l'ironie du sort et éprouverait comme un sentiment de pudeur.

Mais cette grande bête n'avait pas assez de finesse pour saisir mon intention. Insistant sur ce que sa veine avait d'insolent, il me répondit par une lettre commençant par: « Mon cher camarade » — autrefois, il eût écrit: « Mon lieutenant », — lettre dont je ne reproduis ici que la substance, le style et l'orthographe laissant trop à désirer pour que je la transcrive textuellement:

Je vois avec plaisir que vous ne m'en voulez pas. Vous avez bien raison. Il n'y a pas de ma faute, je vous assure, si je vous ai passé sur le dos. Dites-vous bien que je ne suis pour rien dans la balle que vous avez reçue.

Vous êtes certainement très embêté. Il y a de quoi. Je n'oublie pas tout ce que vous avez fait pour moi. Si vous ne m'aviez pas appris à écrire, je ne serais pas où j'en suis. Aussi, mon cher camarade, si jamais je peux vous être utile, n'hésitez pas à recourir à moi.

Les vides que la guerre avait créés dans le corps des officiers ayant accéléré l'avancement, l'ancienneté finit par m'apporter mon troisième galon.

A ce moment-là, je souffrais encore assez souvent de ma fracture. Il y avait des jours où je boitais.

Je souffrais davantage encore, je l'avoue, d'avoir été quelque temps l'égal en grade de cette grande bête de Rabrou, dont j'étais heureux d'être redevenu le supérieur hiérarchique.

Vers cette époque, et presque en même temps, nous nous mariâmes, lui et moi. Mais, la malchance continuant à me poursuivre, je perdis ma femme au bout de quelques mois.

Pour dépayser mon chagrin, je me fis envoyer en Algé-

rie, dans un bureau arabe. Je partis ensuite en colonne dans le Haut-Atlas, et je trouvai à m'y distinguer, ce qui me valut d'être compris dans la promotion du 14 juillet 1883. Le ministre me nomma commandant du bataillon de chasseurs à pied stationné à Embrun.

Hélas! Le hasard, qui n'en fait jamais d'autres, m'avait joué le mauvais tour de remettre Rabrou sur mon chemin. Figurez-vous qu'il se trouvait être un de mes quatre capitaines! Toujours aussi bête que par le passé, d'ailleurs. Heureusement, il ne pouvait plus me traiter de camarade, ni en camarade. Il était redevenu mon très humble et très dévoué subordonné. J'aimais mieux qu'il en fût ainsi.

Un instant, j'ai pu craindre que l'ancienneté l'amenât prochainement au quatrième galon. N'étais-je pas menacé de l'avoir de nouveau pour égal? Heureusement, en consultant l'Annuaire, où on trouve la date des nominations, j'ai eu la joie de constater que mon bonhomme en avait encore pour quatre ans avant de passer chef de bataillon! Or, j'estimais que ce serait bien le diable si je n'étais pas lieutenant-colonel en 89, au moment où l'ancienneté ferait de lui un commandant. Je dis: « l'ancienneté », car il était invraisemblable qu'il obtînt jamais au choix le grade d'officier supérieur. Pouvait-on supposer qu'on s'avisât quelque jour de faire bénéficier d'un avancement hors tour l'ancien brosseur du père Boisot!

Quelle plaisanterie! Il était tout naturel qu'il expiât une veine vraiment extraordinaire en marquant le pas et en n'arrivant au grade supérieur qu'à son rang de bête, comme nous disons. (Jamais l'expression n'a été mieux appliquée.)

Encore bien heureux, pour lui, que l'ancienneté dût le mettre fatalement, automatiquement, à la tête d'un bataillon.

Mais, il n'y a pas à dire, il avait son étoile, car sa bêtise ne l'avait pas empêché non plus — sans qu'il le fît exprès — d'épouser une gentille échappée de couvent, à laquelle sa carrure avait tourné la tête: la puis-

sance physique est ce qu'admire le plus une insignifiante petite pensionnaire, bien douce, bien frêle, bien timide, dont le père, receveur des contributions, craint les courants d'air, s'emmitoufle dans des cache-nez, quitte le bal de la sous-préfecture de dix heures à minuit pour aller faire un somme, et revient en maugréant avant le cotillon chercher sa tendre progéniture, à laquelle il a bien recommandé de ne danser avec personne pendant son absence.

La tendre progéniture s'était trouvée avec Rabrou, qui ne dansait pas lui non plus, n'ayant aucune notion de la chorégraphie. L'identité de leur situation les avait rapprochés. Ils avaient bavardé. Ou, plutôt, la petite avait gazouillé sans que son interlocuteur l'interrompît.

Le lendemain, elle déclara à son bonhomme de père qu'elle voulait épouser le capitaine Rabrou. Suivant son habitude, le digne et méticuleux fonctionnaire ne dit ni oui, ni non, et il ajourna sa décision. En attendant, il ouvrit une enquête.

Pour commencer, il alla interroger le commandant de bataillon, mon prédécesseur. Celui-ci — c'était un pince-sans-rire, à ce qu'il paraît, — répondit, suivant la formule usitée en pareil cas, que le capitaine était « un officier de fortune » et qu'il avait « deux campagnes » à son actif.

Le petit vieux, ravi, courut demander à son gendre éventuel à combien se montait cette fortune et où étaient situées ces campagnes. Sans y mettre la moindre malice, mon Rabrou lui donna une leçon de français en lui apprenant que les officiers de fortune n'ont généralement pas le sou, et que c'était son cas. Il ajouta que ses deux campagnes étaient, l'une celle de 1870 contre les Prussiens, l'autre celle de 1871 contre la Commune, et que, si elles lui avaient déjà rapporté quelque chose, il était probable qu'elles ne lui rapporteraient plus rien.

Le petit vieux, furieux, mais prudent, traita *in petto* le capitaine de grande bête. Il rentra déclarer à sa fille que son choix n'avait pas le sens commun. Pour la consoler,

il lui donna à entendre qu'elle n'aurait pas de peine à trouver mieux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il n'y a jamais rien de mieux pour une jeune fille que ce qu'elle désire. Le soir même, après le dîner, pendant que son digne homme de père, fatigué par les émotions insolites de la journée, somnolait derrière son journal, Elise quitta la maison et vint frapper à la porte du capitaine.

Celui-ci ne se doutait de rien. Il était même justement occupé à signaler à sa blanchisseuse quelque erreur de compte. Peut-être ces comptes étaient-ils assez embrouillés, car Elise dut frapper trois fois. Personne n'entendit le premier coup, sans doute, car on ne répondit point. Au second, la voix du bien-aimé se fit entendre:

— Dans un moment! cria-t-il.

Au troisième, il s'emporta:

— Allez au diable! hurla-t-il. Et si c'est vous, fourrier, vous me ferez deux jours de salle de police pour venir m'embêter à huit heures du soir, quand je suis occupé.

— Je ne suis pas le fourrier, répondit une douce voix de femme: je vous aime. J'ai demandé votre main à papa. Il me l'a refusée. Alors, je viens vous apporter la mienne. Mais si ça vous... ennuie, je m'en vais!

— Restez! vociféra Rabrou, qui voyait maintenant à qui il avait affaire et ce qu'il avait à faire.

La porte s'ouvrit. La blanchisseuse sortit, le panier au bras, avec un rapide: « Pardon, Madame! » et un non moins rapide coup d'œil oblique, narquois et jaloux, qu'Elise ne remarqua pas. Elle ne remarqua rien. Elle ne vit que le bien-aimé debout sur le seuil, avec son dolman dégrafé, sans faux-col, et les bras ouverts...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le receveur des contributions eut un mauvais réveil qui troubla sa digestion. Il s'inclina pourtant, en vrai philosophe, devant le fait accompli et consentit au mariage, sauf à n'accorder que la dot strictement exigée par les règlements militaires. Mais il ne put pas se re-

mettre de sa digestion interrompue. Pour un homme méthodique et rangé, la secousse avait été trop brusque. Il avait fallu presser le mariage par prudence, et cette précipitation ne lui avait rien valu non plus. Pendant le voyage de noce, il mourut discrètement, laissant au jeune ménage le souvenir de ses vertus tranquilles et une somme assez rondelette.

Je me sentis dans le cœur quelque amertume, je le confesse, lorsque, ayant pris le commandement du bataillon, et faisant mes visites d'arrivée, je fus reçu par la jeune madame Rabrou dans un intérieur confortable et meublé avec une certaine élégance. C'était une agréable petite blonde chiffonnée, dont les vêtements de deuil dissimulaient tant bien que mal la situation intéressante.

Ma situation, à moi, n'avait rien d'intéressant. Et je n'ai pu m'empêcher de songer, avec quelque rancœur, à mon isolement, à mon appartement froid et vide, à mon maigre mobilier de garçon. Pour me marier, j'avais dû faire des achats importants: j'avais monté la maison aussi largement que mes ressources me l'avaient permis. Ma pauvre femme étant morte au bout de sept mois, il m'avait fallu rendre la dot, et, comme nous avions beaucoup dépensé, au début, pour le voyage de noce et pour notre installation, j'avais été forcé de tout revendre. A perte, naturellement. Je n'avais même pas pu rembourser la totalité de ce que je devais.

C'est, d'ailleurs, à la suite de ces circonstances, c'est à la fois pour secouer ma tristesse et pour éteindre mes dettes, que j'avais sollicité mon envoi en Algérie comme chef d'un bureau arabe.

Bref, il me semble que j'avais en quelque sorte le droit d'être un peu jaloux de la veine insolente de l'ancien brosseur du capitaine Boisot. Et dire que la stupide règle de l'ancienneté devait faire de lui, au bout de quatre ans, un officier supérieur!

Il espérait même que je le proposerais pour l'avancement à l'inspection générale, en faisant valoir qu'il était le plus ancien de mes quatre capitaines.

Bien entendu, il ne pouvait en être question, et je crus qu'il était de mon devoir de le renseigner sur mes intentions.

Il en fut tout stupéfait.

— Comment avez-vous pu me juger en si peu de temps? me demanda-t-il. Il n'y a que deux mois que vous êtes au bataillon.

— Voyons, Rabrou, ai-je répondu: oubliez-vous donc que je vous connais depuis tantôt quinze ans?

— C'est précisément pour ça que je comptais sur vous... On fait quelque chose pour une ancienne connaissance... Enfin, j'espère que, l'année prochaine...

— Ecoutez, Rabrou: j'aime mieux vous parler à cœur ouvert. Je trouve que vous avez fait votre chemin assez vite, jusqu'à présent, plus vite que je ne m'y serais attendu...

— Je ne dis pas non, mon commandant. J'ai tout ce que je pouvais espérer. Et même davantage. De la fortune. Une femme qui m'aime, et qui est gentille. Que me faut-il de plus? Je n'ai pas d'ambition. Et, pourvu que l'enfant que j'attends soit un garçon, et qu'il se porte comme moi, je serai parfaitement heureux.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce fut un garçon, en effet.

En venant m'annoncer triomphalement cette naissance, Rabrou me consulta: devait-il notifier l'événement par écrit aux « grands chefs » ou se contenter de leur envoyer un faire-part?

Je le dissuadai de faire quoi que ce fût. Car l'usage est passé de répandre ces nouvelles intimes en dehors du cercle étroit de la famille: en quoi le général de brigade, le général de division, le commandant du corps d'armée, son chef d'état-major, peuvent-ils bien s'intéresser à un événement qui promet dans une certaine mesure que se perpétuera le nom de Rabrou?

Je réussis à le lui faire comprendre, mais non sans peine. Car il avait la joie débordante, l'heureux père, et il voulait la faire partager par tout le monde. Il a pourtant fini par se rendre à mes raisons, et il s'est décidé

à ne prévenir que notre divisionnaire, le brave général Segard, sous les ordres duquel il avait servi.

A quelque temps de là, je trouve au courrier, sous enveloppe, dans un pli de service, une carte du général, carte que le bordereau d'envoi me prescrit de remettre au destinataire. Elle est libellée d'une façon un peu insolite et qui peut prêter à rire aux personnes d'esprit moqueur.

Au dessous du nom, ces mots: « *Toutes mes félicitations au père et à la mère* », écrits en belle bâtarde, par quelque secrétaire (sans doute conformément à une consigne qu'on avait dû lui donner une fois pour toutes pour les cas de ce genre). Mais le père Segard aura sans doute trouvé trop sèche cette formule banale, car il a ajouté de sa main cette phrase amicale et malencontreuse: « *A vous, mon cher Rabrou, mes souvenirs les meilleurs et une poignée de main.* » Bref, la carte se présentait à peu près ainsi:

> LE GÉNÉRAL HIPPOLYTE SEGARD
> *Commandant la 49ᵉ Division d'Infanterie.*
>
> Toutes mes félicitations au père et à la mère.
> A vous, mon cher Rabrou, mes souvenirs les meilleurs et une poignée de main.

Au punch qu'il offrit à l'occasion du baptême, l'heureux père n'eut rien de plus pressé que de montrer les compliments dont il était le plus glorieux, et il fit circuler la carte du général. Les assistants, un peu échauffés, se gênaient encore moins que de coutume avec lui. Des propos à double entente lui furent adressés, dont il n'aurait pas senti la perfidie, si une âme charitable n'avait pris la peine de lui expliquer que la carte semblait parler de trois personnes différentes: le père, la mère et le « cher Rabrou ». Il finit par comprendre.

Le lendemain matin, à l'heure du rapport, je le trouvai à la porte de la caserne. Il manifestait une exaspération

extrême qui contrastait singulièrement avec sa placidité habituelle.

— Mon commandant, me dit-il, j'ai passé une nuit horrible; moi qui dors si bien d'ordinaire! Le général a abusé de son grade: je ne crains pas de le dire. J'en veux réparation.

— Quoi! Un duel?...

— Parfaitement.

— Vous voulez provoquer le général?

— Pourquoi pas?

— Voyons! Vous savez bien que les règlements sont formels: on ne se bat qu'à grade égal.

— Je m'en fous!... Il m'a déshonoré publiquement.

— Pardon!... Il vous a adressé une carte personnelle, et il vous a plu de la mettre sous les yeux de tout le régiment. Si le public est au courant, c'est par vous. D'ailleurs, l'affaire n'est pas bien grave. Personne n'a pu interpréter à mal une phrase maladroite, équivoque, tout ce que vous voudrez, mais non point injurieuse. Simple accident de plume, résultant d'une étourderie, d'une distraction, sans la moindre conséquence. Je vous assure que, si on a ri de quelqu'un, c'est du général.

— Possible! Mais je ne suis pas de ces maris à qui on peut dire n'importe quoi sur leur dame. Je me battrai. S'il faut, pour ça, donner ma démission... eh bien! je la donnerai.

— Vous passerez alors dans la réserve; mais, comme vous resterez toujours capitaine, la différence de grade subsistera. Et puis, allez-vous perdre vos droits à la retraite et compromettre votre situation, vous qui êtes marié, père de famille?

— Alors, mon commandant, d'après vous, je dois avaler toutes les couleuvres?

— Voyons, voyons! N'exagérons pas: je n'ai rien dit de semblable. A l'avenir, soyez plus calme, gardez-vous de montrer les lettres que vous recevez, et surtout ne vous figurez pas qu'on calomnie madame Rabrou chaque fois qu'on parle d'elle.

— Comment! On me dit que je ne suis pas le père de mon enfant, et vous prétendez que c'est la vérité!

— Moi? Mais jamais de la vie!

— Si!... Puisque vous dites que ce n'est pas une calomnie, c'est donc que vous croyez que c'est vrai: il n'y a pas à sortir de là!

— Quelle mouche vous pique, mon pauvre Rabrou?

— Il n'y a pas de « mon pauvre Rabrou ». Je n'ai pas besoin de votre pitié, de la pitié de personne. Je ne suis pas un mari ridicule, entendez-vous? Et, tout commandant que vous êtes, je vous défends d'insulter ma dame. Je vous le défends!

Il n'y avait pas moyen de discuter avec un pareil énergumène. Aussi me suis-je contenté de lui dire:

— Rentrez chez vous, capitaine. Je ne vous mets pas aux arrêts, mais je vous conseille de ne vous montrer à personne, dans l'état où vous êtes. Quand vous serez un peu calmé, vous réfléchirez, et vous n'aurez pas de peine à reconnaître que vous avez oublié tout ce que vous me devez. Je suis bien convaincu que je recevrai demain un mot de vous, un mot de regrets.

Eh bien, non! Le mot qui m'arriva ne contenait pas la moindre excuse. Voici la reproduction textuelle de la lettre dont j'ai précieusement gardé la copie:

Mon Commandant,

J'ai l'honneur de vous demander raison pour la manière dont vous avez traité Madame Rabrou. Vous m'avez dit que j'aurais tort de donner ma démission, étant marié; mais rien ne vous empêche de donner la vôtre, vous qui êtes garçon.

J'ai l'honneur d'être,

mon Commandant,

Votre tout dévoué et très obéissant subordonné,

RABROU.

Je lui renvoyai ce singulier cartel en mettant en marge:

8

Je vous retourne la présente, qui n'a vraiment pas de sens: je ne me battrai pas avec vous, et je ne donnerai pas ma démission pour vous.

Quelques jours plus tard, j'étais appelé à Gap où est la division, et le général Segard me mettait sous les yeux la lettre de Rabrou avec mon annotation.

— Cette grande bête, ajouta-t-il, réclame au sujet de cette affaire. Il prétend que vous avez parlé de sa femme avec quelque sans-gêne, et, d'après ce que je vois, vous n'avez rien à dire pour vous disculper puisque vous ne lui expliquez rien. Vous ne vous excusez même pas... Voyons... Pouvez-vous me conter un peu ce qui s'est passé?

— Ma foi, mon général...

Je m'arrêtai, me rappelant soudain qu'il était la cause première de toute cette histoire-là, et, ne sachant comment me tirer de ce mauvais pas, je lui avouai qu'il m'était bien difficile...

— C'est bon! C'est bon!... Je ne veux pas être indiscret: ce sont des affaires privées dont je n'ai pas à me mêler. Mais enfin on jase, et, si je suis bien informé, quelqu'un a bêtement donné à entendre que son fils n'est pas de lui. Vous auriez colporté ce bruit. Eh bien, — je vous l'avoue entre nous, — une pareille insinuation, c'est raide. Très raide, même. La différence de grade aurait dû vous imposer plus de circonspection. Je sais bien que Rabrou est une grande bête et qu'on peut lui parler d'un tas de choses sans qu'il en comprenne le moindre mot. Et alors, sans doute, vous avez cru pouvoir vous permettre... Eh bien, vous avez eu tort; car, voyez-vous, mon cher, quand l'honneur conjugal est en jeu, on ne saurait trop veiller à ses paroles. La moindre insinuation risque de faire une cruelle blessure. Si vous étiez tant soit peu psychologue, vous sauriez que, bien souvent, quand l'intelligence est lente, le cœur est vif. C'est probablement le cas pour cet infortuné Rabrou. Toute cette malheureuse histoire l'a mis sens dessus

dessous. Et c'est dommage. Il mérite qu'on ait des égards pour lui. La bêtise n'est pas un crime, sacrebleu: ce n'est qu'un malheur. Le pauvre diable est déjà bien assez malheureux avec cette infirmité intellectuelle, et je tiens beaucoup à calmer ses légitimes susceptibilités. Vous ne voyez aucun inconvénient, je pense, à retirer tout ce qui a pu le blesser. Je suis prêt à le lui dire.

— Je vous assure, mon général, que je n'ai rien à rétracter. Si, pourtant, vous jugez que je doive...

— Non, mon cher: je ne suis pas de ces chefs qui abusent de la supériorité de leur grade. Je n'exercerai sur vous aucune pression. Soyez-en certain. Je comprends qu'il vous déplaise de me laisser faire, de votre part, des excuses à un inférieur... Oui, je le comprends... Néanmoins, vous auriez pu comprendre, vous, que, du moment que je me chargeais de la chose, elle aurait été faite avec tact... Mais enfin, puisque vous prétendez n'avoir rien à rétracter, c'est bon: je prendrai toutes les dispositions nécessaires pour que cet incident se termine honorablement.

Et, en effet, quelques jours après, le chef d'état-major de la division me fit venir pour me dire:

— Le général a obtenu de Rabrou qu'il ajournât la rencontre jusqu'au moment où il aura le quatrième galon. Rien n'empêchera alors que vous vidiez votre querelle sur le terrain.

Cette solution ingénieuse me plut beaucoup. Elle tournait la difficulté. Puisque notre homme ne devait passer au grade supérieur qu'en 88, sa fureur aurait bien le temps de se dissiper. D'ailleurs, je pensais bien être lieutenant-colonel au moment où il deviendrait commandant.

Comme je l'ai déjà dit, il ne pouvait être question, pour moi, de le proposer pour un avancement au choix. Je ne partage pas cette opinion du général Segard, qu'il faut, en compensation du malheur que les gens ont d'être bêtes, leur accorder toutes les faveurs. Bref, je

n'ai pas songé un seul instant, en préparant mon tableau de proposition pour le travail d'inspection de 1884, à y faire figurer Rabrou.

Là-dessus, nouvelle intervention de mon divisionnaire.

— Comment, me dit-il, vous avez eu... disons... le courage d'encourir le blâme des gens qui connaissent la situation! On va naturellement s'imaginer que vous craignez d'avoir à donner à un pauvre bougre, que vous avez cruellement blessé, la satisfaction qu'il réclame et à laquelle il a droit. Cette considération aurait dû, ce me semble, vous dicter votre conduite. Enfin, ce qui est fait est fait. N'en parlons plus. J'espère, du moins, que, l'an prochain, vous cesserez d'arrêter l'avancement d'un officier auquel je m'intéresse d'une façon particulière, l'ayant eu dans mon régiment. Il en sera, bien entendu, ce que vous jugerez convenable: je ne suis pas homme à exercer la moindre pression sur mes subordonnés et à leur imposer mes candidats.

Je promis de prendre bonne note de cette invitation, tout en étant bien décidé à n'en tenir aucun compte. Doit-on céder à l'intimidation quand on a conscience de faire strictement son devoir? J'aurais manqué au mien en favorisant un de mes subordonnés qui ne me semblait digne d'aucune faveur.

Je ne pensais plus guère à toute cette histoire lorsque, au commencement de 85, on forma le corps expéditionnaire du Tonkin. Un membre du cabinet, qui me voulait du bien, parla de moi au chef d'état-major du corps expéditionnaire. Celui-ci offrit de m'emmener. Une dépêche me demanda de répondre télégraphiquement si j'acceptais. Je n'hésitai pas, et, le surlendemain, l'*Officiel* publia ma mutation. Il y avait urgence, et je fis rapidement mes visites d'adieu.

A Gap, le général m'accueillit fort mal, lui qui, d'ordinaire, me recevait aimablement. C'était toujours, jus-

qu'alors, des « mon cher Botrat », ou « mon cher camarade », ou tout simplement « Botrat ». Cette fois, ce furent des « Commandant » tout secs ou des « Monsieur » dédaigneux.

— Je vois avec peine, me dit-il, que mes soupçons étaient fondés. Vous avez fait, — en dehors de la voie hiérarchique, d'ailleurs, car vous saviez bien que je ne m'y serais pas prêté, — des démarches pour vous dérober à une réparation que j'aurais considérée comme un devoir sacré, si j'avais été vous.

Il ajouta:

— Je sens toute la réserve que m'impose la distance qui nous sépare, et je me garde bien de vous dire tout le fond de ma pensée; mais je ne vous cacherai pas que j'entends les questions d'honneur autrement que vous.

Puis, après un temps d'arrêt:

— Et j'en suis bien aise.

Là-dessus, il me congédia par ces mots:

— Vous pouvez disposer.

Cette fois, la colère me prit, et je les ai tous envoyés à tous les diables. Quoi! Cette grande bête de Rabrou me poursuivra donc toujours et partout! Il faut en finir. Eh bien! qu'on le nomme donc, puisqu'on y tient tant, et puis que je parte! Qu'on se dépêche de régler cette sotte histoire. Le temps presse; le paquebot ne m'attendra pas, et j'ai bien des préparatifs à achever.

Donc, aussitôt rentré chez moi, j'écris dans ce sens au général, et voici sa réponse:

Enfin, je vous retrouve, mon cher commandant. Je ne vous ferai pas attendre, je vous le promets. Je pars cet après-midi pour Paris, par le train de 3 h. 37. Je serai demain matin au ministère, et j'arrangerai tout pour le mieux.

Votre dévoué général,

SEGARD.

Le lendemain soir, je recevais la dépêche suivante:

Tout terminé. Rabrou inscrit office tableau avancement services exceptionnels. Sera nommé semaine prochaine. Pourrez vous battre.

Ouf! ai-je pensé en lisant ce télégramme, ce cauchemar va donc finir. Je n'avais jamais cessé de faire des armes; je passais même pour être une fine lame, tandis que Rabrou ne sait pas tenir un fleuret. Il n'avait même jamais eu occasion d'apprendre. Bref, j'étais sans inquiétude, et ne songeais qu'à ma joie de partir pour l'Extrême-Orient, où j'avais l'espoir de me distinguer.

Je m'étais entouré de livres et de cartes, et déjà je connaissais à fond l'histoire du pays avec tout ce que les voyageurs avaient rapporté de ses mœurs, de sa faune, de sa flore. Je me réjouissais de me soustraire à la guigne qui me poursuivait depuis si longtemps, et presque sans interruption.

J'avais même la certitude d'être bientôt déchargé du fardeau de mes dettes. Le *Temps* et la *France Militaire* m'avaient demandé de leur adresser des comptes rendus des opérations militaires sous forme de lettres où je parlerais de tout ce que j'aurais observé. Le grand quotidien m'offrait cinquante centimes par ligne, l'hebdomadaire professionnel donnant vingt francs par article. Il me semblait donc facile de gagner quelques milliers de francs en peu de mois. Jamais mes publications ne m'en avaient rapporté autant. J'avais fait paraître dans le *Spectateur militaire* une notice sur le district de Pachi-bel-Berber; on m'avait donné comme paiement cinquante exemplaires du tirage à part. J'avais reçu du ministre une lettre de félicitations pour un projet de fusil-revolver de petit calibre; mon *Traité complet de signalisation militaire* en était à sa quatrième édition (chez Berger-Levrault), mais les droits d'auteur que j'avais touchés pour ce livre s'élevaient à peine à quelques centaines de francs.

Le seul profit pécuniaire que j'eusse obtenu se réduisait au prix que l'Académie des sciences avait décerné à mon étude sur *Les applications militaires de l'électricité*. Du moins, mes travaux m'avaient-ils fait acquérir une

réputation d'écrivain militaire, et c'est pourquoi Adrien Hébrard et Henri-Charles Lavauzelle avaient songé tout naturellement à moi pour avoir au Tonkin un correspondant qui rendît compte à leurs lecteurs des progrès de la conquête. J'allais enfin recueillir le fruit de mon labeur.

Ma seule inquiétude provenait de ma pauvre jambe cassée qui n'avait jamais complètement cessé de faire des siennes... Je n'avais pas été à Bourbonne-les-Bains comme les médecins me le conseillaient: j'avais eu d'autres préoccupations que ma santé. Seulement, mes douleurs me reprenaient de plus en plus souvent, et je me demandais si je pourrais supporter les fatigues de la campagne. En tout cas, j'ai la chance d'être monté, étant donné mon grade, de sorte que j'aurais à faire les étapes à cheval.

Comme je m'y attendais, quand nous fûmes sur le terrain, je n'eus aucune peine à faire à mon adversaire la légère égratignure qui devait mettre fin au combat. Malheureusement, en me fendant à fond pour porter le coup final, je glissai sur le sol détrempé, ma malheureuse jambe ayant faibli, et on me releva en piteux état: hanche luxée, déboîtée, col de fémur brisé. Adieu, les rêves de glorieuses destinées!

J'ai passé de bien pénibles journées à l'hôpital militaire: il me fallut avertir le *Temps* et la *France militaire* de n'avoir plus à compter sur moi. J'étais désolé, découragé, abattu, car, de l'avis des médecins, on serait obligé de me réformer pour infirmité incurable. Et, comme l'infirmité avait été contractée en dehors du service militaire, je n'avais pas droit à une pension. Bref, mon avenir me paraissait irrémédiablement compromis.

— De quoi vivrai-je? me demandais-je avec anxiété.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Peu de jours après le duel, j'eus la surprise de recevoir la visite de Rabrou, qui — je tiens à le dire — avait été, non seulement très correct au moment de ma chute, mais encore très empressé à me porter secours et même visiblement ému.

En s'excusant de sa démarche, il me tint à peu près ce langage:

— Je vous plains de tout mon cœur. Je n'ai rien oublié de tout ce que vous avez fait pour moi. Jamais je ne me serais battu avec vous, qui êtes mon bienfaiteur, si le général Segard n'avait absolument insisté. Car, après le premier mouvement de colère, je m'étais rendu compte du tort que j'avais eu. Donc, quoique ce ne soit pas ma faute, tout ce qui vous est arrivé, je voudrais vous être utile. Vous savez peut-être que le général m'a fait désigner pour le corps expéditionnaire du Tonkin. Il m'a dit que je ne pouvais plus guère rester à Embrun à la suite de ce qui s'y était passé, et il a profité, pour me la faire donner, de la place que votre accident avait laissée vacante. En apprenant que je partais, le *Temps* m'a offert mille francs par mois pour que je lui envoie des nouvelles de là-bas. Ma situation de fortune me met au-dessus de mille francs par mois. Mais c'est toujours bon à prendre. Seulement, vous savez que la littérature n'est pas mon fort. Et c'est pourquoi j'ai été sur le point de refuser. Alors, madame Rabrou a eu une idée. Elle m'a dit: « Accepte donc, et fais retaper ce que tu écriras par ce pauvre Botrat. Ce sera une manière de lui venir en aide. Tu lui dois bien ça. » J'ai trouvé l'idée très bonne. (C'était gentil, n'est-ce pas?) Alors je suis venu vous proposer cet arrangement. Je vous donnerai ce que vous jugerez convenable: la moitié, par exemple, cinq cents francs pour vous, cinq cents francs pour moi.

J'étais si découragé, si affaibli aussi par les drogues, la morphine, les soporifiques, que je n'avais plus le sentiment de ma dignité. Et j'acceptai.

Je me suis acquitté avec toute la conscience possible de la tâche que j'avais assumée, et je peux dire, sans faire de la fausse modestie, que les articles publiés par le *Temps* eurent le plus grand succès. Les officiers du corps expéditionnaire les lurent avec d'autant plus d'admiration, — du moins, on me l'a raconté, — que j'avais trouvé le moyen de mettre leur héroïsme en valeur.

Leur satisfaction détermina Rabrou à laisser entendre

qu'il en était l'auteur, ce dont on fut émerveillé. — Comment! cette grande bête!... C'est qu'il avait été mal jugé, méconnu, pensèrent certains. D'autres supposèrent qu'il possédait, du fait de son enfance à la campagne, ou parce qu'il avait fini par les acquérir, de grandes qualités d'observation, de jugement, de bon sens. On estima qu'on lui devait une réparation pour le mépris qu'on avait professé à son égard, et c'est ce qui explique qu'il rentra en France, au bout de trois ans, ayant les cinq galons de lieutenant-colonel et la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

D'autre part, la maison Plon lui offrit de réunir ses articles (je devrais dire: *nos* articles) en un volume intitulé: « *En campagne au Tonkin* ». Le ministre l'autorisa à y mettre sa signature. Et l'Académie française lui accorda le prix Gobert de dix mille francs, dont je m'empresse de reconnaître qu'il m'envoya la moitié, ce qui était vraiment très gentil de sa part, mais assez vexant néanmoins.

Quelques mois plus tard, il eut la chance de voir arriver au ministère de la guerre M. de Saulce de Freycinet. Malgré sa double particule, cet aristocrate se donna pour tâche de démocratiser les administrations de l'Etat. Il avait commencé, aux Travaux publics, par octroyer à de simples conducteurs des ponts et chaussées le titre d'ingénieur dont ses camarades, les polytechniciens, avaient eu jusqu'alors le monopole. Devenu chef de l'armée, il rechercha, pour les élever au sommet de la hiérarchie, les officiers de la plus basse extraction. Or, la direction d'infanterie lui signala dans l'arme deux sujets sortis des bas-fonds de la troupe: un capitaine, ancien enfant de troupe, engagé volontaire comme simple tambour, et l'ancien brosseur du capitaine Boisot. Il paraît que, pour celui-ci, il y eut, comme on dit vulgairement, du tirage. Le directeur de l'infanterie aurait protesté contre l'idée de nommer colonel un officier incapable de commander un régiment.

— Raison de plus pour que je le nomme, aurait répondu le ministre. On saura que ce n'est pas pour son

mérite que je lui donne de l'avancement, et qu'il doit son grade uniquement à son origine plébéienne; question de principe. Puisque vous dites qu'il n'est bon à rien, et que vous ne pouvez l'employer nulle part, je le prendrai dans mon cabinet. Une nullité de plus ou de moins, qu'est-ce que ça peut faire? Je suis obligé de m'entourer de non-valeurs pour plaire à des parlementaires. Cette fois, ce ne sont pas des raisons politiques qui me détermineront. Je n'obéirai, par exception, qu'à des considérations militaires. D'ailleurs, il y a des cérémonies où je me fais représenter, et, puisque vous me dites que votre Rabrou porte beau, que ses décorations font bien, qu'il a conservé un certain air de jeunesse, il est l'homme qu'il me faut. Il n'aura qu'à s'incliner et à murmurer: « Je viens de la part du ministre et à sa place »... Il suffira de lui donner quelques leçons; j'espère qu'il sera capable d'exécuter scrupuleusement les gestes qu'on lui aura appris.

Bref, notre Rabrou eut le droit aux aiguillettes d'or, ainsi qu'à la bande d'or du pantalon.

Un jour que, à une chasse présidentielle, aux tirés de Marly, il était venu représenter M. de Freycinet, peu amateur de ces sortes de divertissements, il reçut dans le fond de son pantalon à bandes d'or quelques plombs qu'un ambassadeur myope destinait aux faisans nationaux. Ce diplomate maladroit se montra si désolé de sa maladresse qu'il fallut calmer sa douleur, à quoi le président arriva en lui promettant de faire donner à la victime les étoiles et les feuilles de chêne. Heureuse victime!

Ainsi, il va devenir général (peut-être même ira-t-il encore plus loin), tandis que moi, à qui il doit tout, je mourrai dans la peau d'un commandant en retraite.

Je désire que, après ma mort, ce récit soit publié, à toutes fins utiles. Ce sera ma vengeance contre la destinée.

—

*Exécuteur testamentaire de mon pauvre camarade et ami, le commandant Botrat, je m'acquitte du devoir dont il m'avait chargé. Ajouterai-je qu'il a misérablement fini ses jours à*

*Sainte-Anne après y être resté interné pendant plusieurs années? Dans les derniers temps, il ne me reconnaissait même plus. Je le trouvais immobile dans son fauteuil, et ne cessant de répéter :*

*— Général! cette grande bête de Rabrou!... Général!...*

L[t]-COLONEL ÉMILE MAYER.

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## *LITTÉRATURE*

**Eugénie Droz:** *Le Recueil Trepperel*, tome I, *Les Sotties*, Libr. E. Droz. — Mémento.

Nous gagerions volontiers que la critique a laissé passer, sans en dire un mot, l'ouvrage récemment publié par Mlle Eugénie Droz et portant le titre: **Le Recueil Trepperel.** Fascinée par le médiocre roman dont nous jouissons à l'heure présente, elle se désintéresse de plus en plus et de l'histoire, et de l'érudition, et de la poésie même. Qu'une comédienne débute dans la carrière littéraire, qu'un gamin mette au jour, à grand renfort de publicité, quelques niaiseries sorties de ses cahiers d'école, qu'un académiste, vieilli sous le harnais, présente, comme nouveaux et inventés par lui, des thèmes romanesques remontant à l'origine du monde, qu'une « salonnière » en mal d'écrire lance un fatras de phrases tarabiscotées, qu'un quidam, rencoigné dans sa quiétude bourgeoise, propage des histoires d'apaches nées de sa fertile imagination, voilà les événements littéraires que saluent et exaltent les juges gagés des journaux.

Des écrits modernes, français et étrangers, nous lisons à peu près tout ce qui mérite d'être lu. Nous sommes bien obligé de dire que le roman français, à quelques exceptions près, même patronné par les augures du grenier Goncourt, reste, dans son ensemble, inférieur au roman anglais et surtout au roman allemand. Il est, de plus, traité par des gens de plume dont beaucoup possèdent une connaissance incertaine de la syntaxe et prouvent surabondamment, dans leurs chapitres, que le problème du style les inquiète peu.

Rarement donc la publication d'un roman, même signé d'un

nom illustre, constitue-t-elle un événement littéraire. Nous croyons, par contre, que l'apparition du *Recueil Trepperel* constituait un événement littéraire authentique et de la plus haute importance. C'est pourquoi, hors des sociétés savantes, elle est passée inaperçue.

Qu'est-ce que le *Recueil Trepperel*? C'est une liasse, reliée sous veau brun de l'époque, de trente-cinq pièces de théâtre, écrites de 1450 à 1511 (sotties, farces, sermons joyeux, dialogue, bergerie politique, moralités), ornées de bois, imprimées en caractères gothiques et sorties, pour la plupart, au début du XVI^e^ siècle, de l'atelier de l'éditeur Jehan Trepperel (1). Elles sont, en grande partie, inédites. Entendez par là qu'elles sont inconnues, car elles ne figurent pas dans le *Répertoire du Théâtre comique en France au Moyen Age* de Petit de Julleville et elles n'ont jamais été signalées par des médiévistes postérieurs (2). Elles offrent, prises séparément, l'aspect de minces livrets de format dit « agenda », c'est-à-dire plus long que large, chacune de leurs pages contenant de 52 à 63 vers.

Ainsi ce précieux *Recueil Trepperel* enrichit notre littérature scénique du XV^e^ et du commencement du XVI^e^ siècle de vingt œuvres nouvelles. Commence-t-on à comprendre pour quelle raison nous considérons sa publication comme un véritable événement?

Où dormait donc ce volume, que personne ne l'eût encore déniché? Mlle E. Droz nous le dit en quelques mots. Il reposait dans la bibliothèque d'un historien florentin où un libraire italien le découvrit. Il passa des mains de cet acquéreur dans les mains d'antiquaires anglais et français qui, vainement, proposèrent à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque de l'Arsenal de l'acheter. Le prix demandé par les vendeurs devait être sans doute élevé. Si nous en croyons certains bruits, il était de beaucoup moins élevé que celui dont on a payé, dans le premier des dépôts susdits, les lettres amoureuses de Napoléon I^er^. Ces lettres, qu'utiliseront

(1) Deux d'entre elles seulement portent la marque de l'atelier Pierre Le Caron.

(2) De celles qui ont été publiées (2 sotties, 1 sermon joyeux, 2 moralités), le *Recueil Trepperel* donne des versions nouvelles ou bien fournit une édition jusqu'à l'heure ignorée.

à peine quelques historiens de l'Empereur, et qui présentent souvent un intérêt relatif, méritaient-elles plus d'attention que le *Recueil Trepperel?* Nous ne le croyons pas. La fascination napoléonienne en a provoqué l'achat. Tous les érudits, qu'ils s'occupent de littérature, de théâtre ou de philologie, regretteront que la France ait laissé échapper le *Recueil Trepperel,* original d'une insigne rareté.

On assure, d'ailleurs, que, las d'en chercher un acquéreur, les propriétaires actuels se disposeraient à le dérelier et à le liquider, pièce par pièce, à trente-cinq amateurs différents. Ainsi serait dispersée, aux quatre coins du monde, cette série théâtrale à laquelle peut être seule comparée une autre série, postérieure en date, provenant d'un libraire lyonnais et que conserve le British Museum.

Si Mlle E. Droz n'a pas eu le pouvoir de conserver le *Recueil Trepperel* à la France, du moins, de son propre aveu, a-t-elle obtenu, moyennant finances, l'autorisation de le photographier et de le réimprimer. Grâce à cette intelligente initiative, qui lui fait grand honneur, les textes, malgré l'éparpillement probable des originaux, resteront réunis dans leur ensemble et pourront être livrés à l'étude des doctes. Mlle E. Droz compte d'ailleurs au nombre de ces doctes auprès desquels ses précédents travaux jouissent d'un juste crédit.

Du *Recueil Trepperel* elle nous donne, dans le premier volume qui vient de paraître sous ce titre, seize sotties, dont quatorze sont inédites et dont on peut affirmer que les textes sont purs puisque, comme nous le disons plus haut, ils découlent de la photographie. Elle accompagne chacune de ces pièces de sa description bibliographique, d'un résumé de son sujet, d'une appréciation de ses qualités littéraires et prosodiques, de notes historiques, philologiques ou autres témoignant d'une vaste érudition. Elle en rapproche maints écrits antérieurs, contemporains ou postérieurs, signale leurs concordances de sujets ou de termes, précise, en particulier, combien le vocabulaire de Rabelais dut au théâtre populaire du xv^e^ siècle.

A la fin de son volume figurent une table chronologique des sotties établissant que treize de celles-ci furent composées

de 1450 à la fin du xv$^{e}$ siècle et les trois dernières à une date ne dépassant pas 1511, une table de leurs incipits, refrains et chansons, une liste, aux noms pittoresques, des acteurs qui y parurent, une table des pièces et ouvrages cités, un index alphabétique des noms propres et un savant glossaire. L'ouvrage est illustré de seize titres contenant, pour la plupart, de curieux bois gravés, et de quelques fac-similés du texte. Ainsi rien n'y manque, de l'appareil scientifique exigé dans ce genre de publications, et bien sot, digne de coiffer le chaperon à oreilles d'âne, de revêtir le pourpoint court et les chausses collantes à grelots, serait celui qui ne s'en contenterait.

Dans une longue et substantielle Introduction, Mlle E. Droz examine à d'autres points de vue, et toujours avec un sens critique avisé, les textes dont elle nous fait le royal présent. Elle ne s'illusionne point sur le talent de leurs auteurs anonymes. Ces textes restent, en effet, fort inégaux entre eux, et comme composition, et comme forme. Certains sont d'inspiration savante; ils étaient destinés à ébaudir des auditoires scolaires; d'autres, plus populaires d'accent, avaient mission de réjouir les fidèles lors de certaines fêtes religieuses (Saint-Eustache, l'Epiphanie, la Passion); d'autres étaient interprétés devant des foules incultes et consistent en parades foraines, boniments, coq-à-l'âne souvent peu intelligibles à cette heure. Quelques-uns constituent des remaniements maladroits ou des rajeunissements de textes plus anciens, oubliés ou démodés. On saisit quelquefois avec difficulté leur sens, les imprimeurs ayant sauté des vers, interverti l'ordre du dialogue, ou bien ce dialogue faisant allusion à des faits inconnus.

Bien entendu, toutes les pièces du *Recueil Trepperel* ne présentent pas même confusion et mêmes obscurités. Plusieurs d'entre elles (*Sottie nouvelle à cinq personnages des sots escornez,* attribuée à Pierre Gringoire, *Sottie des Sots qui remetent en point Bon Temps, La Cène des Dieux, Le grant Voiage et Pèlerinage de Saincte Caquette, Farce du pôvre Jouhan*) offrent de réelles qualités de métier, une action bien conduite, des vers écrits avec fermeté, ruissellent de gaieté et de vie, révèlent de curieux détails de mœurs.

On ne sait de quelle origine elles proviennent. Deux d'entre elles seulement sont sans conteste normandes, ont été composées et probablement jouées à Caen et importées à Paris où certains éditeurs (Pierre Le Caron, Jehan Trepperel, Jehan Saint-Denys, Pierre Sergent), possédant le monopole de leur impression, s'emparaient de leur texte et le joignaient à leur répertoire.

Les sotties, que Mlle E. Droz reproduit en premier lieu, étaient, aux yeux du public du XVe siècle, des pièces de petit intérêt; elles servaient, si l'on peut ainsi dire, de lever de rideau au spectacle. C'étaient des badineries, des « nigauderies », des pantalonnades mêlées d'exercices acrobatiques; elles prenaient parfois figure de satire sociale ou bien témoignaient, au milieu de leur burlesque, d'intentions moralisatrices.

Il n'y faut point chercher d'allusions aux grands événements politiques ou militaires du temps. Elles traitaient le plus souvent des problèmes de la vie courante, pestaient contre la cherté du pain et du vin, contre la rapacité des usuriers ou les violences des profiteurs; elles enregistraient des commérages ou commentaient des scandales connus alors des gens de la ville et qui échappent aujourd'hui à notre entendement; de l'amour, elles envisageaient l'aspect physique seulement, tournant en dérision maints cocus contemporains peu contents de leur sort; enfin, elles stigmatisaient les mœurs de la société ecclésiastique, de ces prébendés sans scrupules qui vivaient aux dépens de la plèbe monacale et donnaient l'exemple de leur foi incertaine et de leurs vices souvent crapuleux.

Ainsi, de l'ensemble de ces sotties, légères pour la plupart, allègres, riantes, se dégagent des images diversifiées de la vie d'autrefois, des témoignages que les historiens peuvent utiliser pour reconstituer, sans crainte de se tromper, l'état d'esprit du peuple qui se reconnaissait en elles, pour juger aussi de la situation économique d'une époque troublée, enfin pour éclairer quelques aspects des mœurs générales et des mœurs domestiques.

Elles semblent surtout précieuses à Mlle Droz au point de vue linguistique, car elles nous apportent le vocabulaire de

la « langue parlée » et nous prouvent que ce vocabulaire n'est pas, comme on l'a trop affirmé, une création du XVI[e] siècle. Cette langue familière, singulièrement vivante et pittoresque, langue des farceurs, des sots, des baladins, cet argot que l'on retrouve dans les interrogatoires du Palais, dans les prêches de sermonneurs publics, dans l'œuvre de Villon et de Rabelais, plus tard dans les écrits de Marot, mérite une étude particulière. Elle n'est point morte, à notre avis, avec le XVII[e] siècle. Elle maintenait son emprise tenace sur le populaire. Nous voyons subsister sa verdeur de termes dans les *Prologues* de Bruscambille et même dans certaines œuvres burlesques.

Dans son travail de tous points remarquable et qui ajoute des documents de premier ordre à la connaissance de notre ancien théâtre, Mlle Droz fait encore une observation qui nous semble pleine d'intérêt. La sottie, dit-elle, et ses « sots sotoyants » n'exercèrent-ils pas une influence sur les acteurs de la Commedia dell' arte? En d'autres termes, la farce italienne ne tira-t-elle pas ses éléments de comique de la farce moyenageuse française? Le problème semble, pour le moment, insoluble. Il reste néanmoins posé.

MÉMENTO. — Nous n'avons pu, faute de place, signaler, dans notre précédente chronique, le curieux numéro de la revue: *Arts et Métiers graphiques* du 1[er] juin 1935 consacré à Victor Hugo. Dans ce numéro, M. Bertrand Guégan a publié un excellent article sur les *Illustrateurs de Victor Hugo:* Achille Deveria, Louis Boulanger, Tony et Alfred Johannot, Célestin Nanteuil, A. de Lemud, Camille Rogier, Raffet, précisé les relations amicales de ces artistes avec le poète et donné un choix ravissant de vignettes, frontispices et planches exécutées pour l'œuvre de ce dernier. Dans la même revue figurait un amusant (et probablement fantaisiste) arbre généalogique de la famille Hugo. — Dans la vivante *Revue de l'Histoire de Versailles,* octobre-décembre 1934, voir, entre autres bons articles, bien documentés: De M. V. Glachant: *Victor Duruy candidat sénateur en Seine-et-Oise;* de M. A. Granger: *La résurrection de Marly;* de M. M. Hanotte: *Les céramiques du parc de Marly;* de M. A. Lapeyre: *Les Gallet, bienfaiteurs de l'Eglise de Triel au* XVI[e] *siècle;* de M. P. Deslandres: *Bibliographies de Seine-et-Oise* (1934).

ÉMILE MAGNE.

## LES POÈMES

Xavier de Magallon: *Le Livre des Ombres*, « les Editions Nationales ». — Octave Charpentier: *les Heures de Notre-Dame*, « La Caravelle ». — Georges Ducrocq: *Jours Ardents*, L. Rouart et Fils. — Albert Tustes: *Les Chevaleresques*, « la Tour d'Antan ». — Henry Mercadier: *Cartes postales pour les Amis; Fonds de Tiroir à la Louange du Mirliton; Suavi Magno*, « l'Action Intellectuelle ».

C'est ici un livre de mélancolie et d'espoir, **Le Livre des Ombres,** c'est un livre de méditation, de foi, d'amour grave et profond. Le père, certes, meurtri par le trépas prématuré de son fils, cité à l'ordre de l'armée, le 16 septembre 1918, qui, « observateur d'élite, d'un allant et d'une énergie magnifiques », malgré les difficultés et à travers les rafales d'obus projetées par les ennemis, avait toujours accompli jusqu'au bout ses missions, et, « revenant avec un appareil criblé de balles, le 29 août, est tombé glorieusement au champ d'honneur ». L'épouse, qui fut l'inspiratrice et l'amie, morte, elle aussi. Nous savons la conscience et la sensibilité du poète Xavier de Magallon, grand lettré en outre et homme en toutes choses ardent à bien faire, à se grandir, à entraîner les autres par la parole et l'exemple. Il ne lui était pas nécessaire d'éprouver la cruauté de ce double deuil pour, selon la parole évangélique, « voir Dieu », pour voir et pressentir dès l'existence d'ici-bas, comme dit Charles Maurras, « la terre liée au ciel ».

J'ai eu l'occasion, lorsque le poète a publié naguère *l'Ombre*, qui est celle de son fils, le lieutenant Paul de Magallon d'Argens, de louer la délicatesse et la dignité de cette déploration paternelle. Il ne consent qu'à peine à l'avoir perdu. Il le sent, le revoit vivre à son côté, toujours ardent, dans sa jeune et déjà fort virile fierté. Parfois il le cherche, cependant, sous les lauriers du jardin, sur la terrasse d'où la vue s'étend vers le soleil ou l'orage, mais l'ombre évoquée apparaît doucement, accompagne la douce rêverie et peuple son souvenir. D'autres fois, il le sait, le cher fils est revenu, et, comme autrefois, dans la rosée première du matin, ils font tous deux une longue randonnée, côte à côte, à cheval, un peu pressés par le désir de ne pas inquiéter la mère et l'épouse que le sommeil tenait encore lorsqu'ils se sont échappés à l'aurore. Elle aussi, *l'Autre Ombre*, — tel le titre par

contraste et pour compléter le premier, en dépit du défaut d'euphonie, — elle aussi resurgit, douce, attentive, familière, souriante, si pure et si vivante. Elle tient de la déesse, elle est la bonté, elle est celle en qui se résument la pensée même de la beauté, les aspirations d'art, le don de soi à l'avenir. Toujours elle est présente, revient, disparaît, comme autrefois, pour une tâche de charité, pour l'accomplissement d'un devoir familier, mais on la retrouve, et le monde s'éclaire. Elle est dans le passé, mais crée la lumière du temps présent et futur; elle est le guide sûr et la conseillère fidèle qui encourage et qui approuve...

> Je feuillette un album... Une image quelconque
> Me frappe... Là, c'est là, la bleuissante conque
> Où nous étions venus un soir, un si beau soir...
> ..........................................
> Et tandis que des flots montait la voix immense
> Je lisais dans tes yeux les secrets du silence...
> Je revois, je respire encor le souffle amer,
> Je tremble encore du tremblement de la mer.

Il ne sied peut-être pas de demander à un poète tel que Xavier de Magallon la recherche d'une forme poétique inaltérablement limpide et musicale. Des habitudes oratoires sont peut-être l'obstacle. Je ne pense pas, au reste, que ce fervent de Virgile ,par lui si harmonieusement interprété, ne préfère sciemment s'appuyer sur le familier souvent à apparence impromptue plutôt que de s'imposer des sacrifices. C'est son droit, puisqu'il y a réfléchi et choisi le chemin qui lui apparaît le meilleur. Toutefois, je me permets de le féliciter de ne pas toujours céder à l'éloquence qui lui est naturelle. Il a bien senti dans *l'Ombre* surtout et même dans *l'Autre Ombre* que la complaisance et la facilité d'une parole trop abondante eussent nui à ses desseins, qu'il fallait se contraindre et concentrer; en maintes occasions heureuses il réussit à un tel point que l'on peut songer, par exemple, au Moréas des *Stances*. Quand il s'observe moins, il se laisse entraîner à l'abondance de son sujet, pour ne citer qu'un poème qui serait merveilleux et qui est empli d'élans lyriques du jaillissement le plus lumineux,

> Ainsi t'ai-je chantée entre les plus parfaites...

D'autres fois, dans certains poèmes qu'il insère entre les deux parties essentielles de son recueil, dans ce qu'il intitule *Prière en guise de réponse à la Comtesse de Noailles* en particulier, il plaide, il a des arguments qui n'ont plus rien à voir avec le lyrisme: eût-il cent fois raison, il incite à être contredit ou pour le moins discuté, il n'entraîne plus, mais cette erreur est rachetée au centuple par ses poèmes d'amitié vibrants et pieux à la mémoire de Joachim Gasquet, à Charles Derennes aussi, avant qu'il fût mort. Encore une fois, Xavier de Magallon, avec des qualités de vrai, de grand poète, malgré sa stricte forme, indiscipliné tant le flux de l'inspiration se saisit de sa verve et surgit surabondant, vaut avant tout par le culte de l'amitié et de l'amour, toujours profond et vrai, par la sincérité magnifique et toute simple du sentiment.

**Les Heures de Notre-Dame** que nous présente le poète Octave Charpentier: *Notre-Dame du Matin, Notre-Dame de Midi, Notre-Dame du Soir, Notre-Dame de la Nuit* sont dans la différence des heures, des ombres et de la clarté, quatre paysages de Notre-Dame, à la façon dont Claude Monet représentait dans les lumières les plus variées la même façade de la cathédrale de Rouen. Octave Charpentier s'est adapté à son dessein, il s'est discipliné. Ses évocations sont justes. Il est pensif et ému devant ce prodige de pierre, ce poème d'éternité. Ses vers s'emplissent avec discrétion de mélancolie et d'éblouissement.

Voici un recueil posthume, **Jours Ardents,** par Georges Ducrocq, que publient les amis du grand animateur des *Marches de l'Est,* organe, avant la guerre, qui parlait de la France aux habitants d'Alsace et de Lorraine, aux Belges, aux Luxembourgeois, aux Suisses. Servir la France avait été son idéal, les articles, les livres qu'il écrivit en font foi, et aussi sa conduite durant les quatre dures années où, bien que réformé autrefois, il fit campagne comme engagé volontaire. Ses poèmes, il ne les avait montrés qu'à des intimes, on ignorait qu'il fût poète. Mais, comme l'écrit Louis Dumont-Wilden dans sa préface, sa poésie « n'est que l'expression spontanée d'une âme ardente et musicale qui ne pouvait séparer le rêve de l'action, parce que l'action, pour lui,

n'était que l'expression d'un idéal ». Nous trouvons dans ce recueil, transposée dans le plan poétique, la vie sentimentale de Georges Ducrocq. *Intimités, Mon Beau Pays, l'Enchantement de la Forêt, Poèmes de Guerre,* tout cela est fait de beaux vers corrects, lucides, forts, sans bavure, poèmes d'homme sincère et soigneux, à des heures où le besoin de chanter déborde; c'est d'un lettré averti et subtil, d'un poète qui eût pu, de son vivant, se révéler.

Je ne sais si Albert Tustes, qui, parmi ces sonnets qu'il appelle **les Chevaleresques,** en donne un, *Conquistadores,* pour un « pastiche des *Conquérants* de Heredia », croit avoir dans ce dessein réussi. Il se tromperait. Mais c'est peu de chose. Les vingt-six autres sonnets de son recueil valent davantage, parce qu'ils sont de lui et n'imitent personne. Ils sont conçus, certes, par le décor, par l'extérieur pour exprimer l'âme ou la pensée des héros qu'il présente, et il rappelle, par là, Heredia beaucoup mieux que lorsqu'il prétend à un pastiche. Il n'a pas un sonnet peut-être qu'il ne remplisse par des paroles superflues où il s'explique, et c'est un tort, car lorsqu'il va au but directement, il atteint à des réalisations plastiques, vigoureuses et claires:

> Camaldule, cloîtrée en un couvent austère,
> Loin des vains apparats de la ville et des cours,
> Et lasse d'avoir fui les futiles amours,
> Elle a sacrifié sa vie au doux mystère.

Je ne goûte guère l'opposition entre *la* ville et *les* cours, mais sauf cette tache à mes yeux le quatrain est net et offre bien en un tableau ce qu'il prétend exprimer. Si Albert Tustes se surveillait davantage et corrigeait ses propres défaillances, le poète en lui s'exhausserait d'autant.

C'est peut-être un peu « vieux jeu » déjà, ces exercices auxquels se livre Henry Mercadier, auteur, à la fois, de trois recueils: **Cartes Postales pour les Amis, Fonds de Tiroirs à la Louange du Mirliton** et **Suavi Magno,** mais ces dislocations ne manquent point, souvent, d'être réjouissantes. Et puis, l'auteur y déploie une jovialité sans pose, une bonne humeur naturelle qui ne saurait déplaire, et puis, surtout, il

aime les poètes et la poésie. Il le prouve dans certains morceaux, surtout des *Stances pour les Jours qui viendront:*

Les clairons gémiront dans les cours des casernes.
Nous partirons, soldats d'orgueil éclaboussés
— Une aube sans couleur sur des visages ternes, —
Suivant des étendards dans le vent balancés.

Nous partirons avec la claire certitude
Des hommes consacrés à leur plus haut destin
Et nous ne connaîtrons la première inquiétude
Qu'au vol noir des corbeaux criant sur leur festin.

Ah! veuillent les dieux en détourner le présage!

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

Marcel Aymé: *La maison basse*, Gallimard. — Jean des Vallières: *Ses yeux si bleus*, Albin Michel. — André Malraux: *Le temps du mépris*, Gallimard. — Paluel-Marmont: *Chantier*, Nouvelle Société d'Edition. — Maurice Bessy: *Gueule de Soleil*, E. Fasquelle. — Georges Imann: *La double affaire du 20 avril*, Grasset. — Pierre Veber: *Kerbiniou*, J. Ferenczi et fils. — Marcel Brion: *La Folie Céladon*, Editions R.-A. Correa.

Jalamoi, tenancier d'une petite épicerie-buvette « dans une rue dormante du quartier des Enfants-Rouges », a hérité, grâce à l'intervention d'une agence, de l'immeuble en ciment armé qui fait face à **La Maison basse,** aux Epinettes. C'est un communiste sentimental, mais dépourvu de clartés sur « la doctrine », de l'espèce des chrétiens sans initiation des premiers siècles. L'immeuble, à cause de son impersonnalité, le dégoûte. Il lui reproche de manquer d'âme. Ce communiste-individualiste ferait plaisir à M. André Gide en ceci qu'il pense que plus on est soi, plus on est tous, et *vice versa*... A vrai dire, si l'immeuble a rendu ses habitants réfractaires à la vie en société, à la vie de communication, ceux-ci semblent assez curieusement caractérisés. Ce sont, notamment, le professeur Josserand, et sa fille Clé. L'ingénieur Jardin, sa femme et ses deux enfants. L'agent d'affaires Lonjunier et son fils Léopold. Un clarinettiste dont le neveu joue de l'accordéon... Josserand ne voit les choses qu'à travers ses chers classiques. La douce Clé, que de vagues aspirations amoureuses tourmentent, a pour conseillère sa camarade de lycée,

la grosse Butat, dont un nègre jouit ou qu'il *bricola,* comme on disait jadis, sur une plage du Midi, et que ses parents firent avorter... Elle se flatte d'évoluer, sans cesse. Jardin est un scrupuleux, possédé par l'idée du suicide, et il va, de temps en temps, c'est-à-dire chaque fois que sa folie le prend, faire un plongeon dans le canal Saint-Martin. Sa femme, après lui avoir témoigné le plus grand dévouement, s'est peu à peu détachée de lui; mais sa fillette l'adore et vit dans l'épouvante superstitieuse de sa bizarrerie. Tout ce monde, qui fait songer aux héros ridicules et pathétiques de Dickens, est évoqué par M. Marcel Aymé en traits pleins de réalisme et avec un humour où la malice le dispute à la sympathie, sinon à la pitié. M. Marcel Aymé a voulu, comme il prend soin de nous en informer dans sa « prière d'insérer », écrire « un roman d'atmosphère ». Il ne me semble pas que ce soit cela qu'il ait réussi. Je sais: il y a « la maison basse » en face de « l'immeuble », une maison où loge une sorte de philosophe et dont la présence est un sujet de vague obsession pour les locataires de M. Jalamoi, un objet de tentation, aussi, pour la femme de l'ingénieur. Mais ce centre d'intérêt ne crée pas l'unité autour de laquelle se compose, si subtile soit-elle, une atmosphère. La curiosité qu'excitent en moi, tour à tour, les personnages si spirituellement caractérisés de l'immeuble détourne mon attention de l'impersonnalité de la bâtisse où ils vivent. L'œuvre que souhaitait de faire M. Marcel Aymé exige un pouvoir de synthèse, et de suggestion, qui est tout le contraire de ses dons charmants d'analyse et de son pittoresque sens du détail. M. Marcel Aymé est un artiste débordant de libre fantaisie, qui s'abandonne à sa facilité; il n'a rien de volontaire. Il m'amuse, m'émeut; mais ne m'impose pas une vision d'ensemble. En se soumettant à une discipline, acquerrait-il les qualités qui lui manquent? Je ne saurais l'affirmer. Je croirais plutôt lui donner un mauvais conseil en lui recommandant de brider son naturel... J'ai parlé, plus haut, de son humour. Je suis convaincu que l'humour est le fruit de l'improvisation chez lui, et qu'il le gâterait ou le dessécherait en le surveillant.

La langue écrite s'éloigne de plus en plus, chaque jour, de

celle qu'on a parlée autour de nos berceaux et qu'à notre tour nous déformons dans la vie courante. Elle garde son acuité pour les problèmes intérieurs qui touchent à l'abstrait et se déduisent à la façon de cas philosophiques; alors, elle est instrument de spéculation. Ainsi Marivaux utilisa avec éclat, pour ses subtilités sentimentales, la phrase que le grand siècle avait épurée jusqu'à la sécheresse. Une aventure assez pareille advient à M. Jean des Vallières, qui intitule son dernier roman **Ses yeux si bleus.** Son style avant tout correct, régulier, s'appuie à un système d'idées correctes et régulières aussi, et donne une impression de robustesse bien équilibrée; il est sain, comme on ne manque jamais de dire maintenant. Le bonhomme de M. Jules Romains nous en avait avertis : la santé n'est qu'une préface à la maladie; et la certitude, à l'inquiétude. Employant, cette fois, à un sujet d'analyse cet instrument dont il est sûr, l'auteur est entraîné (et c'est aussi pathétique que le drame de ses personnages) au delà du terrain où il marchait d'un pas assuré, vers un super-équilibre, une super-morale à conquérir — dans l'obscurité... Sans une présentation qui fait hors-d'œuvre, mais précise la position (au moins de départ) de l'écrivain, nous ne saurions pas si Pierre Bennelet est le héros cordial que croit son ami, ou le tyran pesant que croit Mme Bennelet. Il est parfait, cet homme, il a jusqu'à la perfection d'avoir réussi, que notre époque salue si obséquieusement. Il adore sa femme, et celle-ci s'écœure de ce ciel trop uni. Pas un orage, alors qu'elle en a soif. Elle s'en crée, de toutes pièces, dans son for intime. *La souriante Madame Beudet* n'allait pas si avant dans le mépris, la haine, la fuite secrète d'un bonheur trop plat. Elle est passion; son mari est ordre; il est arrêté, fixé, définitif : elle se cherche. Je doute que la fin apaisante où l'auteur se réduit, faute d'une vraisemblance meilleure, conclue quoi que ce soit. Le dualisme persistera sourdement, chaque cœur suivant sa loi, centrant à lui son monde, sa vérité. Par le seul fait que Mme Bennelet l'a pensée, cette vérité anti-conformiste, elle l'a appelée à la vie. Une mauvaise coucherie avec un anonyme, comme on prend une drogue dégoûtante pour purger un excès d'humeurs peccantes, abat les fièvres de la chair, mais n'engrène pas un miracle moral. Nous avons

quitté, seulement, la route claire, nette, linéaire, bien battue de la morale classique où il n'y a jamais de doute (les élans à droite, à gauche, et damnés les fautifs); nous entrons dans le royaume à tâtons où réprouvés ni vertueux ne sont sans excuses ou sans démérites, et dont la table des valeurs est toute à construire. Cet incertain, que laisse suspendu un dénouement peut-être volontairement maladroit; ce talent, que sa vigoureuse logique contraint à creuser par-dessous ses assises traditionnelles, jusqu'au tuf où il lui faudrait établir, à ses risques, une assise neuve, plus large, je ne peux la tenir pour la fantaisie raffinée d'une certaine culture. Je parlais de Marivaux, tout à l'heure; ses psychologies à fleur d'âme ont rebrassé les fonds d'âme de ses lecteurs. Je souhaite que pareille réussite se produise, et qu'un psychologue *utile* nous soit né.

A quelqu'un qui ne connaîtrait pas M. André Malraux et qui voudrait se faire une idée de son originalité, je ne conseillerais pas la lecture de son dernier roman, — qui n'est, d'ailleurs, comme il le dit, qu'une grande nouvelle : **Le temps du mépris.** Non que le sujet en soit mince : c'est l'histoire des tortures, plus morales encore que physiques, d'un prisonnier communiste dans les geôles de l'Allemagne hitlérienne. Mais la fausseté du ton m'en a paru choquante. Opinion politique à part, on pouvait être ému, bientôt révolté contre ses bourreaux par le supplice qu'endure, pendant ses neuf jours de captivité dans un cul de basse-fosse, le militant Kassner. Mais point; et c'est contre l'artifice de cette peinture d'une nouvelle « tempête sous un crâne » que l'on s'insurge. On attendait mieux, certes, de l'auteur des *Conquérants* et de *La voie royale*, dont le talent est précisément fait de passion violente, que ce récit dénué d'accent. M. Malraux déçoit dans *Le temps du mépris* autant, comme je viens de le dire, par son insincérité que par la faiblesse des moyens qu'il emploie pour nous donner le change. Pas un instant on n'a l'impression d'être enfermé avec Krassner. Le drame se passe en dehors de nous. Oui; l'atmosphère manque totalement, ici, et la crédibilité de même. Il n'est pas jusqu'à la langue de M. Malraux, d'ordinaire nerveuse, malgré ses incorrections, qui ne

s'efforce gauchement à des effets sans résultat, dans cette traduction des souffrances d'un vaincu.

Ce n'est pas toujours un élément de réussite dans les lettres qu'un bagage trop complet, trop bien arrimé; que le français des études et des diplômes, de bon ton, officiel, blafard, avec les conventions qu'il traîne, la tradition rigide qu'il enclôt. Voici une histoire, **Chantier,** par M. Paluel-Marmont, intelligemment tracée, celle du milieu où l'on construit un grand navire du genre de la *Normandie,* avec un entrain corporatif parent de celui des bâtisseurs de cathédrales. Eh bien! on n'entend le tapement ni des marteaux, ni des cœurs. D'eux à nous un vernis s'interpose qui tue la vibration, le relief, la couleur. Je ne réclame pas l'argot, la technicité, le rauque ou le malpropre, mais que le schéma s'anime, que l'épure s'étoffe de chair vivante, que la forme ne soit pas décalée d'avec le fond. Hélas! à part un lot d'enfants perdus, exagérant en sens inverse — ou les inspirés — presque tout ce qui tient une plume est trahi par elle : elle ne vêt pas, mais marque; elle range très exactement le papillon dans la catégorie qu'il faut, mais en lui ôtant la miraculeuse égrisée qui charmait en lui, elle fait toujours comprendre, et rarement ressentir.

L'exagération en sens inverse, **Gueule de soleil,** par M. Maurice Bessy, m'en fournit sans tarder l'exemple. L'auteur a tâché d'y capter des impressions d'enfance, nues, crues, calquées au plus près. Et il a dû se donner dans ce dessein beaucoup de peine. A travers l'apprêt de simplicité, la simplicité vraie ne transperce que lorsque l'anecdote est méridionale et bonhomme (c'est une série d'anecdotes) : mort de l'oncle Anselme, voyage en Corse du cousin Virdoule, le petit Alberti, l'armistice. Les anecdotes à intention freudienne impatientent; une, renouvelée de Rousseau (*Confessions,* livre II), dans des termes presque identiques, n'est pas, malgré sa sincérité, la moins impatientante.

Avec une rouerie dont il est permis de supposer qu'il attendait de fructueux résultats commerciaux, M. Georges Imann a utilisé à des fins de roman mi-judiciaire, mi-policier, dans **La double affaire du 20 avril,** une histoire tragique, et qui a fait récemment grand bruit. Il en a pris, sans doute,

à son aise avec la réalité, et on ne saurait l'accuser d'intentions politiques... Mais c'est pour cela, précisément, qu'il causera une amère déception aux lecteurs qui se seront laissé prendre à sa malice...

« Parce que je ne suis plus moi, parce que vous n'êtes plus vous... » C'est une amusante paraphrase du célèbre aveu désabusé qu'a réussie M. Pierre Veber dans **Kerbiniou,** où l'on voit un capitaine au long cours, qui a passé pendant des années pour mort, trouver sa femme remariée, en rentrant chez lui. Impossible au pauvre diable de reconquérir son prestige. Il lui faut s'incliner devant son remplaçant : un intrus... M. Veber a de l'humour, comme chacun sait, et il trouve des traits d'un réalisme piquant pour rendre plausible la mésaventure de son héros.

Elle est émouvante et poétique, l'histoire de cette « folie » autrichienne, **La folie Céladon,** qu'un incendie dévora avec ses hôtes, et dont M. Marcel Brion ressuscite, pour notre agrément, les grâces surannées. La façon dont le récit de M. Brion est composé (il rassemble des bribes de documents pour reconstituer peu à peu la vérité) en rend la lecture un peu monotone. L'auteur est obligé de se répéter, par endroits. C'est dommage, car son œuvre est d'un érudit, et qui a du goût et de la sensibilité.

JOHN CHARPENTIER.

## *THÉATRE*

*La Ville Morte*, tragédie en cinq actes de Gabriel d'Annunzio, à l'Odéon.

Tandis qu'au sein d'une retraite glorieuse, d'Annunzio semble entré dans la dernière partie d'une bien belle vie, tour à tour héroïque et romanesque, dont l'une des caractéristiques est précisément la façon dont elle se divise en parties distinctes, nettement séparées les unes des autres, ainsi que les chapitres d'un roman ou que les actes d'un grand drame, tandis que le reflet des événements auxquels il fut mêlé imprime en ce moment à son existence entière les couleurs de l'histoire et de la politique plutôt que celles de la poésie, il est permis de se demander quelle est sa situation actuelle auprès du public français dont il fut à un instant donné

l'idole, et dont les suffrages ne lui étaient pas indifférents. C'était avant 1900 et l'on peut dire qu'à cette date cet homme qui n'avait pas encore atteint la quarantaine, mais qui s'était montré singulièrement précoce, avait déjà donné ses chefs-d'œuvre. Peut-être est-ce d'ailleurs ce qui explique que dans la suite il ait avec tant d'allégresse modifié le sens de son activité: ayant toujours vécu pour éprouver lui-même, il n'attendait plus que les lettres ni la poésie lui fournissent rien désormais qu'il n'eût préalablement ressenti. Peut-être aussi n'espérait-il point dépasser le degré d'excellence qu'il avait atteint dans les ouvrages produits au cours de la période qui va de l'*Enfant de Volupté* au *Feu*.

Les amples romans, chaleureux et parfumés, brûlants de passion sensuelle, dans lesquels les raffinements d'un intellectualisme extrême s'allient à la plus dure brutalité, ont une originalité puissante où sans doute la nature essentielle de l'écrivain présente son image la plus ressemblante. Extrêmement influencés par Bourget, ils trouvèrent à Paris un public que Bourget avait disposé à les goûter. Ils avaient en outre un caractère composite qui convenait admirablement à l'époque un peu décadente où ils se produisaient. On sentait bien qu'autant qu'à Bourget ils devaient beaucoup au symbolisme qui venait de régner. Ils en avaient la morbidesse, mais ils étaient en même temps abondants et vivaces. Des contraires s'alliaient en eux. Robustes et déliquescents, ils ressemblaient à des fleurs de serre qui se fussent spontanément épanouies en pleine terre. Un sol plantureux nourrissait leurs végétations maladives. Puissants et maniérés, rudes et délicats, ils débordaient d'inoubliables images et apparaissaient surtout imprégnés d'une poésie à l'empire de laquelle on ne pouvait se soustraire. Faute de lire l'italien, je ne sais ce qu'en valait le style. A l'époque, les traductions de M. Hérelle en donnaient une très belle idée. Elles paraissent entachées aujourd'hui d'un goût d'époque qui n'est pas des meilleurs, et je crois bien que les œuvres de d'Annunzio auraient un urgent besoin de traductions nouvelles. Les œuvres étrangères, quand elles méritent de survivre, ont une chance que n'ont pas les indigènes: leurs traductions successives les approprient aux générations de leurs lecteurs. Elles

prennent d'âge en âge des aspects différents, et, dans la pensée commune, c'est toujours leur dernier aspect qui est le plus exact et le plus ressemblant.

Si grand qu'ait été le service rendu par M. Hérelle à d'Annunzio qu'il fit connaître, comme aux lecteurs à qui il le présenta, il serait bien utile qu'un autre traducteur fît perdre aux romans d'annunziens leur ton 1895 ou 1900 pour leur conférer un style un peu plus 1930. Quel air auraient-ils dans cette nouvelle tenue? Quel air feraient voir de même les drames que l'écrivain conçut dans la grande époque de sa production et dont l'un d'eux, **La Ville Morte,** nous a été représenté au commencement de l'été?

Pour une grande partie du public qui l'écoutait, je me demande si ce drame sobre et chamarré (sobre dans son architecture, chamarré dans son détail) ne faisait pas figure d'inédit. Les représentations qu'en donna Sarah Bernhardt datent de 1898. Il y aura de cela quarante ans bientôt. Les spectateurs qui jouissaient du triste privilège d'y avoir assisté ne formaient qu'un bien petit groupe et ceux-là mêmes étaient rares qui, comme nous, se souvenaient de l'espèce de rayonnement qui émanait de cette pièce et qui, sans l'avoir vue dans sa nouveauté, avaient recueilli des lèvres de leurs aînés le témoignage de son éclat et de sa beauté. Mais, ces deux petits groupes mis à part, quels pouvaient être les rapports du public avec l'auteur qu'il abordait? Il était bien moins sensible à la qualité de l'œuvre qu'à la grandeur du nom. Et ce nom même, que disait-il? Voici plus de vingt ans que d'Annunzio fait figure dans le monde d'agitateur et de politicien plutôt que de poète ou d'écrivain, et ceux-là mêmes qui nourrissent pour lui la plus persistante et la plus juste admiration célèbrent en lui surtout l'homme public. Qu'on en juge en relisant le beau livre que M. Aniante lui a consacré et où il se plaît à ne le tenir que pour le prophète du nouveau monde italien. Il est sévère pour l'écrivain: « Le d'annunzianisme littéraire a fait son temps », dit-il. Et il ajoute: « D'Annunzio survit à la mort de ses mots rares et de ses images royales, nourriture trop lourde que l'esprit actuel refuse d'avaler. »

Qu'est-ce donc que l'esprit actuel? Il n'est pas bien facile

de le définir ou de l'analyser, mais parfois des incidents imprévus jettent sur lui des lumières saisissantes.

Un auteur dramatique que j'ai l'originalité de ne pas apprécier, mais aux productions duquel je reconnais volontiers que le public fait cependant quelquefois bon accueil, eut récemment l'occasion de m'écrire et de me faire d'étranges confidences que je n'avais point sollicitées. La lettre qu'il m'adressait ayant trait à l'une des œuvres capitales parues sur la scène française du XIX^e^ siècle, il commença par me dire catégoriquement qu'il ne l'avait point lue, comme s'il y avait là de quoi se vanter. Etendant ensuite son ignorance à autrui, il m'assura que sa génération — un homme autorisé le lui avait dit — ne connaissait point cette pièce-là. (Il est vrai que c'est une pièce étrange, à laquelle sa très grande réputation n'a pas valu un très grand public, et qui a le rare privilège de demeurer d'avant-garde après soixante-dix ans bientôt d'existence.) Que mon correspondant ignorât ce fameux ouvrage n'était d'ailleurs point chose qui dût surprendre quiconque. Son ignorance et son inculture ne se bornaient point là et il voulut bien me dire qu'au temps où il remportait ses premiers succès, il avait quant à lui fort peu lu. Le souci et la hâte de produire ses propres ouvrages ne lui laissaient pas le loisir de s'instruire de ceux d'autrui.

Je ne veux pas me livrer à des inductions hasardeuses. D'une lacune singulière, même chez quelqu'un qui ne se flatte pas d'avoir tout lu, je n'irai pas conclure à d'autres lacunes. J'admets que mon correspondant connaît d'Annunzio autrement que de nom, mais je suis bien sûr que dans la génération à laquelle il appartient, le nom de d'Annunzio n'est plus guère qu'un grand signe sonore, qui ne correspond pas à une réalité bien précise. Qu'il est loin le temps où notre cher Marcel Boulenger regardait chevaucher d'Annunzio dans le premier numéro de la *Nouvelle Revue Française*. Voici que la *Nouvelle Revue Française* a bientôt son quart de siècle.

Qui donc saurait évoquer les merveilles sensibles que d'Annunzio jeta dans le souvenir des hommes? Revoyez la Rome adorable du *Piacere*, la figure exquise d'Elena Muti enroulée dans la draperie au Zodiaque d'Or ou se jouant, nue, dans la Coupe d'Alexandre,

les courses, le duel et l'enchantement de Schifanoïa avec la mer qui se lamente et murmure, de ce bois sacré où régnait l'Hermès aux quatre fronts...

Hélas! Marcel Boulenger, qui écrivait ces belles lignes admiratives, est mort, et bien d'autres amis français de d'Annunzio sont morts: Barrès, Montesquiou qui organisait en son honneur de mémorables fêtes qu'ornaient les plus jolies femmes de Paris. Tout ceci glisse dans l'oubli et l'ignorance. Bientôt on fixera une plaque commémorative sur le mur d'une maison de la rue Geoffroy-l'Asnier. Y inscrira-t-on seulement que d'Annunzio, qui y vécut, fut un écrivain et un poète? Je ne renouvellerai pas d'anciens développements pour dire qu'il n'y a que les lettres qui assurent aux mémoires humaines une renommée durable. Sans les lettres, d'Annunzio aurait mené une existence comparable à celle de ce colonel Lawrence qui agita le Levant pour le plus grand profit de l'Angleterre. Les lettres le placent dans la catégorie où l'on voit Chateaubriand, Lamartine, Hugo, ces hommes qui eurent deux activités, mais qui font avant tout figure de grands écrivains.

PIERRE LIÈVRE.

## *PHILOSOPHIE*

African Spir : *Propos sur la guerre*, publiés avec quelques commentaires par Hélène Claparède-Spir, Paris, Truchy-Leroy, J. Gamber. — *Le Témoignage des Elites*, voix de France, de Belgique, de Grande-Bretagne, d'Allemagne, d'Autriche, de Tchécoslovaquie, de Pologne et des Etats-Unis, réunies et publiées par Hélène Claparède-Spir. Introduction de H. Lichtenberger, préf. de G. Murray, Paris, J. Gamber, 1932. — Henri Sérouya: *Le problème philosophique de la Guerre et de la Paix*, Paris, Marcel Rivière, 1932. — Ch. Andler: *Vie de Lucien Herr*, Rieder, 1932. — Lucien Herr: *Choix d'écrits*. Ibid., 1932.

Les **Propos sur la guerre** sont la première traduction française d'un « Appendice » à l'ouvrage d'A. Spir, paru en 1879, *Recht und Unrecht*. L'auteur de cette traduction, Mme H. Claparède, veille pieusement à la mémoire de l'illustre philosophe, son père ; sachons-lui gré de nous avoir soumis ces pages d'un intérêt à la foi permanent et plus immédiat que jamais. Ce n'était pas une banalité, en 1879, d'affirmer que la guerre est préjudiciable même aux vainqueurs. Si l'on allègue que les Etats et les nationalités ne

sont pas partout homogènes, et que par suite il y aura toujours des opprimés, la haute conscience du philosophe proteste: « L'antagonisme entre les nationalités perdra toute son acuité le jour où n'existera plus la tendance inique à l'oppression, ni le perpétuel danger des manaçants préparatifs de guerre. »

Dans **Le Témoignage des Elites** on trouvera de nombreuses opinions, souvent trop peu développées. Nous ne relevons que chez deux de ces « voix » occidentales l'idée gandhiste que seule la non-violence peut dominer la violence: chez une Anglaise et chez P. Natorp.

M. **Sérouya** n'est pas de ceux qui, pour aborder avec positivité un problème, refusent de le traiter métaphysiquement; au contraire il croit qu'une vigoureuse analyse philosophique de ce qui enracine la guerre dans le vouloir-vivre pénètre plus à fond dans les causes du fléau que les remarques des juristes, des historiens ou des hommes politiques. Le fait est que son livre a de la force et de la clarté, mais il concilie avec la réflexion abstraite une assez large information. C'est le livre d'un métaphysicien, car ce que l'auteur reconnaît à l'origine de la guerre, c'est le dynamisme de la conscience, la durée toujours créatrice, conçue de façon bergsonienne. De là certains concluront à la nécessité, à l'éternité de la guerre; H. Sérouya conclut qu'en effet il faudra toujours lutter pour établir, pour maintenir la paix, mais que telle est la seule forme de lutte nécessaire et légitime. Lutte non violente, mais douloureuse encore; travail ardu, mais exaltant. Espérons que pour l'homme à venir, comme jadis pour Hercule, ses exploits seront des travaux plutôt que des massacres.

D'inspiration pacifiste, l'ouvrage se trouve ainsi fort éloigné de la fadaise utopique, puisqu'il ne dissimule aucune des causes tenaces qui risquent sans cesse de ramener le fléau. Il prouve sa vaillance en concevant la paix, elle aussi, comme lutte constante. L'Académie des Sciences morales a reconnu ce double mérite, et l'a justement récompensé. Recommandons l'historique des jugements sur la guerre, chez les peuples les plus différents, en particulier les pages consacrées à la race

et à la sélection, écrites peu de temps avant l'explosion de l'hitlérisme.

Les quarante ans d'activité consacrés par **Lucien Herr** à la science et à la pensée nous rappellent les « quarante ans d'indianisme » d'Auguste Barth. Ici et là, deux vies consacrées d'outre en outre à la vérité, en souverain désintéressement; ici et là un énorme savoir, gage d'une sûreté de jugement presque impeccable. Deux hommes qui furent de grands Alsaciens, et qui consacrèrent tout leur zèle à rendre aussi solide que brillante la culture française. Ajoutons que la biographie de Herr est l'œuvre d'un autre Alsacien, leur égal en savoir, et d'une sensibilité frémissante.

Dans la modestie de son caractère et dans celle de ses fonctions, Lucien Herr a exercé une influence profonde par son exemple, sa direction, son amitié. S'il a peu produit, c'est qu'il a préféré agir sur autrui. Ses vraies œuvres furent les instigations qui rayonnèrent de sa lucide générosité. Il ne s'est pas contenté de guider des carrières scientifiques, de diriger des consciences, il a participé en une discrétion exemplaire, et pourtant dans un don total de lui-même, à la vie politique et sociale. Quiconque étudiera la société française dans ces cinquante dernières années devra tenir compte de son activité.

L'hommage d'affection que rend ainsi Ch. Andler à l'admirable ami, est donc un livre qu'utiliseront historiens et philosophes. L'introduction nécessaire s'y trouve, à la lecture des **Choix d'écrits** de Herr, que publie du même coup l'éditeur Rieder: 280 pages de politique — surtout tirées d'une collaboration régulière à *la Volonté* et à *l'Humanité;* autant de pages consacrée à de la critique, à de la philosophie, à de la littérature, à de la psychologie. Un article célèbre, paru dans la *Grande Encyclopédie,* sur Hegel, est fort heureusement réédité. On se nourrira de ces pages, comme on se nourrit des « logia » d'un maître en sagesse, Socrate ou Confucius. Mais il nous faut déplorer maintenant la disparition du troisième des Alsaciens cités, qui ont si noblement servi notre pays: Charles Andler lui-même, dont l'un des derniers soucis aura été l'accomplissement de ce pieux hommage.

P. MASSON-OURSEL.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

Paul Labérenne: *Les mathématiques et la technique;* Henri Mineur: *La mécanique et l'astronomie* (deux chapitres de l'ouvrage collectif: *A la lumière du marxisme,* Editions sociales internationales). — Marcel Boll: *La logique et sa caricature,* Rieder.

Abstraction faite de toute discussion doctrinale, deux chapitres rentrent dans le cadre de cette rubrique : le premier (pp. 19-38) est rédigé par un professeur de mathématiques au Lycée Rollin; le second (pp. 39-107) est l'œuvre d'un astronome de l'Observatoire de Paris, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler (1).

§

Le chapitre sur **Les mathématiques et la technique** renferme un grand nombre de réflexions sur les origines de cette science, son anarchie actuelle, ses applications possibles et son avenir.

« Comme toutes les sciences, les mathématiques, écrit Frédéric Engels, sont nées du besoin des hommes, de l'arpentage, de la mesure des capacités des récipients, de la chronologie et de la mécanique. Les mathématiques pures sont, après coup, appliquées au monde ». La raison en est que le cerveau humain, comme l'homme lui-même, est un produit de la nature... (p. 24).

La science n'est pas « neutre »; elle n'existe pas en dehors des classes, ni de la vie économique; son développement — y compris celui de ses branches les plus abstraites, comme les mathématiques — dépend, en dernière analyse, de l'état des forces productives. Comme l'industrie, la science n'est pas libre, mais anarchique (2), ce qui est tout différent (pp. 34 et 37). D'autre part, il faut, pour des observations scientifiques (3), un minimum de loisirs (p. 26).

La bourgeoisie, quand elle luttait contre le féodalisme (en particulier, la bourgeoisie française, qui fit la Révolution de 1789) représentait l'élément progressif de l'humanité. Elle professait

(1) *Mercure de France,* 15 avril 1932 (pp. 426-428, à propos de sa conférence à l'*Union rationaliste*) et 15 octobre 1933 (pp. 422-423, à propos de sa brochure, *L'Univers en expansion,* Hermann.)

(2) Ailleurs (pp. 20-21, Labérenne nous fait cette confidence: « Saisis tantôt d'épouvante et tantôt d'admiration, les infortunés lycéens voient défiler devant eux des théorèmes alignés comme des chapelets de saucisses... »

(3) Henri Mineur écrit plus loin (p. 42): « Les mathématiques ne sont pas le fruit de notre imagination, dotée de je ne sais quelle prescience, mais le résultat d'une lente accumulation d'observations de la nature ».

alors des idées matérialistes; elle combattait violemment les tendances religieuses ou idéalistes dans la science. Aujourd'hui, au contraire, sa puissance économique commence à être ébranlée: l'idéalisme, la religion parfois deviennent des refuges, voire des points d'appui. La science même l'inquiète, surtout quand elle la voit toucher aux problèmes sociaux; elle n'hésite pas à parler de temps à autre de sa « faillite »... (p. 31).

§

L'étude d'Henri Mineur sur **La mécanique et l'astronomie** est beaucoup plus étendue et tout aussi intéressante. Nous y retrouvons des idées analogues sur l'expérimentation et sur la technique. Ainsi l'auteur insiste beaucoup sur ce fait que les besoins techniques provoquèrent l'essor initial de la science antique; c'est « dans de nouveaux besoins techniques que la science retrouvera sa vie (p. 52), ou même dans des modifications économiques (p. 61). Je pense que la science continuera sa marche en avant, non plus dans les pays où règne le régime capitaliste, mais dans ceux où le prolétariat prendra le pouvoir (p. 103) ». L'auteur donne, en passant (p. 100), des précisions savoureuses sur le recrutement des Observatoires d'Etat, qui font le pendant aux récentes révélations sur la Banque de France.

Il nous faut signaler tout particulièrement le passage où Mineur montre le rôle de la technique dans la cascade des crises économiques (p. 102), puis il se propose d'élucider la réaction de ces crises sur la science, en commençant par distinguer deux sortes de bourgeoisies :

La bourgeoisie conservatrice, se rendant compte que les crises proviennent en définitive de la science, jette l'anathème sur le machinisme et sur la science. Elle voudrait arrêter le progrès de la science et, si possible, revenir en arrière. En même temps, elle essaie de développer l'esprit religieux (4) dans les masses prolétariennes, pour les maintenir le plus longtemps possible en état de servitude et d'incompréhension des événements; la bourgeoisie

(4) « La religion a toujours prétendu apporter, à toutes les questions que pouvait se poser l'esprit humain, les solutions définitives, et elle interdit qu'on en cherche d'autres (p. 53). L'Eglise cherche à se concilier la science victorieuse et à combattre l'opinion qu'*il y a opposition* entre l'astronomie et la théologie: elle tente d'accaparer la science à son profit, en fondant les observatoires du Vatican, de Zi-Ka-Wéi et de Tananarive (p. 101. »

conservatrice voit là une seconde raison de combattre la science, adversaire de la religion.

Par contre, la bourgeoisie voltairienne reste antireligieuse, parce que, chez elle, l'honnêteté scientifique l'emporte sur l'intérêt; cette bourgeoisie voltairienne cherche toujours le progrès matériel et moral de l'humanité dans le développement des sciences.

De plus en plus, l'esprit conservateur l'emporte sur l'esprit voltairien, et la bourgeoisie veut étouffer le développement scientifique. Sans parler des régimes fascistes — dernière forme impérialiste de défense du capitalisme — nous assistons, en France, à un renouveau du *sectarisme religieux;* des chaires ont été supprimées dans les Facultés et des postes dans les Observatoires... (pp. 102-103).

Et nous retrouvons un regain d'actualité à ces phrases qui concernent en réalité le dix-huitième siècle (5) :

La classe qui détient le pouvoir, et qui comprend plus ou moins clairement que la poussée des faits économiques va bientôt briser les cadres de la société, adopte une philosophie pessimiste, c'est-à-dire idéaliste et mystique, d'une part, parce qu'elle a perdu confiance dans le déroulement naturel des phénomènes et qu'elle veut se raccrocher à l'espoir d'un monde meilleur après la mort; d'autre part parce qu'elle a besoin d'écarter la classe opprimée d'une juste compréhension des événements.

La classe opprimée, celle qui produit toute la vie économique, sans détenir ni le pouvoir politique ni les moyens de production et d'échange, adopte une philosophie optimiste, donc matérialiste, d'une part parce qu'elle a confiance que le développement naturel des événements lui donnera le pouvoir, et d'autre part pour mieux diriger son action révolutionnaire au milieu des événements (p. 74).

§

La brochure que nous venons de faire paraître, sous le titre **La logique et sa caricature,** s'apparente à l'ouvrage précédent au point de vue scientifique; il se rattache aux

(5) Il n'y a guère qu'un point sur lequel je m'oppose aux thèses d'Henri Mineur sur la science, c'est quand il écrit (pp. 95 et 106) : « Il semble que l'homme travaille rarement sans but ». *Au point de vue strictement individuel,* toute création est *le plus souvent* dépourvue de but; j'ai développé cette thèse en détail dans mon pamphlet contre Julien Benda : *La conversion d'un clerc* (*Mercure de France,* 1er mai 1929, p. 602).

divers exposés de philosophie scientifique que nous avons préfacés (6).

La caricature de la logique, c'est la « passion », comme on disait il y a trois siècles, qui se concrétise sous forme de *raisonnements intentionnels* et qui n'a cure de contradictions. A la logique affective s'oppose la logique objective, la vraie logique, qui est souvent dénaturée par *les méfaits de la tradition* et par *l'insuffisance de documentation.*

Entre temps, nous donnons un petit dictionnaire des synonymes, accouplant un euphémisme à l'expression péjorative correspondante :

> délibérations et caprices,
> dévaluation et inflation,
> juste répression et odieuse brutalité,
> manifestant et émeutier,
> sentiment des nuances et incapacité logique,
> pays réel et pays légal (7),
> ville légale et ville réelle (8),
> etc., etc...

Le dernier chapitre s'appuie sur les récentes données de la psychologie scientifique pour classer objectivement les valeurs humaines et pour montrer dans quelles conditions la logique objective et la logique affective pourront être unifiées.

MARCEL BOLL.

## *SCIENCE SOCIALE*

Julian Huxley: *Ce que j'ose penser,* traduction Thérèse Le Prat, Gallimard. — Hyacinthe Dubreuil: *A chacun sa chance. L'organisation du travail fondée sur la liberté,* Grasset. — Mémento.

Je m'excuse d'être en retard avec le très remarquable ouvrage de Julian Huxley, **Ce que j'ose penser,** *What dare I think?* L'auteur, petit-fils du grand biologiste Thomas Huxley et frère du romancier social Aldous Huxley, appartient comme lui et comme Wells à la race des anticipationnistes : Que sera le monde dans cinq ou dix siècles? Race très pré-

(6) *Mercure de France,* 15 décembre 1932, pp. 619-622; 15 juillet 1933, pp. 425-427; 15 décembre 1933, pp. 653-654; 15 juillet 1934, pp. 360-362; 15 novembre 1934, pp. 135-136; 15 juin 1935, pp. 596-598.

(7) Pour la France (Ch. Maurras).

(8) Pour Paris (Ch. Maurras).

cieuse, et dont nous avons, chez nous aussi, quelques représentants de premier ordre : Gabriel Tarde avec son très savoureux *Fragment d'histoire future* et Rosny aîné avec son *Aube du futur,* sans parler de ses admirables romans, *Vamireh, Xipehuz, La Guerre du feu,* etc., que tout le monde connaît. Julian Huxley vient de joindre son nom aux leurs avec le livre dont je vais dire quelque mots.

Quelques mots seulement, hélas! car, pour en parler dignement, il faudrait un volume entier. L'ambition de Julian Huxley ne vise à rien de moins qu'à donner une religion nouvelle à la société humaine, et cette religion serait un humanisme scientifique basé sur la foi dans l'amélioration de la race future, foi servie par l'altruisme inhérent à la nature humaine, noble programme qui renouvelle l'ancien positivisme d'Auguste Comte dont l'influence ne s'est d'ailleurs pas éteinte.

La religion nouvelle, dit quelque part l'auteur, ne doit pas être une religion de mort, mais de vie; de négation, mais d'affirmation; son but doit être l'enrichissement de la vie, la fixation d'un but qui soit au delà de soi; cette religion nouvelle aura donc un programme pratique dont le commencement sera la lutte contre la guerre, le nationalisme étroit, l'obscurantisme, la suprématie de mobiles purement économiques, l'idolâtrie du laisser-faire, etc. Et tout cela sera, on en convient sans peine, excellent, mais ce ne sera pas de la religion; ce sera un idéalisme humanitaire à la portée de tout le monde, ce qui ne veut pas dire que tout le monde s'enflammera pour lui; pour que cette flamme jaillisse, il faudra autre chose, une communion avec l'inconnu et l'inconnaissable. Au fond, dans le positivisme comtiste, il y a une communication divine, le Grand Fétiche vu à travers Clotilde de Vaux, et il est permis de sourire de cette révélation-là, mais il faut bien reconnaître que c'est à elle que tenait la chaleur apostolique du comtisme. Cette chaleur, je crains qu'on ne la trouve pas au même degré dans l'huxleyisme. Certes, rien de plus approuvable que « la liberté, la tolérance de l'expérience sincère, le progrès de la science, l'amélioration de la race, la préservation et la création de la beauté, la suppression de la peur, etc. »; mais tout cela, qui n'est assurément pas contraire à la

religion, est-il de la religion? Pas une âme sincèrement religieuse ne répondra oui. La religion, c'est un homme qui vient vous dire : « Je suis Dieu ou Envoyé de Dieu. » S'il vient vous dire simplement : « Je combats l'excès du nationalisme, ou l'abus du libre échange », c'est tout autre chose.

Nombreux sont ceux qui, comme l'auteur anglais dont je viens de parler, louent la liberté en général, mais beaucoup plus rares sont ceux qui demandent qu'on la réalise dans le domaine des faits pratiques. Cette singularité nous est offerte par M. Hyacinthe Dubreuil avec son nouveau livre **A chacun sa chance,** titre qu'éclaire le sous-titre *L'organisation du travail fondée sur la liberté,* et que confirme l'épigraphe empruntée à Fourier : « Tout ce qui est fondé sur la contrainte dénote l'absence de génie. » M. Dubreuil, simple ouvrier d'origine, mais d'esprit très pénétrant, a déjà donné plusieurs livres remarquables, *Standards* par exemple, sur le monde ouvrier tant en Amérique qu'en France, et dans celui-ci il résume ses observations antérieures en se déclarant en faveur de la liberté politique et sociale, de la collaboration consciente des hommes, de la « synergie », comme je me suis toujours plu à dire pour mon humble part.

Il se prononce donc contre tout ce qui procède de la lutte des classes, et de l'antagonisme des employeurs et des employés. Même les organisations paritaires d'arbitrage obligatoire, comme le corporatisme fasciste, ne trouvent pas grâce à ses yeux, puisqu'elles ne font que stabiliser cet antagonisme. A ces constructions ambitieuses, il oppose et préfère les modestes réalisations qui ont lieu à l'intérieur des ateliers, et il prône l'usage de l'entreprise en groupes autonomes, telle qu'il l'a vue se réaliser pour les porteurs de bagages dans les gares. Un particulier ici avait eu l'idée de proposer aux réseaux de chemins de fer de leur fournir le personnel nécessaire, et les réseaux avaient accepté très volontiers, car cela les débarrassait d'un gros travail délicat, mais ce particulier prélevant sur les pourboires un chiffre important (500 fr. par gare et par jour, paraît-il), les porteurs de bagages se groupèrent et se passèrent de lui. Assurément, ils eurent raison. Toutefois, remarquons que le premier qui avait eu

l'idée de l'organisation avait bien son mérite, et que, s'il a gagné assez gros pendant quelque temps, ce n'était pas injuste, d'autant qu'il ne dépendait que de ses employés de réduire ou même supprimer ses bénéfices, comme ils le firent. Maintenant, ce qui avait lieu ainsi pour les porteurs de bagages, service en somme secondaire, pouvait-il être réalisé dans des services plus essentiels et plus techniques? En outre, ce sont les petits entrepreneurs qui sont exploiteurs. Les grandes administrations sont moins cupides, et l'on sait que les compagnies de chemins de fer, puisqu'il s'agit d'elles, paient beaucoup moins de dividendes que d'impôts, et que la part des actionnaires est très peu de chose comparée à celle des agents de toutes sortes. Il est donc à craindre que cette nouvelle panacée des groupes autonomes ne soit pas beaucoup plus satisfaisante que celle de la participation aux bénéfices, de l'artisanat ouvrier, de la coopérative de production, etc.

M. Dubreuil n'en a pas moins raison de prôner tout ce qui est libre entente et organisation consciente et consentie. Les régimes de contrainte que nous voyons fonctionner, même déguisés en dictatures de prolétariat, sont carrément odieux; tout ce qui détruit le sentiment de la dignité humaine chez l'homme doit être condamné. Mais il faut se résigner d'abord à une certaine discipline qui limitera forcément la liberté, et ensuite à certains avantages de ceux qui auront, soit conçu une invention heureuse, ceci tout à fait légitime, soit réalisé une meilleure organisation nouvelle, ceci plus facile à réduire, comme on vient de le voir. Il faudrait donc, avant tout, que les employeurs fussent plus bienveillants et même affectueux pour les employés, et plus respectueux de leur dignité humaine (et ce n'est pas le matérialisme marxiste qui les rendra tels, mais seulement la haute philosophie morale et la religion) et que les employés fussent de même plus affectueux et respectueux pour leurs employeurs. Malheureusement, les forces de haine et d'envie travaillent en sens contraire, d'où les mesures que parfois l'intérêt de la société civilisée oblige à prendre. Assurément, le corporatisme italien n'est pas l'idéal et aucun partisan de la liberté ne l'approuvera, mais il a l'immense avantage de juguler l'esprit

révolutionnaire et de prévenir les grèves; c'est énorme : il faut, avant tout, que les industries vivent!

Je pense d'ailleurs, avec l'auteur, que la liberté a des ressources insoupçonnées, et que, s'ils y mettaient un peu du leur, les patrons et les ouvriers feraient très suffisant ménage. Le mal, ici comme partout, vient de l'esprit politicien; le jour où les ouvriers ne nommeront plus de prétendus représentants syndicaux qui les exploitent autant que de mauvais patrons, mais seront consultés par voie de referendum professionnel sur les questions qui les intéressent, ou encore auront pour porte-parole des camarades tirés au sort parmi eux, donc échantillons plutôt que mandataires, la concorde à l'usine sera assurée.

MÉMENTO. — Karl Marx : *Le Capital,* édition populaire (résumé-extraits), par Julien Borchardt, texte français établi par J.-P. Samson. Editions Rieder. On ne peut qu'approuver des entreprises de ce genre, qui permettent de prendre connaissance d'ouvrages à peu près illisibles dans leur texte primitif. Le texte remanié et condensé, comptant près de 500 pages très denses, est lui-même dur à avaler. Au surplus, les ouvrages de Karl Marx n'ont plus qu'une valeur historique, et ils n'ont jamais eu, d'ailleurs, de valeur scientifique. — Ludovic Zoretti : *Elite, Sélection, Culture,* Editions Liberté. La bande du volume indique l'esprit du livre : « La culture bourgeoise est moribonde; dans le sein du prolétariat, une culture nouvelle germe. » De pareilles affirmations sont désarmantes. Que répondre? Que répondre? Autant discuter avec des anthropopithèques. — P. Vaillant-Couturier : *Le malheur d'être jeune,* Les Editions nouvelles. C'est un malheur qui ne dure pas, hélas! Comment l'auteur, qui écrivit jadis de si jolis vers élégiaques, a-t-il pu sombrer dans cet abîme de stupidité haineuse qu'est le communisme politicien? — Eugène Varga : *La Crise économique, sociale, politique,* Bureau d'éditions. Encore un livre écrit dans un esprit moscoutaire. Donc grande valeur pour ceux imbus de cet esprit-là. — André Lorulot : *Pour ou contre la Franc-Maçonnerie,* L'Idée libre. L'auteur conclut *Pour,* ce qui est surprenant de la part d'un anarchiste, la franc-maçonnerie, de par son embrigadement, sa discipline et son obligation au secret, étant le contraire absolu de l'anarchisme. Mais la logique est rare ici-bas. — R.-A. Lochore : *History of the idea of civilization in France, 1830-1870,* Librairie Ludwig Rohrscheid, Bonn. Voici un curieux livre écrit en anglais sur la France par un Néo-Zélandais élève

d'une université allemande, et fort au courant de la littérature des trois langues. Pour nous Français, il regorge de détails inattendus et nous fait connaître des auteurs allemands que nous ignorons, par exemple ce Joachim Moras qui a traité le même sujet pour la période 1750-1830. Les deux ouvrages, qui se font ainsi suite, ont été écrits sous l'impulsion d'Ernest-Robert Curtius. L'ouvrage de M. Lochore comprend trois parties : 1° Avant et après Guizot (monarchie de Juillet); 2° *Barbari ad portas* (république de 1848); 3° Cæsarisme (Second Empire), et contient les mêmes chapitres : Sciences, Sociologie, Religion, Rôle de la France dans la civilisation. De pareils livres ne peuvent qu'être signalés. Ce sont d'inépuisables mines de faits et d'idées. Un tel travail de premier ordre fait honneur à l'auteur et à toutes ses patries, la première océanienne, la seconde rhénane, la troisième britannique et la quatrième, au moins d'esprit, française.

HENRI MAZEL.

## *GEOGRAPHIE*

J. Sion et Y. Chataigneau : *Italie, Pays balkaniques* (2e partie du t. VII de la *Géographie universelle*), 1 vol. in-8°, Paris, A. Colin, 1934. — Paul Roussier : *L'établissement d'Issiny*, 1687-1702 (Publications du Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française, série A, n° 3), 1 vol. in-8°, Paris, Larose, 1935. — Mémento.

Je ne peux cacher que j'ai eu une déception en ouvrant le volume, que dis-je? la moitié de volume consacrée, dans la *Géographie universelle*, à l'**Italie** et aux **Pays Balkaniques**. Une déception dont les auteurs, MM. Sion et Chataigneau, ne sont point responsables; ils ont dû la ressentir et en souffrir tout les premiers.

Lorsque je compare aux copieux volumes qui traitent de tel ou tel autre Etat ou groupe d'Etats de l'Europe les cent cinquante pages allouées à l'Italie et les cent quatre-vingts qui forment le lot des Pays balkaniques, Yougoslavie, Bulgarie, Albanie et Grèce, je me dis qu'en vérité ces pays de la Méditerranée sont traités en parents pauvres.

Je sais bien que dans la première partie du volume, dont j'ai rendu compte le 1er février dernier, il y a soixante pages de *Généralités* sur les pays de la Méditerranée d'Europe considérés dans leur ensemble, de l'Espagne à la Grèce, où ne manquent pas, en effet, les traits communs. Mais comme cela encore est peu de chose!

Il y a, dans le plan général de la *Géographie universelle*,

quelques disproportions visibles: celle-là en est une. Un cadre rigide et inflexible, imposé par les nécessités d'édition, n'a pu être brisé, ni même élargi. Plaignons les collaborateurs défavorisés: ne tirons pas trop sur eux; ne leur reprochons pas trop d'entasser parfois un Pélion sur Ossa de chiffres sur noms, et de rédiger des textes compacts, pas assez aérés, pas assez ventilés. Ils sont comme le pianiste; ils font ce qu'ils peuvent; ils réalisent parfois des tours de force.

§

M. J. Sion, en particulier, s'en est fort bien tiré dans l'étroit espace dont il disposait pour l'étude de l'**Italie.** Il le doit non seulement à ses qualités personnelles, que j'ai eu l'occasion de louer plus d'une fois, mais à son goût très vif pour l'impression directe, pour l'image colorée, pour la sensation de plein air, où le guide scientifique à travers l'Italie que constitue son volume devient parfois, sans rien perdre de sa valeur positive, un très séduisant guide de tourisme.

M. Sion ne s'attarde pas à élucider les très nombreux problèmes d'évolution du relief que présente un pays aussi mouvementé que l'Italie. Il se contente de les indiquer, de dire le point où nous en sommes, de mentionner ce que des vues universellement adoptées hier paraissent présenter de suranné (à bon droit? je n'en sais rien; il y a des modes scientifiques qui changent aussi vite que les modes féminines). Il fait bien de s'en tenir là. Si dans ce domaine il avait prétendu en venir aux certitudes, son livre n'eût pas été rédigé à la veille du jugement dernier.

L'unité de son travail se trouve dans la vigoureuse opposition, accusée par tous les traits physiques et humains, entre le Nord de l'Italie (Alpes et plaine du Pô) et la péninsule qui toute entière, en y joignant la Sicile et la Sardaigne, forme ce Midi où le ciel, le sol et les hommes présentent des traits si différents: ce qui aide à comprendre le long morcellement politique de l'Italie et, aujourd'hui encore, empêche son développement d'être aussi vigoureux, aussi rapide et aussi harmonieux que le voudrait le gouvernement fasciste.

Ce sont la plaine du Pô et les vallées des Alpes qui font la vraie force politique et économique de l'Italie. Tout le

reste, la plaine de Naples exceptée, est inférieur. C'est dans ce reste, travaillé sur les côtes par la *malaria,* souvent menacé par les éruptions, les séismes et les éboulements ou glissements de terrain (*frane*) que le gouvernement de Mussolini recherche cette *bonifica integrale* du sol italien qui doit donner le pain à une population débordante et maintenant en grande partie claquemurée chez elle par les économies fermées.

Au reste, il ne faudrait pas croire que, dans la plaine du Pô elle-même, les hommes n'ont qu'à recueillir les fruits d'une nature généreuse. Comme beaucoup de pays dits plantureux, la vallée padane doit une grande partie de sa prospérité à un travail multiséculaire. « La vallée du Pô n'est pas la mère de ses habitants, dit Cattaneo; elle est leur fille. » Il a fallu endiguer le fleuve; il a fallu irriguer et canaliser la plaine, où affluaient des eaux abondantes, mais trop souvent irrégulières.

Conséquence curieuse des endiguements: si le delta du Pô empiète assez vite sur l'Adriatique, c'est, en partie, le travail humain d'endiguement qui en est cause. Les alluvions de crue ne peuvent plus se déposer en plaine: pour une part, ils restent au fond du fleuve et l'exhaussent au-dessus des terres environnantes; pour une autre part, ils construisent le bombement du delta, si remarquable sur la carte entre Venise et Ravenne.

Dans l'Italie péninsulaire, le gouvernement fasciste a entrepris le reboisement de la montagne pour assainir les plaines, régulariser les rivières, développer la culture et supprimer la malaria. Partout on assiste à une lutte énergique contre la nature. Et aussi contre les populations, dont les tendances natives, de Toscane en Sicile, ne se prêtent guère à un tel effort. Elles n'ont, pour y faire face, que des qualités passives : docilité, sobriété. Cela suffit au pouvoir énergique qui a pris en mains les destinées de l'Italie. Il tâche de plier à la volonté dirigeante non seulement les conditions naturelles, mais le comportement humain.

Expérience audacieuse, dont nous voyons, dans le livre de M. Sion, les résultats acquis, surtout celui-ci: un million d'hectares livrés à la culture. Mais nous n'en voyons pas tous les

ressorts secrets. Notamment celui du financement de l'opération. M. Sion n'en parle pas: il dit avec raison, dans une note, que ce n'est pas son affaire. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là pour nous une inconnue insuffisamment élucidée par la parole de Mussolini: « La supériorité du peuple italien vient de ce qu'il peut vivre avec un repas par jour. »

Reconnaissons qu'à un autre point de vue, le gouvernement fasciste sait s'adapter aux conditions géographiques générales où se trouve l'Italie. Malgré le développement industriel moderne, il y a pour l'Italie une infériorité qui provient de sa pauvreté relative en matières premières. On ne veut donc point industrialiser la nation. On veut lui conserver son caractère rural, en y ajoutant l'expansion maritime commerciale qu'elle eut au moyen âge. On veut enrayer l'émigration vers les villes. Et par-dessus tout, conserver à l'Italie moderne sa forte natalité, car le gouvernement italien estime que la force, la puissance, la richesse et l'indépendance d'un peuple lui viennent avant tout du nombre de ses hommes: le nombre qui conditionne la qualité. Il y a là une leçon dont la France contemporaine devra faire son profit.

§

**Les Pays Balkaniques** ont été décrits: la Yougoslavie, l'Albanie, la Bulgarie et la Thrace turque par M. Y. Chataigneau; la Grèce par M. Sion.

Bien qu'une introduction générale, due à M. Chataigneau, définisse au point de vue géographique la péninsule des Balkans (ce nom lui-même est une invention des géographes), en notant comme il convient l'extrême enchevêtrement des aires de relief, de climat, de sol et de végétation, ainsi que la grande diversité des populations, des tempéraments et des genres de vie, le plan général de description par Etats, tous récemment constitués sur cette vieille terre, présente de grands inconvénients.

Ainsi, la Macédoine est serbe pour une part, grecque pour une autre: nous avons donc une étude de la Macédoine serbe, et cinquante pages plus loin, une étude de la Macédoine grecque. Or, voilà vingt-cinq ans à peine qu'elles sont séparées.

De même pour la Thrace, où il y a un tronçon bulgare, un tronçon grec, un tronçon turc.

Il y avait, ce me semble, en appliquant la méthode régionale, des manières plus adroites de procéder. La clarté et l'intérêt de l'exposition y auraient gagné. Cette péninsule des Balkans est le théâtre d'une double accumulation difficile à débrouiller: accumulation d'accidents physiques, souvent très discordants, sur un espace relativement étroit; accumulation d'alluvions humaines déposées ou disposées au gré des guerres, des invasions, du conflit de races, des progrès, des décadences, et aujourd'hui à peine arrivées à une stabilité toute provisoire.

Je le reconnais, la tâche était extrêmement difficile. Notamment au point de vue des chiffres statistiques, il est bien plus commode de se tenir dans les cadres politiques existants.

M. Chataigneau note justement, en parlant de la Yougoslavie, qu'au point de vue de la géographie naturelle, elle combine les aspects physiques et structuraux de l'Europe centrale et des Balkans, en y ajoutant une façade méditerranéenne. De même, son peuple aux rameaux triples (Serbes, Croates, Slovènes), est apparenté à la fois aux communautés européennes et aux communautés orientales. C'est le moins homogène des pays balkaniques. Sans compter qu'il contient aussi des Allemands, des Magyars, des Albanais, des Roumains, des Italiens et des Turcs. Il y a là pour lui une menace incontestable, nous le savions même avant l'assassinat du roi Alexandre. Mais la réforme agraire, la colonisation intérieure et la richesse du sous-sol pourront et devront sauver l'unité et l'avenir yougoslaves.

J'ai trouvé un peu sèche l'étude sur l'Albanie, ce curieux pays si près et en réalité si loin de l'Europe civilisée, où le gouvernement italien poursuit une politique d'expansion et de conquête indirecte.

Au rebours de la Yougoslavie, la Bulgarie est un pays très homogène, peuplé d'une paysannerie robuste, attachée profondément au sol qu'elle cultive, dit M. Chataigneau, avec une passion de jardinier. Son étude sur la Bulgarie est extrêmement nourrie de noms et de chiffres. Quelquefois un peu trop. Le lecteur est un peu désorienté par cette affolante

kyrielle de noms dont beaucoup, correctement écrits avec l'orthographe officielle, sont inconnus ou déformés (j'avoue que j'ai mis quelque temps à reconnaître Routschouk dans *Ruse*). Je n'ai pas le courage de trop le reprocher à l'auteur. Ce qu'il pourrait me dire à ce sujet, je le sais à l'avance: voir plus haut. Mais tout de même, c'est avec une certaine fatigue que l'on arrive au bout de la description bulgare.

Il y a plus d'aération dans la description de la Grèce, due à M. Sion. Il est vrai que ce pays classique nous est plus familier. Les noms harmonieux d'Hellas sonneront toujours mieux à nos oreilles que ceux de la Yougoslavie, de la Bulgarie et de l'Albanie.

La mer Egée est le vrai centre du monde grec. Autour de ses rivages, la Grèce moderne a réussi quelque temps à reconstituer l'ancienne Hellade. Le traité de Lausanne a porté un coup terrible à la *Grande Idée,* en expulsant la Grèce des rivages d'Asie mineure et des abords de Constantinople. Alors a eu lieu cet exode tragique de l'échange des populations, qui a rapatrié en Grèce 1.220.000 Grecs d'Asie mineure et a fait partir 600.000 allogènes. La nouvelle Grèce doit à cet afflux, non seulement l'accroissement prodigieux d'Athènes qui a maintenant 450.000 habitants, mais l'assainissement et la mise en culture de quelques-unes de ses étroites plaines, autrefois désolées par la malaria.

M. Sion note avec raison que la vocation de la Grèce n'est pas aussi maritime qu'on serait tenté de le croire. Il y a dans les Cyclades beaucoup de paysans, et fort peu de pêcheurs: il ne faut pas oublier que la Méditerranée est fort peu poissonneuse. C'est par le commerce extérieur surtout que la Grèce a contact avec la mer, et dans les conditions générales où nous sommes, ce commerce ne progresse pas.

§

Le Comité d'études historiques et scientifiques de l'Afrique occidentale française vient de réunir dans un recueil des plus intéressants les titres d'origine de notre colonie de la Côte d'Ivoire, qui datent du XVII$^{e}$ siècle, sous le titre **L'Etablissement d'Issiny (1687-1702)**. Issiny, c'est Assinie, qui, longtemps abandonné, après Louis XIV, par les marchands

de Guinée, fut réoccupé sous Louis-Philippe en 1843, lors de la répression de la traite. Assinie a été le point d'éclosion et d'expansion de la Côte d'Ivoire, comme Saint-Louis celui du Sénégal et Libreville celui du Gabon.

Le recueil comprend le voyage de Ducasse sur la *Tempeste*, en 1687-1688, le journal de Tibierge, commis de la compagnie de Guinée, sur *le Pont-d'Or*, en 1692, le voyage de Guinée du chevalier Damon en 1698 et en 1701, et enfin la Relation du voyage du royaume d'Issiny par le R. P. Godefroy Loyer en 1702. Cette dernière relation est la plus développée et la plus curieuse.

L'Introduction de M. Paul Roussier explique très clairement les raisons géographiques qui s'ajoutèrent aux nécessités de la traite pour relier, au XVII^e^ siècle, le commerce maritime de la Guinée à celui des Antilles. L'escale des Antilles était imposée aux vaisseaux par les vents et par les courants, lorsque après avoir dépassé Sierra Leone pour avoir de l'or et des esclaves, ils voulaient revenir en Europe. Ainsi est né le circuit commercial « France-Afrique-Antilles-France ». Les principaux rivaux de nos marchands de Guinée étaient les Hollandais et les Anglais.

Les faits amusants et peu connus abondent dans les anciennes relations ainsi publiées. Je ne puis résister au plaisir de citer quelques lignes de la prose naïve du R. P. Godefroy Loyer. Il s'agit, non d'Assinie, mais d'une escale qu'il fit en y allant, à Rufisque, au Sénégal:

« Les habitants de cette terre, dit-il, sont d'un naturel assez docile, mais ils sont grands menteurs, et très adroits voleurs, aussi bien que le reste des autres Nègres. Outre cela ils sont adonnés au vin, et aux femmes, qui y sont très impudiques. Elles aiment éperdument les blancs, ce qui cause très souvent la perte de tous ceux qui y demeurent pour Messieurs de la Compagnie Royale, parce que ces malheureuses n'ont point de honte, lorsqu'il en vient quelqu'un à terre, de courir après lui pour le solliciter effrontément au péché. »

MÉMENTO. — Emm. de Margerie : *Victor Jacquemont dans l'Himalaya* (1830-1831) (Extrait des *Geografiska Annaler* de Stockholm,

1935). Juste hommage rendu à la mémoire de l'illustre voyageur, mort prématurément à trente et un ans, qui le premier a étudié scientifiquement le massif de l'Himalaya et le nord de l'Inde. — L'Institut géographique du Maroc montre une grande activité sous la direction de M. J. Célérier, dont je mentionne ici avec plaisir deux études récentes: *Le rôle de l'Oum er Rbia dans l'équipement économique du Maroc,* et la *Guelta Tamba.* (Les gueltas sont des nappes d'eaux stagnantes, assez fréquentes au Maroc.)

CAMILLE VALLAUX.

## *ETHNOGRAPHIE*

Le Racisme. — Théodore Balk: *Problèmes; Races; Mythe et Vérité,* Editions sociales internationales, in-16. — Frank H. Hankins: *La Race dans la Civilisation; une critique de la doctrine nordique,* avec une préface de George Montandon, Paris, Payot, 8°.

L'Hitlérisme, avec son tremplin prétendu scientifique, nous vaut une avalanche de livres sur les races où ce mot est mis à toutes les sauces et où les formules vagues, les erreurs de toutes sortes s'accumulent à plaisir. On a recommencé à parler de race française, ou allemande, ou italienne; on identifie les types anthropologiques, linguistiques, culturels, nationaux; alors que les sciences biologiques et physico-chimiques tendent à une précision croissante, les sciences sociologiques sont brouillées pour servir aux passions du moment et aux hallucinations collectives.

Ce n'est pas la première fois depuis 150 ans; et ce ne sera pas la dernière. Et si on essaie de réagir en réclamant au préalable, comme pour les autres sciences, une terminologie précise et des connaissances mondiales approfondies, on se fait traiter de spécialiste étroit, d'esprit borné, de maniaque. Au fond, cette littérature, de Grant et Stoddard à Wirth et Martial, est un signe de terreur devant la complexité croissante des problèmes mondiaux. Ici, depuis trente ans, on a tenté de poser toujours les problèmes, ou de présenter les livres nouveaux, sur ce plan mondial, qui avait été si bien compris au XVIII^e^ siècle, alors que l'Homme était devenu pour les « philosophes » la seule entité réelle, qui possédait des droits imprescriptibles de par le fait même de sa nature essentielle, quelles que fussent les différenciations de couleur, de langage, de costume et d'appartenance politique.

C'était la résurrection tardive du *civis romanus* et de cet *Imperium* où toutes les religions étaient libres, où des Nègres purent devenir empereurs au même titre et par les mêmes moyens que des Blancs, où petit à petit l'esclavage disparaissait de lui-même, comme stade périmé, et où la femme avait progressivement acquis les mêmes droits que l'homme. Puis les Barbares ramenèrent le particularisme et nous en sommes encore, sous des noms nouveaux, et avec des moyens nouveaux, à cette période. Qui l'a compris peut rire ou se désoler; mais peu l'ont compris; car la majorité cherche maintenant en Europe, comme avant, à justifier par des arguments, qui eux aussi n'ont changé que de forme, les antagonismes fondés sur des formules et sur des distinctions politiques superficielles. La consolation des savants est qu'à chaque période naît ainsi une littérature qui, cinquante ans après, va au pilon, ou n'est plus qu'un témoignage des aberrations momentanées de toute une génération.

L'ouvrage polémique de Théodore Balk, **Races, mythe et vérité,** est un bon exemple du genre; on y voit utilisée et critiquée en style acerbe toute la littérature raciale allemande, entièrement fondée sur les anthropo-sociologues, eux-mêmes accrochés à Gobineau, que la critique française ne pouvait prendre au sérieux, pas plus que ne l'avaient fait les anthropologiste allemands comme Virchow et Waldeyer, ou les grands ethnographes allemands comme Bastian, von Luschan, Ehrenreich, etc. Que le peuple allemand ait emprunté à la Bible luthérienne la notion du Peuple Elu est parfaitement normal; qu'il applaudisse Hitler et consorts d'éliminer le peuple élu antérieur sous des prétextes quelconques, est également normal; qu'il n'y ait pas de race allemande, pas plus que de race française, chacun le sait. Et qu'avec des idées fausses on fasse une doctrine de cohésion nationaliste n'est pas un phénomène logique; c'est un phénomène affectif, contre lequel ne peut pas lutter la logique, mais seulement un autre sentiment.

Le fait curieux, mais que ni Th. Balk, ni Martial n'expliquent, c'est : pourquoi le peuple allemand a-t-il été obligé de recourir à la doctrine raciale pour s'affirmer à la face du monde? Pourquoi cette sensation de faiblesse n'existe-t-elle

pas chez les Britanniques, mais se retrouve-t-elle chez les Nord-Américains, eux aussi à la recherche d'une justification anthropologique? Pourquoi l'Italien et l'Espagnol, aussi métissés que nous, que les Allemands ou les habitants des Iles Britanniques, se sentent-ils psychiquement assurés d'eux-mêmes? Et pourquoi, depuis quelque temps, en France aussi le virus racial s'est-il infiltré dans quelques milieux prétendus scientistes? Alors que le peuple en général conserve sa conscience de cohésion?

La réponse à ces questions, j'espérais la trouver dans le livre célèbre de Frank H. Hankins, **La Race dans la Civilisation,** titre bizarre que j'interprète ainsi : de l'action du facteur racial dans la formation de la civilisation, ce qui reste toujours encore vague, car il s'agit de savoir : de quelle forme de la civilisation? Les deux termes du titre auraient dû être définis; mais Hankins les emploie tour à tour dans un sens ou dans l'autre, alors qu'un jardinier n'oserait parler d'un pommier comme d'un poirier. Mais cette objection n'a qu'une portée abstraite; le fait qui a intéressé Hankins est que depuis cent cinquante ans environ la notion vague de race est devenue un facteur dynamique dans la politique européenne.

Comment, il l'explique dans la première partie du livre, dans son exposé critique des diverses théories sur la suprématie d'une race ou d'une autre, principalement de la race blonde et dolichocéphale. Tour à tour on voit ainsi défiler l'Aryanisme, le Gobinisme, le Teutonisme, l'Anthroposociologie ou Sélectionnisme social de Vacher de Lapouge, Ammon, Woltmann, le Celtisme et le Gallicisme, enfin l'Anglo-Saxonisme et le Nordicisme, peu en faveur en Angleterre même, mais élaboré jusqu'à l'absurde par les Nord-Américains.

J'ai déjà dit que je ne vois dans tous ces mouvements que l'aboutissement de la période des Grandes Invasions; et c'est toujours à ces peuples dits germaniques, dont on ne sait pas grand'chose, et qui ne firent que s'infiltrer dans des populations préhistoriques déjà fixées depuis longtemps et civilisées de diverses manières, que ces écoles de prétendus savants se réfèrent pour justifier une attitude politique ou une autre.

Mais je rappelle surtout que ces écoles pseudo-savantes

furent des écoles de bibliothèque et de laboratoire. Et aussi, qu'il n'y a rien de tel pour devenir célèbre que de proférer d'énormes erreurs avec emphase et certitude, car alors on vous attaque de génération en génération pour le plaisir de vous réfuter. Hankins n'a pas éprouvé beaucoup de difficultés à le faire dans la deuxième partie de son livre : il y fallait moins de l'érudition que du bon sens, et surtout une observation directe de ce qui se passe sous nos yeux. Le premier venu, en voyageant n'importe où, et en examinant les habitants d'une commune quelconque en Europe, constate avec l'auteur : 1° que l'espèce humaine est variable et non pas fixée; 2° que le concept de race n'a une valeur scientifique que si on le limite au type corporel ou somatique; 3° qu'on ne peut identifier une race somatique ni avec une nation, ni avec une nationalité; 4° que les races somatiques ne sont pas égales et que les individus, dans chaque race ou chaque groupement social, ne sont pas égaux non plus intellectuellement; ce qui n'empêche pas d'autres égalités sociales, par exemple politiques; 4° que, dans une civilisation donnée, chaque race somatique joue son rôle. Enfin, qu'une civilisation n'est pas déterminée par un seul facteur, racial ou autre, mais par plusieurs facteurs, et par leurs interactions.

J'ajoute qu'une nation est d'autant plus riche en individus remarquables dans toutes les directions qu'elle est plus métissée; et que plus le métissage national est grand, plus des tendances nouvelles trouveront aisément de petits groupes pour le soutenir. Le microcosme appelé Paris en est l'exemple typique; tous les arts peuvent s'y renouveler sans cesse à cause de la multiplicité des réactions individuelles.

Pour l'Europe occidentale et centrale, le problème serait bien plus simple si la politique ne venait l'embrouiller. L'Europe ne date pas des Barbares blonds, mais de cent ou deux cent mille ans plus tôt, certains disent, si en effet l'Homme tertiaire y vivait, de quelques millions d'années. Les Grands Blonds ne sont dans ce magma racial qu'un très petit épisode; ils ont pénétré dans plusieurs civilisations déjà constituées et se sont trouvés noyautés en trois ou quatre générations parmi les races antérieures. Pour subsister même si peu

de temps ils ont dû s'assimiler à ces civilisations; ceux qui ne l'ont pas fait ont disparu, par absorption dans les masses antérieures, sinon à proprement parler indigènes.

Mémento. — Autres ouvrages sur les races : E. Lagarde : *La Race gauloise et sa morale; Les peuples belges du Midi de la France et les populations mélangées de la Méditerranée*, Montpellier, Mari-Lavit, pet. in-8°. — O.-V. de L. Milosz : *Les origines ibériques du peuple juif;* Paris, Editions des Vivants, in-8°. — Zollschan : *Le rôle du facteur racial dans les questions fondamentales de la Morphologie culturelle*, Paris, Arthur Rousseau, in-8°.

A. VAN GENNEP.

## VOYAGES

Serge de Chessin: *Les Clefs de la Suède*, Librairie Hachette. — Edouard Wyss: *Au delà des Cimes*, Editions Victor Attinger.

**Les Clefs de la Suède,** de M. Serge de Chessin : c'est un titre un peu énigmatique; mais, avant d'ouvrir le volume, il y a une image sur la couverture. Celle d'un enfant, placé devant une porte massive. Il introduit, dans l'énorme serrure, une clef presque aussi grosse que lui. Nous comprenons qu'il s'agit d'un symbole et que l'enfant n'est autre chose que la jeunesse de ce pays qui, sans rien forcer, sans rien briser, va pénétrer dans l'avenir.

La lecture du livre nous fait entrer plus avant dans la pensée de l'auteur. Il s'agit de nous décrire, de nous montrer quels efforts se sont faits, se font dans ce peuple, le plus nordique de l'Europe, pour s'adapter aux conditions nouvelles de la vie moderne. Et tout d'abord, on nous le représente comme un « royaume démocratique ». Oui, à sa tête, il y a un roi : Gustave V, vieillard de 75 ans; mais bien des jeunes gens, nous dit-on, pourraient envier à ce septuagénaire son incomparable verdeur, la vigueur de ses muscles, la sûreté de son coup d'œil. Et tout cela au service d'une volonté à la fois ferme, digne, cependant *bon enfant* dans la meilleure acception du mot, conservant à ses hautes fonctions toute la dignité d'un souverain d'autrefois, dans un cadre de haute tenue; en même temps, trouvant le moyen, son office royal accompli, de se mêler à ses sujets, même les plus humbles,

sans distinction de parti. Son fils, intellectuellement bien doué, permet à la Suède tout entière de reconnaître que jamais héritier n'a été plus digne de recueillir une pareille succession. « Royaume démocratique », avons-nous dit plus haut; et plus qu'on ne saurait dire si nous en croyons M. Serge de Chessin. On nous montre un « pays bourgeois gouverné par des socialistes ». Seulement, ce socialisme, freiné un peu, il est vrai, par une opposition assez forte, se cantonne dans une sage adaptation qui l'éloigne de plus en plus des théories absolues du marxisme (un peu vieillot à présent, il me semble), adaptation nécessaire, indispensable au temps actuel. Et la question du racisme? S'il y a des Aryens (?) en Europe, ce sont les Suédois, n'en déplaise à Hitler. Aussi l'Allemagne a-t-elle fait des efforts inouïs pour faire pénétrer ses idées dans ce pays, mais en vain. Au contraire, il a réagi fortement contre ce courant. Chose singulière, en effet, ce peuple, le plus nordique de notre continent, dolichocéphale à souhait, composé de grands gaillards aux cheveux couleur de lin, aux yeux pareils au ciel, quintessence en un mot du germanisme, s'il faut en croire Gobineau, et qui, au lieu de se réjouir à l'avènement du nazisme, s'en est détourné avec horreur, avec dégoût.

Si nous passons maintenant à ce que M. Serge de Chessin appelle « l'outillage cérébral », on constate d'abord que le Suédois est un lecteur passionné. Les rotatives de sa patrie mettent à sa disposition plus de 1.400 périodiques, dont 115 quotidiens. Stockholm (526.000 habitants) ne compte pas moins de sept grands journaux; et la presse de Gothembourg et de Malmö peut rivaliser avec celle de la capitale. Ce qui est plus intéressant que cette statistique, c'est le « respect de la qualité », que l'on retrouve d'ailleurs aussi à tous les échelons de la production matérielle, depuis la trempe des aciers jusqu'au fini châtié des mécanismes complexes; mais qui se manifeste encore davantage lorsqu'il s'agit de valeurs dont l'estimation échappe à la mesure des chiffres. Quant aux livres, c'est une sorte de culte dont ils jouissent. La Suède n'a pas d'analphabètes. L'Etat veille à l'accomplissement du devoir scolaire avec autant, sinon avec plus de rigueur encore qu'au respect des obligations militaires. L'enseignement pri-

maire n'est pas un moule uniforme et rigide où l'on emprisonne la vie à coups de décrets; et il comporte des échelons supérieurs où il perd son caractère élémentaire pour revêtir celui d'une instruction générale largement popularisée. Ceux qui désirent approfondir leurs études davantage ont les « Ecoles de perfectionnement ». Chose singulière, dans un pays dirigé par des socialistes, le clergé siège toujours de droit dans les conseils pédagogiques; mais cette collaboration de l'Eglise s'opère sous une forme dépouillée de tout caractère confessionnel.

« La Place de la France » est actuellement très grande en Suède. Il n'en a pas été toujours ainsi. M. Serge de Chessin remarque que la parole et la diffusion d'une langue restent toujours le meilleur baromètre d'une influence spirituelle. Si le siècle suédois des « lumières » a été par excellence un siècle français, c'est avant tout à la popularité dont jouissait notre langue qu'il fallait l'attribuer. Aussi, l'affaiblissement de notre influence à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle a coïncidé d'une façon frappante avec son éclipse. A tour de rôle, notre idiome eut à combattre deux ennemis acharnés. L'Allemagne d'abord, avec son prestige impérial, sa propagande massive, sa capacité de brutale expansion. Les Universités et les lycées suédois, pendant longtemps, ont juré par la science des « surhommes victorieux ». Le « maître d'école allemand » pouvait se flatter d'avoir gagné la victoire. Mais à cette propagande en succéda bientôt une autre non moins redoutable. La Suède, comme en pourraient témoigner ses programmes scolaires de 1905, a passé par une période d'utilitarisme étroit, de spécialisation outrancière, de triste standardisation. Athènes et Rome furent détrônées au profit de New-York et de Berlin. Les langues dites commerciales, l'anglais et l'allemand, surtout l'anglais, régnèrent despotiquement. Un revirement se produisit il n'y a pas longtemps. Notre ministre, M. A. Bernard, constatait, en 1927, une légère avance; cependant, le français demeurait encore relégué à une place de troisième rang, toujours après l'allemand et l'anglais. Mais alors, avec un courage qui doit lui valoir de notre part et l'admiration et la reconnaissance, et celle aussi de tous les amis de la culture classique, M. Artur

Engberg, ministre de l'Instruction Publique, en prenant parti, en 1933, contre la Commission des Experts chargée de réviser les programmes et qui voulait rendre obligatoire une seule langue vivante : l'anglais, aussi bien pour l'enseignement moderne que classique, fit orienter les études des jeunes Suédois dans le sens de l'idéal humaniste. Cette réforme scolaire opérée par un ministère socialiste est certainement une des choses les plus curieuses de notre temps.

Pourquoi, vers la fin de cet examen nécessairement trop rapide du livre de M. Serge de Chessin, n'avouerais-je pas que l'évocation de la Suède actuelle par cet écrivain m'a paru être parfois un Voyage au Pays d'Utopie, tellement les choses qu'on nous présentait me paraissaient dépasser la *moyenne* réalisable? Il n'y a pas jusqu'au chapitre de la fin : *Un Krach salutaire,* qui ne me semblait placé là pour appuyer en quelque sorte un thème fabuleux. C'est l'histoire d'Ivan Kreuger, cet illustre *allumettier* suédois, tout pétri d'américanisme, et qui faillit révolutionner son pays. Sa fin lamentable m'apparaissait un peu (qu'on m'excuse) comme le dénouement d'une fable mythologique où le mauvais génie (Ivan Kreuger) est vaincu par une fée bienfaisante (la Suède).

Il y a cependant, malgré tout, une chose fâcheuse à signaler parmi tout ce qui a été dit : c'est la question de la natalité. Qu'on en juge. De 30 p. 1.000 en 1880, le nombre des naissances est tombé, en 1934, à 13,7, soit une diminution de plus de 50 % en cinquante-quatre ans. Et le nombre des mariages a, d'autre part, baissé pendant la même période de 70 %. Que penser de cette constatation? On ne peut s'empêcher de réfléchir que peut-être cette étonnante Suède, à beaucoup d'égards un des pays les mieux organisés de la planète, semble s'acheminer aussi vers un avenir redoutable.

L'alpinisme, qui s'est surtout développé en France, n'est pas en somme très ancien. Il me semble qu'il comptait peu de fervents parmi nous il y a encore peu d'années. C'est pour la plupart des jeunes gens un sport dangereux sans doute, mais singulièrement *excitant.* M. Edouard Wyss, dans son livre : **Au delà des Cimes,** y voit quelque chose de plus. Certains alpinistes, écrit-il au début, chercheront sans doute dans ces pages, en premier lieu, des récits d'ascensions sen-

sationnelles. N'en trouvant pas, ils rejetteront le volume en faisant la moue. Ce dont nous parlons ici, en effet, ne compte pas, ne peut pas compter parmi les actions d'éclat de l'alpinisme exigeant des « montagnards » des qualités exceptionnelles. Mais qu'importe donc que nous entraînions nos lecteurs sur des sommets plus facilement accessibles si la poésie qui habite les lieux décrits a été assez forte pour éveiller en nous des mélodies assez puissantes pour laisser une émotion profonde dans nos souvenirs? Il s'agit donc, dans *Au delà des Cimes,* de faire vibrer, autant que possible, l'âme du lecteur à l'unisson de l'écrivain. « *Ignavia est jacere* », a-t-il mis en épigraphe à son livre. Il faut donc monter, monter le plus possible; et, après l'effort physique, faire succéder un état spirituel surtout destiné à pénétrer de plus en plus l'âme des choses. Et c'est avec cette méthode, un peu nouvelle sans doute chez les *gravisseurs* de montagne, que M. Edouard Wyss nous fait part de ses différentes ascensions dans les Alpes. Des « Grands Charmoz » aux « Aiguilles Dorées », des « Engelhörner » au « Cervin »; et enfin aux fameuses « Dolomites » dont nous avons tous rêvé, je crois. Le volume contient en outre six dessins à la plume de B. Schmidt, qui le complètent heureusement.

AUGUSTE CHEYLACK.

## *LES REVUES*

*La Muse française:* Baudelaire, indépendant de Balzac, influencé par Sainte-Beuve, magnifie ses emprunts. — *Mesures:* le jeune Claude Monet jugé par Daumier et Decamps; méduses vues à l'écran par M. Paul Valéry. — *Revue des Deux Mondes:* Camille Bellaigue à Rome: héroïsme d'un général des Jésuites; avec les prix de Rome. — *La Nouvelle Revue Contemporaine:* Botticelli, sa Vénus et sa Vierge à la grenade. — Mémento.

Il y a quelque temps (1er novembre 1934), le *Mercure de France* publiait un article de M. Randolf Hughes intitulé « Baudelaire et Balzac ». L'auteur y attribue au romancier une influence prépondérante sur la pensée du poète. Les plus authentiques admirateurs de ces deux grands Français ont pu n'être pas convaincus, après une attentive lecture des pages de M. Hughes, du bien-fondé de la thèse qu'elles exposent. La hardiesse de certains jugements qu'elles portent causa bien des protestations, dont plusieurs furent imprimées

par la revue même : de M. Camille Mauclair, 15 novembre; de M. Ernest Raynaud, 1er décembre; de M. Henri Villemot, 1er janvier; de M. le docteur Erich Schottlander, 1er mars. M. Randolf Hughes, le 15 avril, répondit à ce dernier et à MM. Brasillach, Vandérem et E. Raynaud.

Voici la question reprise dans **La Muse française** (15 juillet) par M. Ernest Raynaud. L'excellent critique qu'est ce poète de haut mérite démontre aisément que, tout sensible que fût Baudelaire à « l'insigne honneur » que lui fit Balzac, célèbre déjà, « de l'admettre d'emblée, tout jeune, dans son intimité », il n'en subit l'influence ni quant à la forme, ni quant à l'essence ou aux directions de sa pensée. M. Raynaud rappelle qu'il montra dans son *Baudelaire* combien celui-ci « avait transfiguré ses emprunts à Gautier ». A quoi il ajoute :

Il en a fait à Sainte-Beuve, dont l'influence est surtout sensible dans les *Fleurs du Mal*, non qu'il se soit façonné sur lui, mais parce qu'il s'était reconnu dans son *Joseph Delorme* que, bien avant d'ouvrir Balzac, il avait lu sur les bancs de l'école. Sainte-Beuve, soucieux de considération, pour exprimer sans trop se nuire dans l'opinion ce qu'il y avait en lui d'inquiet, de trouble, de souffrant, de maladif, avait imaginé ce personnage de Joseph Delorme « abreuvé d'amertume et de dégoûts » qu'il n'osa soutenir jusqu'au bout et qu'il se hâtait d'abandonner en disant:

« L'âme de Joseph ne nous offre plus désormais qu'un chaos, où de monstrueuses imaginations, de fraîches réminiscences, des fantaisies criminelles, de grandes pensées avortées, de sages prévoyances, suivies d'actions folles, des élans pieux après des blasphèmes, jouent et s'agitent confusément sur un fond de désespoir. »

N'était-ce pas là nous tracer par avance la caractéristique du lyrisme baudelairien dont il avait eu l'intuition?

Citant plus loin une strophe des *Rayons jaunes*, M. Ernest Raynaud constate :

On imagine quelle résonance intense ces vers-là devaient avoir chez le jeune Baudelaire, qui les lisait sur son pupitre d'écolier, et où il retrouvait l'écho de ses aspirations secrètes. Il y nourrissait son humeur sombre et mélancolique. On conçoit qu'il se soit épris passionnément de Sainte-Beuve, « son vice » comme il disait plus tard. Comment s'étonner après cela que les *Fleurs du Mal* soient pleines de ses réminiscences? Mais, ici encore, nous ferons

remarquer... que Beaudelaire s'est tellement assimilé ce qu'il empruntait à Sainte-Beuve, qu'il en fait oublier, le plus souvent, la source.

Il faut un œil bien attentif pour découvrir ce que des poèmes comme les *Phares, Correspondances*, la *Muse malade, Châtiment de l'orgueil*... doivent à Sainte-Beuve. Et si, par endroits, des vers de ce dernier se rencontrent, dans les *Fleurs du Mal*, reconnaissables à première vue, ils ne s'en présentent pas moins à nous parés d'un lustre neuf.

Ainsi, Sainte-Beuve nous parle des débauchés, plongés dans l'orgie:

*Jusqu'à ce qu'une voix que n'entend pas l'oreille,*
*Comme le chant du coq, à l'aube les réveille.*

Est-ce que Baudelaire ne lui est pas supérieur lorsqu'il écrit:

*Par l'opération d'un mystère vengeur*
*Dans la brute assoupie un Ange se réveille?*

Nouvelle occasion de dire que le génie « assassine ceux qu'il pille ».

§

**Mesures** (15 juillet) publie des extraits de D. D. D., de M. Paul Valéry. Cette lettre triplée représente : Degas, Danse, Dessin. Ici luit souverainement la merveilleuse intelligence de l'essayiste, du poète, de l'esthéticien. Il énonce avoir écrit « une manière de monologue où reviendront, comme ils viendront, mes souvenirs et les diverses idées que je me suis faites d'un personnage singulier, grand et sévère artiste ». Je crois que les fervents de peinture et de style placeront ces pages de M. Paul Valéry auprès des *Maîtres d'Autrefois* de Fromentin, ce livre que devraient avoir lu avant que de peindre tous les artistes. Et les meilleurs d'entre eux y apprendront toujours quelque chose, plus ils le reliront.

« *Un certain Degas que je me figurais* » (c'est M. Paul Valéry qui souligne) n'a pas été sans influencer la *Soirée avec Monsieur Teste* ». On apprend cela avec intérêt. On relit la *Soirée* et c'est beaucoup de gagné.

On aimera certainement ce souvenir-ci de M. Paul Valéry et la leçon que suggère l'anecdote :

Peu de temps avant sa mort, Claude Monet m'a raconté qu'ayant, au début de sa carrière, exposé quelques toiles chez un marchand

de la rue Laffitte, cet homme vit un jour s'arrêter devant sa vitrine un personnage et sa compagne, tous deux d'allure digne, et bourgeoise presque à la majesté. Le monsieur, devant les Monet, ne put se tenir: il entra, il fit une scène; il ne concevait pas que l'on pût exposer de telles horreurs... « *Je l'ai bien reconnu* », ajouta le marchand quand il revit Monet et lui fit ce rapport. « *Qui était-ce?* » demanda Monet. « *Daumier* », dit le marchand. A quelque temps de là, les mêmes œuvres étant dans la même vitrine, et Monet, cette fois, présent, un inconnu s'arrête à son tour, regarde longuement, cligne des yeux, pousse la porte, et entre. « *Quelle jolie peinture!* dit-il, *qui donc a fait cela?* » — Le marchand présente l'auteur. « *Ah, monsieur, quel talent!...* », etc. Monet se confond en remerciements. Il veut savoir le nom de son admirateur. « *Je suis Decamps* », dit l'autre, avant de s'éloigner.

Une représentation de grandes méduses sur un écran donna à M. Valéry le spectacle de « la plus libre, la plus souple, la plus voluptueuse des danses possibles ». Il en place la description sous l'égide de Mallarmé disant : « la danseuse n'est pas une femme qui danse, car ce n'est point une femme et elle ne danse pas ». Des invertébrés acalèphes, le disciple ayant précisé « ce n'étaient point des femmes et elles ne dansaient pas », évoque la « substance incomparable, translucide et sensible, chairs de verre follement irritables, dômes de soie flottante, couronnes hyalines »... La page est admirable. Devançant les futures anthologies, à cette place recopions ces lignes qui terminent le morceau :

Jamais danseuse humaine, femme échauffée, ivre de mouvement, du poison de ses forces excédées, de la présence ardente de regards chargés de désir, n'exprima l'offrande impérieuse du sexe, l'appel mimique du besoin de prostitution, comme cette grande Méduse, qui, par saccades ondulatoires de son flot de jupes festonnées qu'elle trousse et retrousse avec une étrange et impudique insistance, se transforme en songe d'Eros; et tout à coup, rejetant tous ses falbalas vibratiles, ses robes de lèvres découpées, se renverse et s'expose, furieusement ouverte.

Mais aussitôt elle se reprend, frémit et se propage dans son espace, et monte en montgolfière à la région lumineuse interdite où règnent l'astre et l'air mortel.

§

La **Revue des Deux Mondes** (15 juillet) commence la

publication de lettres adressées de Rome par le regretté Camille Bellaigue à sa femme, au début de ce siècle. On y voit évoluler le monde noir autour du pape Pie X. L'épistolier en était un des camériers secrets. Les princes de l'Eglise recherchaient son commerce. L'excellent musicographe les montre, eux et le pape, d'une plume alerte qui rapporte, on le sent, les conversations dans leur mouvement même. Nous recueillons ici ce trait mémorable d'un rare courage physique au service d'un enseignement moral :

Le cardinal Merry del Val m'a retenu longtemps. Je déplore avec austérité les deux vices des temps et de notre pays, de notre clergé même: l'amour de l'argent et l'horreur de souffrir. Il m'a cité ce trait récent et vraiment romain du général des Jésuites. Il fallait lui couper le bras. Il a rassemblé et consulté ses assistants. On a voté l'amputation. Il l'a donc acceptée, mais à une condition qu'elle se ferait sans chloroforme, déclarant que des centaines d'êtres humains, jadis, l'avaient subie ainsi, que d'ailleurs un prêtre, un religieux, surtout un chef de religieux, devait savoir souffrir. Puis il a pris son crucifix de la main gauche et tendu le bras droit. Le cardinal en avait des larmes d'admiration dans ses beaux yeux mauresques.

De son commerce avec les élèves de la Villa Médicis — dont étaient alors le pauvre Lappara et M. Landowski, directeur actuel de l'école — le charmant Bellaigue écrit avec sa vivacité gentille : « Vive cette jeunesse qui me rajeunit! » et :

Je rentre escorté de mes petits élèves. Nous venons de faire un dîner de rêve, chez Landowski. Sa chambre donne sur Rome endormie tout entière, muette et bleue sous l'immense douceur amie d'une lune de mai. Quelques lumières brillaient, des cloches priaient et pleuraient, les chênes faisaient une masse claire au-dessous de la fenêtre ouverte aux premiers souffles de l'été. Et je me sentais vingt ans, à deviser avec tous ces beaux vingt ans, penchés sur une photographie du plafond entier de la Sixtine. Ils sont délicieux pour moi, ces enfants. Nous dinâmes en manches de chemise, tous enthousiastes et tous Romains.

**La Nouvelle Revue Contemporaine** (juin) publie dans son premier fascicule un « Botticelli au Petit Palais » de M. Francis Cousin où les visiteurs de la magnifique exposition de l'Art italien raviveront leur émotion de l'œuvre incompa-

rable du Florentin. C'est en poète que M. Cousin écrit sur *la Naissance de Vénus,* chef-d'œuvre du maître :

Par sa mélancolie Vénus indique d'où elle vient. Mais son corps est celui d'une créature humaine qui vient vers d'autres créatures. Puissent-elles, en voyant sa perfection comprendre la raison et le but de cette perfection. Ce corps humain est *sur terre* vulnérable, défectible. Il est mortel. Mais la vue de sa perfection divine doit illuminer l'origine et le pourquoi de cette Beauté qui, par les sens humains, vont toucher l'Ame. La mélancolie de Vénus vient de ce qu'elle sait l'usage que les hommes font de la Beauté et l'amertume qu'ils ressentent de sa perte. La déesse s'attriste de cette débilité des hommes, incapables d'aller plus loin qu'où les projettent des élans charnels qui, une fois assouvis, n'auront pu servir à les élever, à leur permettre de bondir au delà d'eux-mêmes. La déesse est prête aux hommages, mais elle demande, attend, veut davantage.

M. Cousin compare la Vénus à la Vierge à la grenade; et c'est avec un bonheur d'expression qu'on est tout heureux de rencontrer :

Botticelli s'achemine vers ce type. Tout son amour intellectuel et sensuel de la Beauté féminine va vers ce type affiné. Tel François d'Assise, fervent de romans de chevalerie et des chansons de nos trouvères, alla de sa dévotion envers sa Dame à son agenouillement devant Notre-Dame auprès de qui l'élan trouve réponse. Vénus est déesse. La Vierge est Mère d'un Dieu. Mais elle n'oublie jamais qu'elle est femme par son visage et son corps. L'un pleurera un jour, l'autre enfantera. Vénus était un symbole d'une beauté passagère qui ne peut suffire et dont l'épanouissement ne pouvait suffire ni à la Déesse, ni à l'homme. Car tant de beauté suscite un élan de tout l'être qui ne peut en rester là, s'arrêter en chemin. Marie est divine déjà. Cependant comment le trouble, l'anxiété ne l'habiteraient-ils pas? Elle s'émeut en face du formidable Destin vers quoi elle va. Elle prévoit, s'apitoie. Femme élue, elle connait une souveraine pureté qui la défend contre l'orgueil. Une intense joie intérieure peut être derrière ce visage si calme, mais ne peut l'animer quand on sait, comme elle savait, le dénouement du Drame qui *devait* se dérouler. Ce visage est doux, mélancolique, calme; ni celui d'une reine, ni celui d'une déesse, Botticelli fait de ce visage une image achevée de la Beauté féminine telle qu'il l'aime de tout son amour pour ce qui *dépasse* la simple nature humaine, mais en lui conservant cette ligne de vaporeuse

féminité chère à son imagination et dont il ne peut être religieusement défendu d'user en représentant la Vierge.

MÉMENTO. — *La Muse française* (15 juillet): « Victor Hugo en proie aux enfants », enquête de M. Gaston Picard dans le petit monde lycéen. — Un bel article de M. Maurice-Pierre Boyé sur le regretté Charles Derennes. — « Un nouveau poème à forme fixe: le trinet », par M. Albert Flory. — « Mallarmé ou la syntaxe du songe », intelligente controverse de M. Rat. — Et nombre de bons poèmes.

*La Revue de Paris* (15 juillet): De beaux poèmes de M. Paul Claudel. — « L'île de Pâques » par M. A. Méraux.

*Commune* (juillet): Déclarations de divers (dont René Crevel qui s'est tué récemment) au Congrès International des Ecrivains pour la défense de la culture ». — Une « Lettre ouverte au gouverneur des Asturies », de M. Claude Aveline, au sujet du procès d'Oviedo fait à 65 accusés dont un avocat a pu dire: «Ils n'ont avoué que dans les tortures. L'un a dû signer, la crosse d'un fusil dans la bouche. Un autre a été roué de coups. Un autre a été couché nu sur une table de marbre, les fenêtres ouvertes, en plein hiver, après avoir séjourné trois heures dans un puits d'eau glacée. »

*La Revue Universelle* (15 juillet): « Valeurs et Caractères » de M. André Suarès. — « Messimy et les premiers jours de la guerre » par M. Charles Bugnet.

*La Revue de France* (15 juillet): Début de « Lui, Elle et Moi », nouveau roman de M. Henri de Régnier.

*Muses* (cahier de printemps, n° 1, à Paris 1935). — C'est « l'organe du groupe de Latinité », lequel publia « quelques mois » *la Revue du Siècle* et qui comprend, avec quelques autres poètes, MM. Philippe Chabaneix, Ch. Forot, Henri Ghéon, Fernand Perdriel, Roger de Pampelonne et M. Jacques Reynaud qui reçoit la correspondance 34, rue de Miromesnil, à Paris (8e). Le premier cahier contient d'excellentes pièces de MM. Ph. Chabaneix, Brun, Dérieux et Ch. Forot.

*Le Divan* (juillet à septembre): M. Maurice Parturier publie et commente deux lettres de Mérimée à George Sand. — Poèmes de M. Louis Pize et de Mme M.-J. Durry. — « Le bouquet des palettes » par M. Ed. Pilon.

*Visages du Monde* (15 juillet-15 août): « Méditerranée occidentale » décrite par MM. E. Montfort, Vitrac, Hubac, Audisio, Pillement, P. Humbourg.

*Le Mois* (1er juin-1er juillet): « A la recherche de la véritable poésie » par M. Max Jacob qui définit: « La poésie est la création

d'un monde de beauté » souligne ces mots et y ajoute: « un point, c'est tout. » — « Les familles de consanguins » par X..., à propos de l'Assemblée française de médecine générale où la question fut discutée.

*France-Japon* (juillet): « Kessa et Morito », nouvelle de Ryunosuke Akutagawa, écrivain japonais qui s'est tué en juillet 1927.

*La Revue mondiale* (1er-15 juillet): « La marine marchande française » par divers.

*Le Génie français* (août): « Le château de Vaux » par Mme Jenny Olivier. — Poèmes de M. Emile Vitta. — « La Condamine au Pérou » par M. Pierre de La Condamine.

*Feuilles vertes* (juin-juillet): « Le naufrage », poème de M. André Fontainas. — « Nom », poème de M. Fernand Divoire. — « Surimpression », poème de M. Raoul Auclair.

*Mercure Universel* (juin-juillet): Hommage à M. Marc-George Mallet, poète et avocat.

*La Nouvelle Revue* (15 juillet): « Vergniaud et les Femmes » par M. Pierre Durrande. — « L'introduction du marxisme en France » par M. Alexandre Zévaès. — M. Henri Austruy: « L'imagination de Villiers de l'Isle-Adam ».

*Nouvelle Auvergne* (n° 1, daté de juin) a pour directeur M. F.-P. Raynal et « est venue sans tambours ni trompettes » pour grouper « les meilleures signatures d'Auvergne ». Le premier sommaire réunit, en effet, MM. Jean Ajalbert, H. Lelong, R. Armand, L. Gerbe, H. Pourrat, etc.

*La Grive* (juillet): « La nuit », poème inédit de Victor Hugo, communiqué par Mme Daubray, la zélée collaboratrice de Gustave Simon et qui poursuit l'achèvement de l'édition nationale des œuvres de Victor Hugo. — « L'Ardenne », par M. Paul Claudel. — Le monument Apollinaire à Malmédy.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *MUSIQUE*

Opéra: Première représentation de *Pantéa,* drame symphonique de M. Francesco Malipiero. — Les fêtes de Fontvieille et l'*Arlésienne.* — La *Damnation de Faust* à la Côte-Saint-André et l'inauguration du Musée Berlioz. — Les Grands Concerts de Lyon et M. Jean Witkowski.

Le symbole que M. Francesco Malipiero a choisi est à la fois très simple et très ample, car il enclôt en quelques épisodes le destin de l'âme humaine. On la voit, représentée par une jeune femme, s'éveiller à la vie, se développer dans la lumière, tenter de s'élever très haut, souffrir devant les

barrières infranchissables (dont quelques-unes ne sont qu'apparences), espérer et craindre, pleurer et s'enivrer de joie, subir les cauchemars opprimants des ténèbres, pressentir la mort et puis accepter le destin et s'incliner au seuil de la tombe. Un décor très simple, derrière une gaze tendue et qui sert d'écran quand on laisse la scène dans l'obscurité pour projeter sur ce premier plan des images coloriées, est limité en arrière par une toile qui, elle aussi, reçoit d'autres images mouvantes. Au milieu, une sorte de socle, supporté par quelques marches; c'est là qu'apparaîtra l'artiste chargée de représenter le drame et qui sera l'unique personnage occupant le théâtre. Il y a dans cette conception du « drame symphonique » — à l'orchestre, le compositeur adjoint d'ailleurs des voix, mais qui, m'a-t-il semblé, n'articulent point de paroles et se bornent à chanter comme les instruments — il y a dans cette **Pantéa** beaucoup de simplicité et beaucoup de nouveauté. On est séduit par cette formule nouvelle; on le serait davantage si la difficulté d'occuper à soi seule un aussi vaste plateau et pendant assez longtemps ne rendait, en dépit de ses mérites, la tâche de Mlle Suria Magito bien ingrate. Cette mime a de superbes attitudes; elle est belle, et, bien que de formes sculpturales, elle est très humaine, très féminine même, et gracieuse et légère. Mais une mime ne dispose, quelque variée que soit la gamme de ses gestes, que de moyens fort limités : Mlle Suria Magito n'est pas une danseuse; on ne lui en fait point grief, et pourtant on compare, malgré soi, ce qu'une danseuse comme Mlle Lorcia fait, seule, dans *La Péri*. La gageure ne peut être tenue.

La partition de M. Francesco Malipiero fut écrite en 1918; elle n'est nullement démodée, et si parfois on aperçoit bien qu'elle ne date pas d'aujourd'hui, on n'y trouve nulle part les traces d'un sacrifice au goût momentané des jours si lointains déjà de l'avant-dernière décade. Et cela est bien d'un artiste probe et sincère. S'il lui arrive de subir certaines influences — et comment n'en subirait-il pas? — il n'est pas de ceux qui se mettent à la remorque de personne et qui laissent à d'autres le soin de les orienter vers le succès. M. Francesco Malipiero, avec ses *Sette Canzoni,* avait subi sur cette même scène une très injuste défaite. Il a pris sa

revanche, et complète; cette revanche même fera mesurer leur erreur à ceux qui furent responsables de l'injustice passée. Peut-être, le vent ayant tourné, ceux-ci se trouvèrent-ils à l'Opéra pour applaudir *Pantéa;* les applaudissements, en tous cas, furent unanimes. L'orchestre est varié, la symphonie traduit avec éloquence, mais sans excès, les aspirations de l'héroïne, ses appels à la lumière; les voix s'élèvent mystérieusement, se précisent, dominent; un solo de ténor — j'ai bien cru reconnaître le timbre magnifique de M. Le Clézio — éveille chez *Pantéa* un désir amoureux, et ce passage est particulièrement bien venu, comme celui où la jeune femme s'enivre de lumière et de joie bondissante. M. Philippe Gaubert, au pupitre, a donné à l'ouvrage le relief vigoureux et les couleurs qui lui convenaient. Il s'est montré magicien des sonorités comme il en a coutume et il a recueilli sa juste part d'applaudissements. M. Robert Siohan a droit, lui aussi, aux félicitations pour la manière dont les chœurs ont chanté.

§

J'ai pu assister à une représentation de **l'Arlésienne** aux lieux mêmes où Alphonse Daudet conçut le drame : on l'a donnée, en effet, pendant les fêtes d'inauguration du musée installé dans le vieux moulin d'où, en 1866, Daudet envoyait de Fontvieille à l'*Evénement* ces *Lettres* toutes chargées du parfum de la Provence. C'est dans une des *Lettres de mon Moulin* publiées par le journal, et sous une autre forme que celle du volume, que se trouve le récit d'où fut tiré le drame. Frédéri s'y nomme Jan; le mas n'est désigné que par le nom du ménager, Estève, mais la description sommaire est bien celle du Castelet. Je croyais connaître — et même bien, et même trop bien connaître la partition de Bizet. Mais non. Je ne savais pas encore à quel point cette musique est chargée de poésie provençale. Bizet s'est à peine servi du folklore; il a utilisé des pages précédemment esquissées, alors qu'il ne songeait nullement à *l'Arlésienne*. Le miracle n'en est que plus complet. J'arrivais grisé de lumière et de chaleur; les cigales avaient brui tout le jour, accompagnant le galoubet et le tambourin des musiciens, la voix des filles d'Arles qui dansaient en chantant; j'avais vu la ferrade, et

des gardians fiers autant que des preux, trident en main, barrer la route à un petit taureau noir et fumant comme un diable, et j'avais compris, en voyant ces belles filles aux yeux de velours, le désespoir de Frédéri et la passion de Mitifio; la farandole avait passé, déroulant ses anneaux en suivant les sentiers bordés de romarins. Et puis, aux arènes de Fontvieille, quand l'orchestre d'Arles, conduit par un excellent chef, M. Paradis, exécuta la partition de Bizet, j'ai compris le plein sens de la dédicace de Daudet au musicien, son collaborateur « cher et grand »; j'ai retrouvé dans cette musique le parfum et la chaleur de cette terre ensoleillée, j'ai entendu dans ces harmonies le chant des cigales, et je ne me suis plus demandé ce que serait le drame sans la musique, ce qu'est la musique séparée du drame. C'est le chant intime d'une terre et c'est pourtant un chant intelligible à tous les êtres et propre à les émouvoir, quel que soit le lieu de leur naissance ou de leurs amours. Faut-il ajouter que *l'Arlésienne* fut jouée par MM. Albert Lambert, Roger Gaillard, Mmes Delvair et Provost, les chœurs de l'Escolo Mistralenco et des Enfants d'Arles, que la farandole fut exécutée par les Danseurs de Barbentane, que les mêmes artistes dirent un à-propos délicieux en vers de M. Emile Ripert, *Le Retour à Fontvieille,* accompagné d'une charmante musique de scène de M. Jean Gabriel-Marie, et que tout cela fut d'une simplicité, d'une grâce et d'une perfection dignes de l'hommage rendu, dignes de ces belles fêtes organisées par un homme de goût qui est un homme de cœur et un écrivain de race, M. Jean des Vallières?

Je n'ai pu assister à l'inauguration du **Musée Berlioz** à la Côte-Saint-André, mais ce n'est pas une raison pour taire l'action des Amis de Berlioz et la générosité de Mme C. Dumien, qui a permis d'acquérir la maison natale du compositeur, de rassembler dans cette maison les souvenirs se rattachant à sa personne et à son œuvre. Sous les vieilles halles de la ville, *la Damnation de Faust* a été donnée, avec le concours de Mme Ninon Vallin et de MM. Panzera et Anspach. L'orchestre de la Société des Grands Concerts de Lyon, sous la direction de M. Jean Witkowski, assurait l'exécution de l'œuvre de Berlioz. L'occasion est bonne pour signaler

l'activité de cet orchestre et l'initiative de son jeune chef, qui continue la tradition paternelle. M. Jean Witkowski, virtuose du violoncelle, fort apprécié dans nos concerts parisiens, s'est en effet dévoué à son orchestre. Mais il n'a pas seulement voulu donner à cette réunion de musiciens éprouvés l'occasion de se faire applaudir, il a entendu que chacun des concerts fût utile à la musique contemporaine. Il a refusé de se cantonner paresseusement dans les programmes douillets, tout capitonnés de symphonies beethovéniennes, d'actes wagnériens. Je cite en exemple à ses confrères — et plus encore aux comités de nos associations parisiennes — ce tableau, qui est un tableau d'honneur et qui reproduit la liste des ouvrages donnés en première audition pour les dix concerts d'abonnement de chaque saison :

1930-1931 : *Ronde Burlesque,* Florent Schmitt; *Concert Champêtre,* Poulenc; *Tableaux d'une exposition,* Moussorgsky-Ravel; *Chants de la mer,* Philippe Gaubert; *Sérénade,* Darius Milhaud; *Trois Epigrammes,* Georges Migot; *Symphonie de Psaumes,* Strawinsky. — *Le poème de la maison* (reprise), Witkowski.

1931-1932 : *Cortège des Divinités Infernales,* Mihalovici; *Naïades au Soir,* G. Samazeuilh; *Tänzsuite,* Bela Baryok; *Nocturne de Printemps,* Roger Ducasse; *Symphonie,* P.-O. Ferroud; *Ouverture Symphonique,* T. Harsanyi; *Symphonie,* A. Honegger; *Capriccio,* Strawinsky. — Reprises : *Psaume* de Fl. Schmitt et *Requiem* de Berlioz.

1932-1933 : *Fonderie d'Acier,* Mossolow; *Sérénade,* Casella; *Partita,* Martinu; *Saint Sébastien* (1re et 2e mansion), Debussy; *Troisième Symphonie,* Albert Roussel; *Concerto à deux pianos,* Poulenc; *Les Offrandes oubliées,* O. Messiaen. — Reprise : *Le Messie,* Haendel.

1933-1934 : *Poème dramatique,* Pierre de Bréville; *La Fête-Dieu à Séville,* Albeniz-Arbos; *Prélude Chorégraphique,* Cl. Delvincourt; *Pater,* Jean Cartan; *Alborada del Gracioso,* Ravel; *Symphonie Concertante,* Florent Schmitt; *Trois Esquisses,* A. Rougier; *Symphonie lyrique,* A. Nabokoff.

1934-1935 (pour neuf concerts) : *Symphonie,* M. Delannoy; *La Jungle,* Georges Migot; *Symphonie concertante,* Szymanowski; *Psaume,* Albert Roussel; *L'Amour des Trois Oranges,*

Prokofieff; *Horace Victorieux*, A. Honegger. Reprises : *Symphonie*, de Ferroud; *Messe Solennelle*, de Beethoven.

Relisez cette liste et voyez avec quel goût et quel discernement elle a été établie, jugez s'il est possible de mieux refléter la vie musicale contemporaine dans toute sa variété, mais en éliminant ce qui n'est point digne d'être retenu. Ceci se passe à Lyon : heureux Lyonnais!...

*Et nunc, duces, intelligite!* serait-on tenté de dire.

RENÉ DUMESNIL.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**Le premier spectacle moderne du Théâtre Antique d'Orange.** — Chaque année, le programme des spectacles donnés dans le Théâtre d'Orange suscite des critiques et réveille des polémiques. Il n'est donc pas sans intérêt de revenir, en rétrospective, à la première de ces représentations modernes qui contribuèrent pour beaucoup à faire connaître le « Mur Sublime » par le grand public du XIXe siècle.

A l'origine de toute œuvre importante et durable, il y a toujours la pensée d'un homme audacieux, tenace et résolu. Pour le théâtre antique d'Orange, cet homme fut un littérateur qui avait le génie de l'organisation: Fernand Michel, dont le pseudonyme était Antony Réal.

Mais qu'on ne se l'imagine pas rêvant durant toute sa jeunesse devant la ruine où dormaient la tragédie et la comédie romaines. Le hasard seul l'amena en 1840. Il fut arrêté dans un voyage par une inondation du Rhône, et, pour passer le temps, alla visiter le théâtre. Puis il y revint chaque jour, et il écouta le gardien déclamer. Car il semble bien que la première voix sous les inflexions de laquelle se réveillèrent les pierres d'Orange fut celle d'un concierge à l'organe harmonieux, qui savait par cœur des tirades entières, et les récitait de la scène.

Durant vingt-huit ans, Fernand Michel poursuivit, rarement pris au sérieux, souvent bafoué, l'idée de faire venir sur la scène d'Orange des artistes de l'Opéra et de la Comédie-Française. En même temps, il avait quelques ambitions d'auteur. Ne pourrait-il, dans ce cadre magnifique, faire créer un poème d'Antony Réal? Il était également compositeur.

Alors, pourquoi pas? Ce ne serait, après tout, que la juste rémunération de l'effort accompli.

Stimulé par la vision d'acteurs jetant à la colline Saint-Eutrope le fruit de sa pensée, Fernand Michel trouva des collaborateurs, fit accepter un programme, obtint le concours des sociétés philarmoniques ainsi que des orphéons d'Avignon et d'Orange. Il fit construire des décors. Il fixa la date du 21 août 1869, engagea des artistes connus, et se mit en relations avec M. Serrin.

Car Fernand Michel était un précurseur. Pour sa « première », il voulait des projections électriques sur le mur du théâtre. Or, M. Serrin venait de perfectionner le régulateur électrique de Foucault, et avec ses lampes à arc, monophotes, qui feraient sourire nos ingénieurs électriciens des temps présents, il allait produire en cette mémorable soirée des effets de lumière vraiment impressionnants.

L'affiche annonçait une *Fête Romaine*. Cependant le programme n'avait rien de romain. C'était le *Joseph* de Duval et Méhul, le dernier acte de *Roméo et Juliette*, et l'œuvre « composée pour la circonstance », l'à-propos héroïco-dramatique d'Antony Réal, *Les Triomphateurs*. Ce titre intriguait fort le public. On devait commencer à huit heures du soir. Mais dès six heures, les spectateurs affluaient. La nuit s'annonçait fort belle — une vraie nuit de Provence, avec des étoiles d'image pieuse et une lune orientale.

Le Grand-Opéra était représenté par M. Genevois, qui jouait Joseph. Les autres vedettes avaient des noms que seuls les historiens du théâtre connaissent encore: Bataille, de l'Opéra-Comique, et Mlle Wertheimber, du Théâtre-Lyrique.

De sept à huit heures, le public s'installe. Six mille spectateurs, paraît-il, prennent place sur des gradins « reconstitués ». Ils viennent, surtout par curiosité, des principales villes et bourgades provençales. Ils ont, bien entendu, des chapeaux de paille, des vestons, des « paletots », des robes et des manteaux, ce qui n'empêchera pas Fernand Michel de se demander si ce ne sont pas « les ombres des Romains du temps des Césars ». Il a beaucoup d'imagination.

Pendant ce temps, le ténor de la troupe, M. Genevois, qui n'est évidemment pas habitué à des scènes antiques, sent le

trac l'envahir. Cependant, il ne manque pas son entrée, chevrote un peu, s'aperçoit que l'acoustique est extraordinairement bonne, s'enhardit, trouve des notes admirables, et finalement se taille un grand succès.

Pour *Roméo et Juliette,* la nature voulut avoir sa part de la mise en scène. La lune éclaira le tombeau, qu'un voile blanc recouvrait, et la brise fit tomber doucement cette gaze tandis que Roméo chantait.

Après l'entr'acte vinrent *Les Triomphateurs.*

C'était un colossal navet, fertilisé par le soleil des bonnes intentions. D'autre part, historiquement, l'œuvre mérite d'être prise en considération. Car ce sont les héros de la Paix et les Arts Civilisateurs qui vont triompher dans l'hémicycle.

D'abord, par courtoisie, on évoque les Romains antiques. Le coryphée leur dit:

Venez contempler dans leur gloire
Les modernes triomphateurs:
Ils ont remporté des victoires
Par les arts civilisateurs.

Et le chœur reprend:

Echos de ces nobles murailles,
Acclamez nos triomphateurs.
Vivat aux paisibles batailles!
Gloire aux arts civilisateurs!

La poésie française n'était pas enrichie dans ce qu'Antony Réal appelait un « poème lyrique ». A part quelques vers, la même platitude grandiloquente règne sur tout l'ouvrage. De plus *Labarum* rime avec *vaincront.* Mais, sous les constellations, l'Idée s'envole, optimiste et généreuse :

Non, plus de guerre entre patries!
Les héros pacificateurs
Vaincront un jour la barbarie
Par les arts civilisateurs.

Ce n'est pas encore fait. On pourrait donc reprendre *Les Triomphateurs.*

Après les affirmations venait l'apothéose de ces fameux Arts Civilisateurs. La Paix, assise sur un trône de théâtre,

tenait d'une main une corne d'abondance et de l'autre une branche d'olivier. Comme en général, dans ces grandes « machines », les actrices ne savent que faire de leurs mains, la question se trouvait réglée.

Autour d'elle, c'est-à-dire de Mme Auger, du théâtre d'Avignon, se pressait le groupe allégorique: l'Agriculture, l'Industrie, l'Architecture, la Peinture, l'Eloquence, la Poésie et la Musique.

Nous ne les citons pas dans un ordre quelconque, mais au contraire en respectant celui qu'Antony Réal avait établi comme répondant à la progression de leur développement. Il considérait que l'Agriculture était la mère de tous les arts, l'homme ayant dû chercher d'abord à se nourrir. L'Industrie lui avait appris à se vêtir, l'Architecture à construire sa maison, la Peinture à l'embellir. L'Eloquence, la Poésie et la Musique ne venaient qu'ensuite, et ne pouvaient triompher, d'après Antony Réal, que si la Paix régnait.

En attendant cet heureux jour, la Paix, avec sa corne et sa branche, lançait des hémistiches. Afin que nul n'en ignore, elle commençait par:

Je suis la Paix...

tel un personnage de revue. Elle ajoutait:

Je suis l'âme des grandes choses.  
Seuls mes héros ont droit à des apothéoses,  
Car ils ne viennent pas comme au temps des Césars  
Triompher, en traînant des vaincus à leurs chars.  
Ils n'ont pas asservi les peuples par l'épée,  
Et leur main dans le sang ne s'est jamais trempée.

C'est presque de l'antimilitarisme, c'est en tout cas de l'opposition et du pamphlet, surtout si l'on pense à la conquête de l'Algérie, aux guerres de Crimée et du Mexique. Cet Antony Réal avait toutes les audaces. Il insiste:

Que vos noms vénérés s'inscrivent sur les marbres,  
Vous, semeurs de l'Idée ,et vous, les planteurs d'arbres.  
Travailleurs de l'esprit et des bras — conquérants  
De lumière — aujourd'hui vous êtes les seuls grands...  
Vous êtes les seuls vrais héros de notre époque!

Mais encore fallait-il donner au public des précisions sur les « vrais héros ». On attend des noms. Les voici, après une pointe d'érudition.

Triomphez, descendants du divin Triptolème...

Le nom de cet ingénieux roi d'Eleusis rimait avec emblème. Les connaissances mythologiques des Provençaux de 1869 étaient-elles assez étendues pour que ce Triptolème produisît tout son effet? Mais Antony Réal s'en souciait peu. La rime était belle et l'euphonie certaine. Arrivons aux descendants:

Columelle, Chaptal, Dombasle, Vilmorin,
Athénas, Parmentier, de Serres, Gasparin,

puis, comme « héros de l'industrie »:

Gutenberg, Vaucanson, Pascal, Papin, Jacquart,
Daguerre, Stephenson, Philippe de Girard.

Cette Paix d'Orange avait l'esprit encyclopédique. Elle savait aussi rendre hommage aux célébrités du jour. Ferdinand de Lesseps obtenait huit alexandrins dans le palmarès et s'entendait appeler « moderne Sésostris », prélude aux fêtes magnifiques par lesquelles devait être, environ trois mois plus tard, célébrée l'inauguration du Canal de Suez.

Mais la gloire mondiale n'effaçait pas la gloire régionale. Antony Réal ne voulait oublier personne. Il ne connaissait encore Frédéric Mistral que par ses écrits, l'estimait comme « initiateur du beau et du bon », et comme fervent Provençal. C'est pourquoi, après avoir confié à l'auditoire que Corneille, Molière, Racine, La Fontaine, Hugo, Béranger et Lamartine lui étaient également chers, la Paix reprenait du souffle pour s'écrier:

Troubadours du Midi, triomphez par Mistral!

Aimable, confraternel et sensible à cette attention, l'auteur de *Mireio* vint le lendemain rendre visite à l'auteur des *Triomphateurs* pour le remercier et le féliciter.

Enfin, la Musique était discrètement synthétisée par un *trémolo d'orchestre,* que la Paix qualifiait de « concert ravis-

sant » et dans lequel ses fines oreilles retrouvaient Gluck, Beethoven et Mozart.

Telle fut cette première manifestation d'une renaissance qui devait, dix-sept ans après, faire gravir à Mounet-Sully les marches d'un des plus beaux théâtres romains, et conduire Sophocle, à travers la traduction de Lacroix, sur la scène retrouvée et révélée par Antony Réal.

La gigantesque impression produite en France par l'Exposition Universelle de 1867 se reflète dans cette représentation. Les Arts Civilisateurs avaient régné dans un palais qui occupait plus de seize hectares, entre la Seine et l'Ecole Militaire. Ils semblaient appelés à devenir les maîtres du monde, et les espoirs d'Antony Réal n'étaient donc pas absolument chimériques.

Mais en 1869 le Corps Législatif, sans enthousiasme, il est vrai, avait voté la réforme militaire échafaudée par le maréchal Niel.

Mais le chassepot et la mitrailleuse occupaient des centaines d'ouvriers.

Mais, tout en parlant du pacifisme prussien, pour donner le change et pour tromper la France, Bismarck préparait la guerre.

Mais Napoléon III, tandis que la Paix rimaillait en Provence, tentait d'obtenir les alliances de l'Autriche et de l'Italie.

Mais l'Allemagne prussianisée combinait des provocations et des affronts.

Pourtant, le 21 août 1869, dans le Vaucluse, par un beau soir de fête et d'illusions, des voix confiantes chantaient:

> Vivat aux paisibles batailles!
> Gloire aux Arts Civilisateurs.

RENÉ MATHIEU.

## *NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE*

**La Captivité de Cervantes.** — En 1919, étant à l'armée du Rhin, à Aix-la-Chapelle, j'ai lu, dans la livraison de la *Revue des Deux-Mondes* du 15 septembre 1917, l'ouvrage des frères Tharaud intitulé *La Foire de Rabat.*

Au sujet du port de Salé, l'auteur écrit ceci :

C'est cela! un vrai conte oriental, à la fois guerrier et si tendre, où la tombe se mêle tout familièrement à la vie, et sur lequel glisse le souvenir du divin Cervantès, et de Robinson Crusoë, et de tous les captifs, et des captives inconnues, que les corsaires ont emmenés jadis dans ces maisons couleur de neige.

Cervantes n'a jamais été captif à Salé; il l'a été pendant cinq ans à Alger.

J'ai écrit aussitôt une lettre de protestation aux frères Tharaud. Pas de réponse.

Ces jours-ci, j'ai lu *Rabat ou les heures marocaines* des mêmes auteurs, édité par Plon, il y a cinq ou six ans, je crois.

J'ai constaté qu'à la page 118, les frères Tharaud avaient reproduit, affirmé et délayé leur erreur historique relative à Cervantes. On y lit ceci:

Dans ce dédale silencieux où je vais à l'aventure, Cervantès, prisonnier des corsaires barbaresques, a erré lui aussi, portant dans son esprit les premières rêveries de son extravagant chevalier. Au tournant de quel passage, au sortir de quelle voûte, dans quelle lumière ou dans quelle ombre a-t-il vu apparaître, monté sur un tout petit âne et les pieds traînant à terre, ce Sainte-Beuve, ce Renan, l'énorme Sancho Pança? Parmi les tombes de la dune, repose très probablement l'homme dont il a été l'esclave; et je me demande parfois, en regardant ces pierres couvertes de lichens jaunes, laquelle recouvre ce personnage qui a tenu à sa merci la plus belle histoire du monde.

Mais voici l'amusant: à la fin de ce paragraphe, un appel de note [1] renvoie à ceci, imprimé au bas de la page:

Attention! m'écrit mon ami le licencié Lopez. C'est une tradition sans fondement qui fait passer Cervantès à Salé.

Aucun doute. Ce renvoi est la réponse à ma protestation de 1919.

N'importe. J'estime que des auteurs en renom ne devraient pas falsifier ainsi l'histoire pour produire un effet littéraire.

Cervantes, le glorieux manchot de Lépante, est un homme admirable. Il a fait preuve, pendant sa captivité à Alger (du 28 septembre 1575 au 24 octobre 1580) d'un magnifique courage, de désintéressement, de charité envers les autres captifs. Il a tenté quatre fois de s'évader; repris, il dégageait la

responsabilité de ses complices, les excusant et réclamant le châtiment pour lui seul. En 1894, on a recherché et inauguré officiellement la grotte, située près d'Alger, où il a vécu plus de cinq mois avec quelques autres évadés. Sa splendide conduite pendant sa captivité à Alger a fait l'objet d'un récit publié dans le *Bulletin* n° 95 du 3e trimestre 1923 de la Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord.

Cervantes n'avait pas besoin, pour sa gloire, qu'on le représente captif à Salé.

A cette occasion, je signale qu'à la page 112 du même volume, *Rabat ou les heures marocaines*, on trouve d'autres inventions. Les frères Tharaud écrivent ceci:

> Un jour — c'était en 1911, après les massacres de Fez — les Salétains virent avec stupeur une longue suite de fantassins, d'artilleurs, de cavaliers, passer le Bou-Regreg, les uns en barque, les autres à la nage. La colonne Moinier, en marche sur Fez révoltée, traversa la ville de part en part. Pendant des semaines et des semaines, ce fut l'interminable défilé des ânes, des chameaux, des mulets qui ravitaillaient la colonne.

Je faisais partie de la colonne Moinier, comme capitaine commandant une compagnie du génie. Contre les assertions ci-dessus, je puis dire ceci de visu:

1° La colonne Moinier n'a pas traversé Salé. Il était interdit aux troupes et aux militaires isolés, de la façon la plus formelle, de pénétrer dans Salé-la-ville-sainte. Même à Rabat, l'itinéraire était rigoureusement fixé et délimité.

2° Personne n'a passé le Bou-Regreg à la nage. C'est tout au plus si quelques attelages ont traversé en nageant, le conducteur (à l'instar de Neptune) tenant les rênes à l'avant d'une barque que l'attelage entraînait ainsi. J'en suis d'autant plus certain que c'est ma compagnie du génie qui a assuré la traversée du fleuve Bou-Regreg en barcasses par le gros de la colonne Moinier.

3° Il n'y a pas eu de convois d'ânes pour le ravitaillement. A peine voyait-on parfois un âne « surnuméraire », c'est-à-dire non inscrit sur les contrôles, vivant aux dépens des mulets, suivre une compagnie de tirailleurs ou de légionnaires en portant quelques accessoires de la popote des sous-officiers ou des officiers.

GÉNÉRAL SERGENT.

## LETTRES CATALANES

Jean Narach: *Flors d'hivern;* Lucie Bartre: *Argelacs;* Jean Amade: *L'Oliveda;* Jean Amade : *Mélanges de Folklore* (Imp. de l'Indépendant, Perpignan). — Joan Maragall: *Œuvres complètes,* volume XIX. *Elogi de la Paraula i altres escrits,* Barcelona, 1935. — Mémento.

Séjournons d'abord en Roussillon. Quelques œuvres catalanes y paraissent encore, comme ces **Flors d'hivern**, où Jean Narach se souvient, avec une fidélité monotone mais fort attachante, de ses jeux d'enfant et des travaux de la terre. Les comédies de Mme Lucie Bartre, **Argelacs**, semblent, avec leur style grêle, rejoindre l'esprit des fabliaux et les *pasos* de Lope de Rueda. La farce y va son train entre la caricature et la satire, lestement conduite par la verve du terroir et les petits vers qui sautent sur leurs rimes pour rappeler les danseurs agiles aux vestes cousues de grelots. Ce langage commun est celui que l'on trouve à chaque coin de rue, mais si tout le monde l'entend, il n'est pas toujours aisé de le reproduire. Ecrire pour le peuple, être compris de tous, ces formules sont aussi celles de M. Jean Amade, qui vient de réunir dans **L'Oliveda** des poésies de jeunesse, composées autour des années de la guerre. Le titre primitif, le *Rameau d'olivier,* est devenu l'*Olivette* où toute sérénité est accomplie. Un calme parfait règne dans ces compositions, calme dans les pensées, dans la forme et dans l'ordre. *L'Oliveda* obéit comme l'œuvre de Mistral à la vieille mystique du nombre. Chacune de ses sept parties se compose de sept poèmes. L'ensemble dénote une inspiration spiritualiste, presque rigide à force d'être affirmée, et qui se répand avec une invariable couleur d'azur céleste. C'est moins dans l'expression que dans l'élan spiritualiste et dans une éthique raisonnée du sentiment que l'auteur découvre la source de la poésie. Il a l'ambition d'être utile et il espère donner des consolations d'un ordre supérieur. Cette foi qui se repose dans les promesses de l'au-delà est d'ailleurs une doctrine reçue; mais les clartés confiantes de l'idéalisme viennent éclairer ces poèmes parfumés de nostalgie. Leur contenu est comme absorbé par la religion; ils se dépouillent parfois de certaines ressources plastiques, comme si l'aspiration à l'au-delà noyait le monde sensible dans une buée. Des exemples: la violette

devient le cœur odorant de la terre, la fontaine est l'image de la science de Dieu, la tombe elle-même contient des paroles divines. Le fossoyeur y fait naître « comme une fleur blanche ». Et le cimetière est vraiment ici le Campo Santo. M. Marius Jouveau a bien remarqué, dans un article du *Feu*, cette tendance à démêler des images morales et mystiques dans la nature, et il en a conclu que tel était le caractère de toute poésie catalane. Mais c'est conclure du particulier au général. Cette tendance est assez répandue dans l'œuvre des premiers renaissants, bien connus de M. J. Amade qui leur a consacré un travail fort complet, et surtout dans l'œuvre de Costa y Llobera, pour laquelle il éprouve une évidente dilection. En réalité, il s'agit là d'une tendance romantique et religieuse. Ce n'est point que la poésie de M. Amade soit dépourvue de « naturisme ». Il lui arrive aussi de découvrir des vers qui s'élargissent avec une lumière suave, comme mouillée de rosée, alors que beaucoup d'autres plongent leurs racines dans la terre.

La poésie populaire le soutient heureusement, et certaines compositions, comme *Tarde d'estiu*, évoquent la châtaigneraie paisible sur les pentes du Haut-Vallespir. Il lui plaît de mêler dans un même concert idéal les voix de la sagesse populaire et celles de la religion. Après avoir assuré que « le ciel est plus grand que notre espoir », il fredonne aussi religieusement une sardane sur le motif antique et nouveau du printemps. Et on respire, parmi les simples et les fleurs des prés, le souffle apaisant d'une vallée.

Les **Mélanges de Folklore,** publiés après ce livre, en sont à bien des égards le vivant commentaire. Dirai-je que les qualités de M. Amade, l'ordre logique, la composition calculée, la clarté toujours nette du style, le désignent plus particulièrement pour de telles études? Ce livre nous donne comme une vue d'ensemble du folklore catalan, depuis les amusettes, les chansons d'enfants et les mimologismes jusqu'aux légendes de la montagne, comme celle du *Comte Arnau,* en passant par les *Villancets de Nadal* et les amoureuses rencontres du matin de la Saint-Jean. Certains chapitres sont originaux et montrent le folkloriste qui fait sa récolte auprès du bûcheron, mais d'autres sont de simples

narrations et se colorent gaîment en racontant la cueillette des cerises. Il arrive aussi que la nappe sereine du lyrisme est comme troublée par un sursaut de l'esprit gaulois. Les *Mélanges de Folklore* sont une heureuse contribution à la connaissance du Roussillon, et nous dédommagent des banalités que l'on ne cesse de répéter sur ce coin de France. M. Jean Amade conçoit le régionalisme comme une réalité spirituelle qui s'élève au-dessus d'un localisme superficiel; et cependant, je ne veux voir dans son livre qu'une savoureuse et très gracieuse préface au recueil de chansons populaires dont nous sommes toujours privés. Celui de Pierre Vidal est malheureusement épuisé et mériterait une réédition, ainsi que celui de Vilarem et Carcassonne. A défaut d'un éditeur actif et amoureux de son pays, les sociétés régionales feraient une bonne œuvre en s'intéressant à ces vieilles chansons, qui frissonnent encore comme des sources sur la montagne.

La Catalogne d'Espagne a du moins recueilli cet héritage, et j'en vois une nouvelle preuve dans le dix-neuvième volume des **Œuvres complètes** de Maragall qui paraît à Barcelone. Il est présenté par Manuel de Montoliu. Elle est fort bien menée, l'étude où celui-ci veut nous expliquer la complexité de la figure de Maragall par son mysticisme. Le critique s'attache surtout à montrer par des rapprochements curieux et méthodiques l'influence de Novalis et de son Enric d'Ofterdingen sur la pensée du poète. Je l'avais indiquée moi-même au passage, dans la préface du tome précédent, en la jugeant pernicieuse, il est vrai. Un mysticisme romantique est bien apparent dans cette perpétuelle affirmation d'une réalité supérieure qui s'impose dans les écrits de Maragall et surtout dans son désir et son ambition de donner une vie matérielle aux spectres de la légende. Quoique ces affinités littéraires soient évidentes, la simple poésie de la religion catholique avec tous ses anges et les feux purificateurs de la Saint-Jean soutient plus évidemment encore l'inspiration de Maragall. Cela est visible dans les narrations lyriques qui suivent l'Eloge de la Parole et l'Eloge de la Poésie et forment la plus grande partie de ce volume. Ces brèves narrations que je ne connaissais pas encore soutiennent la comparaison avec les meilleures proses de Verdaguer et de Masso-Torrents,

lorsqu'elles décrivent des paysages de Camprodon et de Nuria, en effleurant l'air des glaciers. Il est admirable de voir combien les images pyrénéennes s'insèrent exactement dans la vision du poète. D'autres récits révèlent un Maragall conteur dramatique. Le drame est à peine indiqué en quelques pages et laisse le lecteur dans l'incertitude, comme il arrive dans la réalité. Ou bien Maragall semble l'éluder à demi pour laisser dans l'esprit une impression aimable (Marta, la Dona d'aigua). Mais il arrive aussi que la peinture du peuple nous est donnée dans une note aiguë et sombre (Niobe en tramvia, A Muntanya) et on discerne alors combien Maragall était sensible à l'atmosphère littéraire de Barcelone. Certains de ces récits ne peuvent être écrits que par un Catalan, et toutefois dans la peinture des misères de la ville, le son de quelque phrase rappelle celui des Poèmes en prose de Charles Baudelaire. On y voit aussi Maragall le mystique se livrer aux caprices de l'humour. D'une manière générale, il ne révélait ce don de l'humour que dans les villes d'eaux du Midi de la France, qu'il fréquentait dans les dernières années de sa vie :

Villes d'eaux. J'écris ce titre en français, dit-il, parce que c'est en France que j'ai connu cette tristesse... Certes, il y a bien chez nous des villes fréquentées par les étrangers, mais nous n'avons pas de villes où tout le monde est étranger.

Et à propos de la cascade:

Elle est belle, certainement... Mais avez-vous vu ces magnifiques lions en cage des ménageries, qui, d'une ville à l'autre, servent à distraire les artisans? Ce sont de véritables lions. De temps à autre, ils regardent les visiteurs en poussant un rugissement qui les terrorisent... Puis, ils s'allongent et s'endorment, profondément fatigués. Ainsi la cascade...

« Quel est ce grand homme? » demandait un jour notre poète à un habitant d'une ville du Midi, devant une statue placide qui dominait un bassin (Goudouli, à Toulouse?). « Est-ce un poète? Est-ce un mathématicien? » — « Plus que ça, répondit l'autre, avec assurance. C'est l'inventeur de la pêche à la ligne! »

Maragall soulignait la réponse. Il se hâtait de conclure que

le Midi plantureux, où la vie est facile, où les ombrages sont splendides, que le Midi était certainement le pays du bien-être et de la mesure, mais qu'il n'avait pas d'âme. Il est vrai que Montaigne lui a donné la réponse par anticipation, lorsqu'il a parlé des « élévations fantastiques et folles des Espagnols ».

Mémento. — Parmi les livres dont je compte avoir l'occasion de parler, je signalerai *Zodiac,* le roman d'Alfons Maseras, *Prometeu,* de Pere Coromines, et en particulier *Les Cobles de Jaime, Pere i Arnau March,* du Roussillonnais Amédée Pagès, auquel les lettres catalanes doivent déjà la monumentale édition d'Aurias March. — Dans le dernier numéro de la *Revista,* Alfons Maseras consacre un article alerte et bien venu, mais incomplet, sur le sort qui est fait aux lettres catalanes en France.

JOSEPH-S. PONS.

## *LETTRES HONGROISES*

*La poésie.* Dezsö Kosztolanyi : *Poésies complètes,* 1907-1935, Edit. Revai. — Lajos Kassak : *Ma terre, ma fleur,* cent poèmes choisis, 1915-1935, Ed. Pantheon. — Gyula Illyes : *Poésies nouvelles,* Edit. de l'Imprimerie de Kecskemet. — LE ROMAN ET LA NOUVELLE. Zsigmond Moricz : *L'homme heureux,* Edit. Athenaeum. — Jenö Heltaï : *Le Fils,* Edit. Athenaeum. — Sandor Maraï : *Confessions d'un bourgeois,* 2e partie, Edit. Pantheon. — Akos Molnar : *La Nourrice de l'Empereur,* Edit. Pantheon. — Sandor Brody : *Anthologie posthume,* publiée et préfacée par Lajos Hatvany, Edit. Athenaeum. — *Anthologie des conteurs hongrois modernes,* Edit. Athenaeum. — Ferenc Körmendi : *La Musique au bord du lac,* Edit. Athenaeum. — Geza Feja : *Vie et Rêve,* Edit. des Presses universitaires. — Jenö Mohacsi : *Feu Follet,* Edit. Nyugat. — Tibor Köves : *Le Barbare,* Edit. Cserepfalvi. — LA CRITIQUE. Mihaly Babits : *Histoire de la littérature européenne,* 2e vol., Edit. Nyugat. — Janos Horvath : *Histoire de la littérature hongroise :* 1er vol., le moyen âge ; 2e vol., l'humanisme, Edit. Magyar Szemle. — Aurel Karpati : *L'âme en fuite,* chez l'auteur. — Sandor Makkaï : *La vie interroge,* Edit. Revai. — Bela Just : *La Littérature française catholique,* Edit. Magyar Kultura.

A l'heure actuelle, la poésie reste encore le genre littéraire le plus vivace en Hongrie. Naturellement, la conception que les poètes hongrois se font de leur art diffère sensiblement de ce que l'on entend sous ce nom en France ; car, si celui-ci englobe dans sa variété bien des genres qui paraissent aux Français déjà vieillis, il offre, par contre, moins de tentatives hardies et moins d'audacieuses recherches. Ce qu'on appelle poésie d'avant-garde n'existe pour ainsi dire plus depuis quelques années, et son seul représentant reste Kassak. La grande poésie, celle qui se rapproche encore le plus de

la conception occidentale, est surtout cultivée par la génération du Nyugat, dont l'un des membres les plus brillants, Dezsö Kosztolanyi, vient de publier des **Poésies complètes** qui s'espacent sur une période de presque trente années. Romancier et conteur de premier ordre, Kosztolanyi est le maître le plus parfait peut-être, en ce moment, de la prose hongroise. Mais il est en même temps, avec Ady et Babits, l'un des trois grands représentants de cette nouvelle poésie qui consiste dans la fusion harmonieuse des traditions poétiques hongroises et des plus heureuses tendances occidentales, surtout anglaises et françaises.

A ses débuts, bien avant la guerre, il hésitait encore entre deux de ses dieux lares, Francis Jammes et Rilke. Il a écrit des sonnets parfaits, des tableaux impressionistes charmants, et ses *Plaintes du pauvre petit enfant* ont été le livre de chevet de toute une génération. Mais c'est quand même pendant et après la guerre qu'il a atteint sa pleine maturité poétique. Les poésies qu'il adresse à sa femme, vrais hymnes de l'amour conjugal, ses élégies à l'adresse de sa terre natale et surtout dans le cycle « Nu » ses poèmes en vers libres qui sont des visions psychologiques à propos des objets et des figures les plus quotidiens de l'existence, resteront probablement parmi les plus belles productions de la nouvelle poésie hongroise, l'une des plus riches de toute la littérature européenne.

Bien qu'appartenant de par son âge presque au même groupe de poètes, **Lajos Kassak**, l'auteur de la fameuse autobiographie *La vie d'un homme*, qui lui a valu la gloire d'être souvent comparé à Gorki, n'en reste pas moins séparé par un abîme aussi bien de la génération du Nyugat que de la génération d'après-guerre. En tant que poète, Kassak a toujours figuré l'extrême pointe, tournée vers l'occident, de la poésie hongroise, si bien qu'en partie pour cette attitude d'avant-garde, en partie à cause de ses convictions socialistes et supranationales, la critique officielle a longtemps hésité à le compter au nombre des poètes hongrois, malgré d'étonnante réussites poétiques. Grâce aux passages de son autobiographie où il dévoile ses vraies attaches poétiques, se montrant plus près des vieux poètes hongrois, Berzsenyi

ou Petöfi, que de Whitman ou de Verhaeren, grâce surtout, espérons-le, à cette anthologie de ses meilleurs poèmes, pour laquelle l'excellent critique Albert Gyergyai a écrit une belle préface, un revirement devra forcément se produire à ce sujet. Ses grands poèmes, écrits toujours et exclusivement en vers libres, valent par un élan, une force, une richesse d'images et d'associations auxquels il est difficile de résister. Comme il tire son origine du peuple et qu'il est resté longtemps dans le mouvement ouvrier, on croit faire son éloge quand on le considère comme le meilleur représentant de la littérature prolétarienne. Mais assez tôt sorti des limites que sa vie extérieure avait imposées à ses sensations poétiques, Kassak chante tout l'homme et toute la création, l'homme dans la création avec toute la gamme des rapports mystérieux et profonds qui se développent entre ces deux pôles.

**Gyula Illyes** est l'un des meilleurs représentants de cette génération poétique d'après-guerre, qui, un peu prématurément fatiguée peut-être des excès de l'avant-garde, s'est rejetée, à la suite d'une décision un peu trop calculée, vers les vieilles formes sûres et fermées de la poésie populaire hongroise. Après avoir débuté par quelques beaux essais presque surréalistes, il ne cherche plus à s'évader aujourd'hui de la tradition. Cependant, si son nouveau volume n'ajoute pas grand'chose aux résultats de ses trois précédents recueils, on y trouve quelques vigoureux tableaux de la vie rustique hongroise, on y sent souvent frémir un vrai tempérament poétique, comme la preuve qu'Illyes n'a pas encore fait taire tous ses démons intérieurs.

Le roman hongrois, malgré son apparente abondance, est un genre bien moins vivace et bien moins original que la poésie. Le plus remarquable de tous les romanciers reste toujours l'étonnant *Zsigmond Moricz* dont la trilogie transylvaine, que nous avons longuement étudiée au cours de notre dernière chronique, surpasse de loin toute la production romanesque de cette année. Doué d'une fécondité prodigieuse, qui comporte naturellement une certaine inégalité, il vient de publier **L'homme heureux**, une véritable gageure littéraire. Un paysan est venu soi-disant trouver l'auteur à

Budapest pour lui offrir sa propre histoire comme sujet de roman et c'est cette histoire de l'homme heureux qui se déroule devant nous à mesure que la conversation se poursuit entre le héros et le romancier. Jamais Moricz, qui pourtant connaît à merveille le langage des gens du peuple, n'était allé aussi loin dans la transcription pour ainsi dire phonographique de la manière de penser et de parler d'un paysan, si bien que nombre de lecteurs se demandent s'il ne s'agit pas là d'une supercherie littéraire à rebours. Parmi les autres romanciers, Jenö Heltaï, dont *M. Selfridge* avait paru en français, il y a une dizaine d'années, a montré ces temps derniers une particulière fertilité d'invention. L'un de ses romans récents, *La maison des rêves,* qui est peut-être le meilleur roman de guerre de la littérature hongroise, a eu un grand succès dans les pays anglo-saxons. Il vient enfin de publier tout dernièrement, sous le titre **Le fils,** l'histoire d'un jeune bohème, qui vaut surtout par de savoureuses descriptions des milieux d'artistes de Budapest, et un joli volume de nouvelles: *Voyage autour de moi.*

Sandor Maraï, l'auteur de *Les révoltés,* continue l'histoire de sa propre vie dans **Les confessions d'un bourgeois.** Le premier volume, consacré à la jeunesse de l'auteur en province puis à Budapest, allait jusqu'au seuil de la guerre. Dans le deuxième volume, il nous parle de son évolution littéraire, dont les étapes les plus importantes se situent après la guerre en Allemagne, en Angleterre et en France, où il a passé plusieurs années comme correspondant de quelques grands journaux. Psychologue et observateur avant tout, Maraï excelle à décrire les années fiévreuses qui se situent entre 1920 et 1930 et sur le fond desquelles se détache la figure d'un jeune intellectuel d'Europe centrale.

Akos Molnar, auteur de plusieurs recueils de nouvelles psychologiques, nous décrit, dans son premier roman historique, **La nourrice de l'empereur,** une révolte des mineurs roumains de Transylvanie, à l'époque de François I^er^, père de Marie-Louise, mutinerie dans laquelle une simple paysanne hongroise, ancienne nourrice de l'empereur, joue un rôle de médiatrice historiquement prouvé.

Le baron Lajos Hatvany, le romancier et critique bien

connu, a eu la pieuse pensée de recueillir les plus belles pages de **Sandor Brody**, le premier naturaliste hongrois. En dehors de son incontestable talent, Brody a fait surtout école comme artiste de la vie et, à cet égard, a servi de modèle à quelques grands écrivains: le grand poète Ady ou le conteur Krudy par exemple.

Sous l'influence de la renaissance de la nouvelle en France et comme suite à l'initative de la revue Nyugat qui publie en ce moment un choix des meilleures nouvelles de toute la littérature européenne moderne, l'Athenaeum a fait paraître un recueil de trente nouvelles hongroises de nos jours. Autant l'idée est excellente, autant le choix laisse à désirer. Sans parler du fait qu'à peine huit ou dix de ces nouvelles sont dignes d'une **anthologie**, il y manque certains noms significatifs, tels que celui de Sophie Török ou de Cécile de Tormay, qui vient d'être élue à la Coopération intellectuelle.

Quant aux nouvelles que Ferenc Körmendi, l'auteur de la célèbre *Aventure de Budapest* vient de réunir sous le nom de *Musique au bord du lac,* elles n'atteignent pas le niveau de ses grands romans, où l'abondance de la matière fait oublier facilement ce qu'il y a de maniérisme dans son style.

Geza Feja, l'un des meilleurs publicistes et critiques d'avant-garde a rassemblé en un volume, **Vie et rêve**, les plus jolis contes populaires hongrois, et il faut les lire si l'on veut avoir une idée des richesses poétiques contenues dans le folklore. Sous le titre de *Feu follet,* Jenö Mohacsi a écrit la biographie romancée de la femme de Madach, auteur du grand poème dramatique *La tragédie de l'homme.* Rien de plus bouleversant que la vie de cette jeune femme. Oublieuse de ses devoirs à l'époque où son mari était en captivité, elle dut quitter ensuite son foyer et ses enfants pour finir sa vie dans un hôpital, après avoir inspiré à Madach quelques-unes de ses plus belles pages sous la figure d'Eve, l'héroïne du drame.

Dans son nouveau roman enfin, **Le Barbare**, le jeune romancier Tibor Köves s'attaque un peu aux mêmes problèmes que le plus illustre de sa génération, Maraï, dans *Les Etrangers,* c'est-à-dire à la situation ambiguë du jeune intellectuel hongrois dans un pays occidental comme la France.

Dans le domaine de la critique, le grand événement est la suite donnée par Mihaly Babits à l'**Histoire de la littérature européenne,** dont le premier volume avait paru il y a juste un an. Dans le tome II, qui va du début du XIX$^e$ siècle à 1925, l'auteur, à la différence de tous les historiens de la littérature, nous présente vraiment un tableau de la littérature européenne dans ses rapports supranationaux, dans ses courants généraux et dans ses grandes figures, qui le sont dans la mesure où elles arrivent à s'élever au-dessus des contingences nationales. Ce volume, comme le précédent, abonde en portraits brillants, en vues profondes et en observations de détail, neuves et judicieuses. Le seul reproche qu'on puisse faire à Babits est que, fidèle à ses premières lectures anglo-saxonnes, il soit tenté de sous-estimer à leur profit le reste de la littérature, malgré certains compliments sincères à l'adresse de Baudelaire, de Flaubert et de Proust.

L'autre grand événements à cet égard est la parution du second volume de l'**Histoire de la littérature hongroise**, de Janos Horvath, l'une des plus grandes figures, sinon la plus grande de la critique universitaire hongroise. Grand éducateur et grand travailleur, J. Horvath qui a publié, déjà avant la guerre, une importante étude sur Ady et la nouvelle poésie hongroise et, depuis la guerre, une vaste monographie de Petöfi, est en train de construire peu à peu l'histoire critique, jusqu'ici inexistante, de **la littérature hongroise**. Les deux premiers volumes parus, *Le moyen âge* et *L'humanisme,* jettent une lumière toute nouvelle sur les commencements assez mal connus des lettres hongroises. Ce qui caractérise ces livres, comme d'ailleurs tous les écrits de l'éminent professeur, c'est la profondeur des vues, la connaissance minutieuse des moindres rapports et une grande honnêteté littéraire qui résiste à toutes les tentations des modes venues surtout d'Outre-Rhin.

L'évêque protestant de Transylvanie, Sandor Makkai, a recueilli en deux volumes ses études jusqu'ici éparses sous le titre de *La vie interroge*. Les plus beaux parmi ses essais sont ceux sur le fameux prince de Transylvanie Gabriel Bethlen, sur le grand réformateur hongrois le comte Szechenyi, enfin l'étude sur Ady, l'une des plus belles qui aient été

consacrées au poète. Dans un volume, **L'âme en fuite**, contenant ses dernières études, Aurel Karpati, critique littéraire et dramatique de l'important quotidien *Pesti Naplo*, résiste victorieusement aux tendances matérialistes du monde contemporain.

Le jeune critique catholique Bela Just publie un ouvrage en deux volumes sur la **Littérature néocatholique française**, ouvrage où, selon les meilleurs modèles, il présente aux lecteurs hongrois une image aussi attachante qu'exacte, d'abord des grands précurseurs de ce mouvement puis de ses réalisateurs. Ce livre, bien écrit et publié aux édition qui ont fait paraître la traduction du *Soulier de Satin* de Claudel, rendra de grands services en Hongrie à tous ceux pour lesquels la littérature française garde toujours le même attrait.

FRANÇOIS GACHOT.

## *LETTRES BRÉSILIENNES*

Gastâo Cruls: *Vertigem*, éditions Ariel, Rio de Janeiro. — Menotti del Picchia: *O Crime daquela Noite*, éditions Unitas, São Paulo. — Osorio Dutra: *Dentro da Noite Azul*, éditions Pongetti, Rio. — Aydano do Couto Ferraz: *Canticos do Mar*, A Graphica, Bahia. — Carlos Drummond de Andrade: *Brejo das Almas*, Os Amigos do Livre, Belo Horizonte. — Tasso da Silveira: *Discurso ao Povo Infiel*, Livraria Catholica, Rio. — Mémento.

Dans un récent ouvrage sur lequel il ne m'est pas possible de m'étendre ici, *Cariocas e Paulistas*, documenté à bonnes sources par un séjour à Rio et à Sâo Paulo, M. Mendes Corréa, savant Portugais, écrit:

> L'Académie brésilienne des Lettres compte de nombreux médecins. J'y ai vu Afranio Peixoto, Roquette Pinto, Austregesilo, Fernando de Magalhâes... En faisait également partie l'inoubliable Miguel Couto, et quand son fauteuil fut vacant, des médecins posèrent leur candidature pour lui succéder.

Ainsi, comme en France, il existe au Brésil des médecins qui écrivent et le font bien. Comme ici, il en est surtout qui ont atteint une belle notoriété et ne pensent pas forcément à l'habit vert. Plusieurs ont été cités déjà dans ces chroniques, et l'un d'eux même, M. Jorge de Lima, est rédacteur en chef du *Jornal dos Medicos*, organe tout technique, d'ailleurs.

M. Gastâo Cruls, qui vient de nous faire lire **Vertigem**,

n'exerce plus cette profession, pas plus que M. Afranio Peixoto, qui est professeur autant que lettré distingué. Depuis plusieurs années déjà, il dirige une revue mensuelle, *Boletim de Ariel,* ainsi qu'une maison d'éditions qui font l'une et l'autre une large place aux œuvres des jeunes écrivains, concurremment avec des traductions d'auteurs en vogue de divers pays. Dans ses propres romans, les préoccupations scientifiques du printemps de sa formation se reflètent presque toujours, et pour ses débuts, il y a une dizaine d'années, avec *A Amazonia Mysteriosa,* il mêlait aux aventures d'un explorateur égaré dans le domaine des Amazones (le Royaume des Pierres Vertes), un savant allemand, occupé à y cultiver, sur les nouveau-nés mâles méprisés par leurs mères, des déformations et des greffes saugrenues, créant ainsi les monstres les plus horribles. C'était bien une échappée médicale hors des pratiques des civilisés dans les cas de parturitions anormales, un ressouvenir amplifié des bocaux de quelque musée Dupuytren.

Dans *Elsa e Elena,* le mari d'Elsa, un névrosé, un fou, invente un double à sa femme, Elena, et prête à sa victime des dérèglements troublants pour se justifier de l'empoisonner. *A Creaçao e o Creador* où l'on côtoie l'hallucination, abandonne le domaine de la pathologie. C'est l'histoire d'un écrivain qui échafaude un plan de roman, rédige le début, définit les caractères, et se trouve soudain, à Rio, en présence d'un quatuor où sa fiction est incarnée, de gens dont il croyait avoir même inventé les noms, mais qui paraissent préparer un dénouement différent de celui qu'il avait envisagé. Va-t-il les arrêter, empêcher la catastrophe qu'il sait fatale? Si l'on considère que le point de départ de tout traitement suivi, que tout diagnostic est une hypothèse, on voit comment M. Gastâo Cruls, en développant son imagination spéciale, a su apporter à la littérature des personnages et des situations d'un choix tout personnel. Ses compositions sont cohérentes parce qu'il est formé au scrupule de la vérité. Après avoir dépeint d'après les livres une Amazonie inquiétante et fabuleuse, l'occasion lui a été donnée de suivre, dans cette immensité, une tournée « d'inspection des frontières » dirigée par un ethnographe distingué, le général Rondon, et,

en 1930, son journal de voyage s'est appelé en toute franchise: *A Amazonia que eu vi,* l'Amazonie que j'ai vue. Et les vierges guerrières? Et cette république où les femmes, dépassant l'égalité des droits, ont de tous points la souveraineté? Sur un trajet de sept cents kilomètres entre Obidos et les monts Tumuc-Humac, il n'a pu qu'à grand'peine entrer en contact avec quelques groupes de Rangus ou de Pianacotos sans prestige. Mais le maniaque plasmateur de difformités s'est sans doute trouvé ailleurs sous ses yeux... Aujourd'hui, *Vertigem* continue cet ensemble professionnel en étudiant les troubles subis aux approches de la soixantaine par le docteur Marcondes, spécialiste en vogue à Rio. C'est « l'homme dans la boucle » de Rabette-Divoire, quant à la crise sensuelle. L'objet de sa flamme, Mme Santos Lima, ne paraît pas vouloir se dérober à une adoration qui reste timide, et elle lui marque même des attentions qui peuvent prêter à équivoque. Elle est mal mariée! Qu'attend donc l'honnête praticien, cependant que sa femme tourne à la dévotion et lui devient indifférente? Hélas! quand dona Clélia se présente à sa consultation, c'est pour le supplier d'aller arracher à la mort un Italien beau comme Apollon, terrassé par la typhoïde! Elle avait un amant! Le docteur Marcondes, stoïque, fait son devoir, après quoi tout devrait s'arranger par un revirement sentimental de bibliothèque bleue. Obéissant jusqu'au bout à l'expérience médicale, l'auteur montre l'égarement morbide de la dame aboutissant à une scène d'érotisme prématuré qui foudroie le convalescent. Tous les épisodes de ce « vertige » blanc ont pour prétexte une visite à quelque malade ou bien une maladie de l'un des personnages, et s'il en résulte un peu de lenteur dans l'action, l'ouvrage est d'une vigoureuse originalité, enlaçant et conciliant les exigences de la médecine avec celles de la littérature. C'est celle-ci, enfin, qui s'en trouve enrichie.

**O Crime daquela Noite,** suivi de plusieurs autres nouvelles, est d'un conteur et romancier pauliste dont on a déjà signalé ici le talent. L'héroïne du premier de ces récits, Béatriz, est une jeune femme du monde que surprend l'audace inouïe d'un homme de couleur de basse condition, et dont la brute épargne la vie, le viol commis. Peu après la

malheureuse qui n'a osé parler à personne de ce désastre se trouve enceinte. Thème à émotions fortes, et à surprises, car l'enfant naît blanc. Chacune des autres histoires a son crime, et porte à l'angoisse l'attention du lecteur sensible. Ce serait du feuilleton si M. Menotti del Picchia, — qui est un écrivain plein de ressources et nous a donné ailleurs, dans *A Republica 3000* un roman philosophique d'une hardiesse remarquable, — n'avait réduit à l'essentiel, avec une grande justesse dans le trait et dans les dialogues, ces transpositions du Grand Guignol.

M. Osorio Dutra, poète qui a vécu maintes années hors de son pays, lui consacre néanmoins ses pages les plus émues. Après *Terra Bemdita* (1923), d'allure parnassienne, consacré à sa terre de Minas, dont les chariots attelés de bœufs d'une lenteur patriarcale contrastent assez avec les autos de Nice ou de Buenos-Ayres, *Inquietaçâo* (1933), comme l'indique le titre, reflète son impressionnabilité, vibrante à tous les contacts. Sa carrière de déraciné a multiplié en lui les surprises, timide et « incontenté », attiré par la « magie orientale », charmé par les intimités nocturnes sans pouvoir se détacher des souvenirs de Therezopolis, de sa « terre de lumière et de gloire ». Dans le dernier recueil, **Dentro da Noite Azul,** qui embrasse un cycle plus étendu encore de variations lyriques et révèle un métier plus complexe et plus volontaire, revenu de l'illusion des aventures voyageuses, il a gardé tout le charme de sa sincérité première, et on le voit, « avec philosophie et bonne humeur », demander les joies de la plénitude à certains jeux brillants de virtuosité formelle.

Les **Canticos do mar** de M. « aydano do couto ferraz », écrits dans la péninsule d'Itapagipe, consacrés à l'Océan qui borde le coin natal du poète, sont d'une inspiration un peu monocorde, parce que, vue d'un promontoire où nul bateau ne vient aborder, la mer y paraît étrangère au rythme des actions de ses riverains. Le poète chante ainsi des spectacles magnifiques, des marées dont la menace ne peut l'atteindre, des tumultes stériles, et sa propre mélancolie d'être attaché à la terre, « de rester des nuits entières à écouter le chœur des vents mouvants ». On sent forcément l'application dans cet ensemble qui est un début néanmoins très honorable.

M. Carlos Drummond de Andrade, connu comme le leader de la poésie émancipée à Minas Geraes, laisse bien deviner, sous les étincelles de son ironie, les motifs qui lui ont pincé le cœur. « Ne te tue pas », module-t-il:

Carlos, du calme, l'amour, — c'est ce que tu as bien vu: — aujourd'hui, on s'embrasse, demain pas, — après-demain c'est dimanche, — et mardi, personne ne sait — ce qu'il en sera.

Et pour conclure: « Personne ne le sait ni ne le saura. » On pense au picotement lumineux de l'électrode ultra-moderne sur la partie sensible, au jouet flamboyant qui endort le mal. Quant à la réplique au dédain de quelque mijaurée insensible à son lyrisme, n'est-ce pas la pièce qui commence :

Oh! soyons pornographiques — (doucement pornographiques) — Pourquoi serions-nous plus chastes — que notre aïeul Portugais.
Oh! soyons navigateurs, — bandeirantes et guerriers, — soyons tout ce que l'on voudra, — surtout pornographiques...

Certains critiques ont trouvé déconcertant ce recueil qui est cependant bien homogène. Plus nettement que dans le précédent: *Alguma poesia* (1930), avec les raccourcis, les sursauts de rythme et les déhanchements chaloupés de la prosodie à la mode, il se montre ici attachant et personnel. Et **Brejo das Almas,** d'un nombre de pages plus restreint, témoigne de sa part d'un choix plus sévère, ce qui confirme l'impression d'une sincérité croissante dans cette poésie qui est de la vraie poésie.

Par le ton, sans doute, le **Discurso ao Povo infiel,** de M. Tasso da Silveira, est tout différent de ce qui précède. C'est, sur le mode d'amples exhortations, d'inspiration chrétienne, un discours au peuple infidèle « au moment des hallucinations fratricides ». De même que dans son *Cantico do Christo do Corcovado,* l'auteur exprime, hors de toute logique oratoire, une exaltation de générosité persuasive, anxieuse d'atteindre l'âme collective, d'éveiller en elle un frisson de communauté fraternelle et pacifique. M. Tasso da Silveira est également l'auteur de *Definição do modernismo brasileiro* (1932), sorte de manifeste des aspirations de la jeunesse intellectuelle, qui possède la particularité de ne rien dénier du mérite des œuvres des générations antérieures, en nous pré-

sentant comme continuant et totalisant les floraisons nationales ceux qui adoptent aujourd'hui les modes d'expression les plus indépendants. Cet ouvrage renferme déjà des éléments documentaires, — le temps a marché, — ne serait-ce que sur les nombreux poètes d'un pays de soleil et d'harmonie où tout le monde, dit-on, sait tourner élégamment un compliment en vers, poètes trop nombreux, hélas! en regard de la place qui peut être ici réservée à les étudier.

Mémento. — De M. Carlos Magalhaes de Azeredo, les plaquettes *Eva* (Pereira, Lisbonne) et *A Confissão* (Industria tipografica, Rome), sont deux épisodes d'un prochain livre qui nous donnera l'occasion de parler plus amplement d'un écrivain, essayiste et conteur, d'une forme accomplie. — *Lanterna Verde,* bulletin de la Société Felippe d'Oliveira, réunit des articles de vingt écrivains de choix, notamment la longue étude de coutumes et de cérémonies des Noirs au Brésil, intitulée *Os Congos,* par Mario de Andrade, celle de Gilberto Freyre: *O Escravo nos annuncios de jornal do tempo do Imperio,* et, de Renato Almeida, *A Literatura em 1934,* une révision succincte et lucide des livres de l'année écoulée. — Dans *Festa,* de janvier 1935, un portrait par Andrade Muricy, de *Jackson de Figueiredo,* dont l'œuvre idéaliste brutalement interrompue il y a une dizaine d'années, mérite d'être remémorée. Au numéro de mars, un hommage au remarquable poète et critique *Ronald de Carvalho,* dont les Lettres brésiliennes déplorent la mort prématurée, et dont les œuvres complètes, en cours d'impression, appelleront une étude plus attentive. Disons déjà que Ronald de Carvalho, fixé à Paris il y a quelques années, avait parmi nous de nombreux amis et admirateurs qui se sont pleinement associés à ce deuil.

MANOEL GAHISTO.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

*Le livre blanc austro-allemand:* Nouvelle Revue critique. — Maurice Paléologue : *Guillaume II et Nicolas II;* Plon. — Bojidar Saritch : *La Petite Entente, facteur de paix en Europe* (Rodstein), s. d.

**Le Livre blanc austro-allemand sur les assassinats du 30 juin et du 25 juillet 1934** est un ouvrage dû à un anonyme qui est certainement un démocrate-socialiste allemand. Il est tout à fait excellent et traite de trois événements pour deux desquels il est difficile de pénétrer la vérité. Le premier

est l'incendie du Reichstag; sur la foi d'une lettre de Karl Ernst, chef de la section d'assaut Berlin-Brandenburg, l'auteur l'accuse d'être le principal auteur de l'incendie. Il s'en serait chargé à l'instigation de Goering et de Goebbels qui déclaraient que quelque chose de ce genre était nécessaire « pour donner au Führer la possibilité d'agir contre le communisme (!!) ». Ce fut Goering qui fournit le matériel inflammable (!!) et qui indiqua la possibilité « de mettre à profit le couloir souterrain qui relie son hôtel au Reichstag ». Mais maintenant se présente la partie la plus invraisemblable du récit:

Quelques jours avant la date fixée, nous sûmes par Helldorff [un des hommes de Goering] que sur le pavé de Berlin avait surgi un jeune homme qu'on pouvait à coup sûr décider à collaborer à l'incendie (!!). Ce garçon était un communiste hollandais. Le monde depuis a connu son nom: Van der Lubbe. Je ne l'ai pas vu avant l'attentat. Helldorf et moi réglâmes tous les détails. Le Hollandais devait agir seul dans la galerie avec des moyens de fortune. Mes amis et moi devions agir dans la salle des séances et dans celle des pas perdus. Le Hollandais devait commencer son travail à 9 heures et nous une demi-heure plus tôt... Pour être certain que Van der Lubbe ne reculerait pas à la dernière minute, Sander ne le quitta pas d'une semelle de tout l'après-midi. Il le conduisit au Reichstag et le suivit des yeux dans son escalade. Dès que Sander se fut rendu compte que cette escalade avait réussi, il avertit par téléphone Hanfstaengl, à l'hôtel de Goering. Jusqu'à la dernière minute, Van der Lubbe fut laissé dans la croyance qu'il travaillait tout seul (!!)... En dehors de Goering, Goebbels, Roehm, Heines, Killinger, et plus tard Hanfstaengl et Sander [et Helldorff!!], personne n'a rien su de notre projet.

Matériellement, Ernst aurait été aidé par Fiedler et Mohrenschild; ils furent tous trois fusillés le 30 juin 1934, ainsi que Roehm, Heines et Sander.

Le second événement traité est les exécutions du 30 juin. Ici, au lieu de s'appuyer sur un seul document qui laisse place à beaucoup de doutes, l'auteur étaie son récit sur de nombreux documents dont l'ensemble emporte la conviction. Quand Hitler prit le pouvoir, son principal appui était les Sections d'Assaut (S. A.); elles comptaient à ce moment 600.000 hommes. Leur chef depuis 1930 était le capitaine

Roehm. Il profita de la victoire pour porter progressivement leur nombre à 3 millions. Mais les nouvelles recrues étaient en grande partie d'anciens communistes qui répandirent leur état d'esprit dans les S. A.: elles devinrent partisans de la seconde révolution. Roehm conçut le projet de profiter de la force numérique de ses troupes pour les faire admettre sur le pied d'égalité avec la Reichswehr et même pour subalterniser celle-ci, ce qui le mit en lutte avec le général von Blomberg qui en était le chef. Sous la pression des magnats de la haute industrie, Hitler se décida pour Blomberg que soutenaient aussi Goering et Goebbels. Il résolut de mettre fin à l'indiscipline des S. A. par un bain de sang, mais agit avec ruse, suivant son habitude. Le 4 juin 1934, il convoqua Roehm et obtint de lui qu'il signât l'ordre de la mise en congé des S. A. jusqu'au 1er août et qu'il se déclarât lui-même en disponibilité. Les chefs des S. A. commencèrent à avoir des soupçons que quelque chose se préparait; mais le langage de Hitler et de ses affidés ne devint menaçant qu'après le 24 juin. Les S. S. (Schutzstaffeln, troupes de protection, 300.000 h.) furent à partir de ce jour entièrement substituées aux S. A. dans les services de police. Le 29 au soir, ayant appris que Hindenburg était fort mal, Hitler décida que l'exécution se ferait le lendemain. Il était alors à Godesberg (en Westphalie). Il en partit en avion à 2 heures du matin pour Munich. Dans cette ville, la Reichswehr et les S. S. avaient été alertées le 29 à 9 heures du soir. On donna comme raison que Roehm, qui se trouvait dans cette ville, avait l'intention de faire occuper les points stratégiques de la ville par ses troupes. Hitler, arrivé à Munich, y apprit que Roehm était en villégiature près de là, dans un hôtel, à Wiessee. Il s'y rendit en auto. A 6 heures du matin, Roehm et Heines, qui ne s'attendaient à rien, furent arrêtés par les S. S. et mis à mort sans jugement peu après. Des opérations de ce genre eurent lieu dans toute l'Allemagne. Le nombre des exécutés fut de 77 d'après Hitler, mais l'auteur anonyme croit qu'il s'éleva en réalité à un millier.

Le troisième épisode raconté dans le *Livre blanc* est l'assassinat de Dollfus. Les nazis autrichiens, à l'instigation et grâce à l'appui de l'Allemagne, résolurent de se débarrasser de

Dollfus et de lui substituer le docteur Rintelen qui ferait l'Anschluss. Dollfus avait été en partie prévenu et la police avait gardé sa maison dans la nuit du 24 au 25. Le 25 juillet, à 11 heures du matin, les membres du 89e détachement des S. S. autrichiennes se rassemblèrent au siège de la Société allemande de gymnastique. Un inspecteur de police avait annoncé dès 10 heures du matin qu'ils allaient se réunir pour faire un coup d'Etat, mais on s'était contenté d'envoyer un détective qui fut fait prisonnier par les insurgés vers 12 h. 30. Ceux-ci partirent en camions automobiles quelques minutes avant que le préfet de police ait donné l'ordre de les arrêter. Ils s'emparèrent de la Ravag (édifice de la T. S. F.) et de la Chancellerie. Dollfus fut assassiné dans ce dernier édifice à l'instant de son occupation. Mais la police alertée assiégea les insurgés. Finalement, un accord fut conclu entre les insurgés et le Conseil des ministres: avec l'assentiment du docteur Rieth, ministre d'Allemagne, les premiers eurent la liberté de se retirer dans ce dernier pays.

La conclusion de l'auteur est: « Le gouvernement de Hitler prépare fiévreusement la guerre en même temps qu'il cherche à endormir la méfiance de l'étranger... Il n'a de raison d'être qu'en fonction de sa tâche, pernicieuse entre toutes: précipiter son pays et le monde dans une nouvelle et effroyable aventure! »

M. Paléologue, l'éminent académicien, a été ambassadeur de France à Pétersbourg de 1914 à 1917. Il put y apprécier la noblesse de sentiments et la bienveillance de Nicolas II. Resté pieusement attaché à sa mémoire, il raconte les relations de **Guillaume II et Nicolas II** d'après les nombreux documents publiés depuis. Il n'a pas de peine à faire ressortir combien l'hypocrisie du premier faisait contraste avec la loyauté du second. M. Paléologue termine en reprochant à Guillaume II de n'avoir rien fait pour sauver la famille impériale quand elle était prisonnière des bolcheviks; le comte Mirbach, ambassadeur d'Allemagne, n'avait « qu'un mot à dire » pour cela, car plus de la moitié de la Russie d'Europe était entre les mains des Allemands et les bolcheviks se

savaient dépourvus de tout moyen de s'opposer à leurs envahissements.

Le reproche a piqué les Allemands et l'un d'eux, M. Kurt Jagow, après avoir rappelé dans les *Berliner Monatshefte* de mai 1935 que les Français et les Anglais n'avaient rien fait non plus (et cependant Georges V était le cousin germain de Nicolas II, tandis que Guillaume II ne l'était qu'au sixième degré), a fait connaître ce qui s'était passé exactement. En mars 1918, Guillaume II dut décliner la demande qui lui fut faite par le roi de Danemark d'intervenir en faveur de la famille impériale; à la même époque, le chancelier ne put autoriser le grand-duc Cyrille et son épouse à venir à Weimar. Mais après la paix de Brest, Mirbach intervint en faveur des princesses allemandes et reçut de Karachan et de Radek l'assurance que son intervention était accueillie volontiers. L'envoyé russe à Berlin Joffe y assura que rien ne serait fait à la famille impériale. En juin, l'attaché militaire colonel Stoltzenberg fut envoyé en Crimée pour s'informer des désirs des membres de la famille impériale qui y étaient; le grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch et ses fils déclarèrent qu'ils ne désiraient rien; la grande-duchesse Militza se montra fort indignée (*äusserst ungnädig*). Stoltzenberg ne put arriver à savoir si le grand-duc Nikolas Nikolaïévitch et l'impératrice-mère étaient encore en Crimée. En juin, le bruit s'étant répandu du massacre de la famille impériale à Ekaterinbourg, Mirbach avertit Tchitcherine de l'indignation que causaient ces bruits et ce dernier s'excusa de ne pas les avoir démentis. Le 22 juin, Kühlmann annonça à Guillaume II qu'il avait parlé à Joffe de ces mêmes bruits et que celui-ci avait répondu que le péril de la famille impériale était causé par l'intervention des Tchécoslovaques au nom du tsar, mais qu'on s'efforcerait de la mettre en sûreté à Moscou. Le 2 juillet, Kühlmann rappela encore une fois à Joffe que le gouvernement soviétique était responsable de la vie et d'un traitement décent de la famille impériale. Joffe promit de faire le nécessaire. Mais le 6 juillet, Mirbach fut assassiné. Le 29 juillet, le Comité central des socialistes révolutionnaires de gauche approuva cet assassinat et exprima le souhait qu'on l'imite. Le 30 juillet, le feld-maréchal Eichhorn fut assassiné

à son tour à Kiew. Quand Helfferich, le successeur de Mirbach, se plaignit à Tchitcherine des socialistes révolutionnaires, celui-ci ne put que hausser les épaules.

Dans la nuit du 16 au 17 juillet, Nicolas et sa famille avaient été massacrés; la nuit suivante, les autres membres de la famille impériale eurent le même sort; mais le gouvernement bolchévique n'avoua d'abord que l'exécution de Nicolas. Dès le 19, cependant, le conseiller de légation Riezler fit des remontrances au gouvernement soviétique. Radek lui laissa espérer que l'on laisserait partir les princesses allemandes. Sur l'ordre de l'Office étranger, Riezler, le 23 juillet, fit une nouvelle démarche en leur faveur, mais ce jour-là, Tchitcherine n'y répondit pas, puis le lendemain déclara qu'elles étaient à Perm. Le 29 août, Hauschild ayant insisté auprès de Radek, celui-ci offrit de proposer à Lénine d'échanger les princesses contre le spartakiste Leo Jodiches. Les bolcheviks continuèrent à traîner la négociation en longueur par des mensonges. Le 10 septembre, le gouvernement allemand proposa de laisser partir la tsarine et son fils dans les pays de l'Entente. Peu après, la catastrophe de l'Allemagne mit fin à son intervention.

ÉMILE LALOY.

§

M. Saritch s'attache à souligner le rôle politique et économique de **la Petite-Entente**, dans laquelle il voit l'organisme-type des ententes régionales, synthétisant les conceptions défensives et les conceptions constructives. Il analyse les rapports de la Roumanie, de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie entre elles; leur position à l'égard des grandes puissances et leur coopération avec la Société des Nations. Il étudie notamment le caractère fédératif de l'unité diplomatique de la Petite-Entente, caractère qui d'ailleurs s'est singulièrement accentué depuis l'apparition de son livre.

La partie économique de son exposé est particulièrement substantielle. Elle nous rappelle que les échanges entre les trois Etats sont encore loin de correspondre à leur intimité politique. La Roumanie, par exemple, n'intervenait, il

y a deux ans, que pour 2,7 % dans les importations yougoslaves et 1,2 % dans les exportations du même pays. Et la production yougoslave ne représentait à la même époque que 0,7 % dans les importations et 2,2 % dans les exportations roumaines!

Depuis, un effort a été réalisé. La Conférence de Prague, en janvier 1934, a ébauché un système tendant à « rationaliser », dans un avenir plus ou moins proche, la coopération économique des trois Etats. L'application de ce plan n'est encore qu'à ses débuts. La grande question est de savoir si la solution du problème danubien doit être cherchée dans des accords économiques à substratum politique (comme le sont les accords « triangulaires » de mars 1934 entre l'Italie, la Hongrie et l'Autriche) et comme le sont également les protocoles de Prague, ou dans une organisation fondée sur les seules indications de l'intérêt économique. Au vrai, c'est la politique (et surtout la position révisionniste magyare) qui a bloqué jusqu'ici les avenues par où aurait pu progresser l'idée d'une organisation de ce genre, orientée vers le relèvement général de l'économie danubienne.

Reconnaissons avec M. Saritch que, dans l'ordre politique, la Petite-Entente est, depuis la guerre, le seul groupement qui ait fait preuve de continuité dans ses vues et de persistance dans ses efforts. Ce n'est pas là un médiocre hommage: que de maux eussent été évités à l'Europe si les alliés de l'Europe occidentale avaient manifesté le même esprit de suite!

Livre lucide, bien ordonné, solidement documenté et complété par une bonne bibliographie.

ALBERT MOUSSET.

## *VARIETES*

**Le manuscrit de l'île de Houat.** — Il nous remplit d'un étonnement mêlé de respect, ce manuscrit qui a l'aspect d'un livre d'heures sur papier précieux, relié en cuir souple. L'écriture cursive en est dense, sobre, parfaitement lisible malgré sa finesse, et fait songer à un art perdu. Ainsi devaient

écrire les moines du moyen âge. Sur la première page, en caractères plus fleuris, le titre : *Le Lys de l'île de Houat*. Au-dessous, le nom de l'auteur : G. de Parseval. Une date : 1894.

Tout ce qui se rattache là cet étrange petit livre est enveloppé de romantisme. Son détenteur actuel mène, à l'extrémité de la presqu'île de Rhuys d'où on peut apercevoir au large le sombre rideau granitique de Houat, une vie retirée, soignant ses bêtes, cultivant des fleurs étiquetées de noms latins, faisant pousser lauriers et troënes, orangers de Chine et genêts de Portugal, sur cette pointe venteuse de Port-Navalo. Il s'avance au-devant du visiteur, accompagné de son chat de l'île de Man.

Le manuscrit lui fut « donné » par des gens qui le tenaient, affirment-ils, de l'auteur même, un officier supérieur de l'armée, originaire de Bourg-en-Bresse, dans l'Ain, et mort en 1905, dans un asile d'aliénés, croit-on, sans laisser de descendance. Le manuscrit, *avec plusieurs autres*, serait demeuré depuis dans une caisse, sous la poussière des combles.

Le nouveau détenteur eut plus de curiosité, le lut et le fit lire. En me confiant pour 24 heures la copie à la main qu'il en tira lui-même, il m'a dit, d'un ton où flotte quelque doute: « Ça n'est vraiment pas mal! »

Dès les premières pages, j'eus le sentiment d'être en présence d'une œuvre qu'il fallait approcher avec attention. Et je fus convaincue, à la fin de ma lecture, que son excellence était telle qu'il incombait à son héritier de hasard de la sortir de son ombre. Œuvre, non point d'amateur, mais de lettré, de savant et de romancier-né. Bien que datant de plus de 40 ans, elle garde autant de fraîcheur que les feuillets fins et solides sur lesquels son auteur, pressentant, semble-t-il, qu'elle aurait à lutter contre le temps, nous la légua.

C'est avant tout un livre d'atmosphère. Cette petite île dépouillée et hautaine au milieu de l'Océan, parée d'une lande de mystère, d'oiseaux furtifs qui se posent au bec de chaque rocher, d'une flore ténue et multiple qui distille dans l'air les parfums les plus rares, héritière de coutumes millénaires, revit intensément, avec son innocence et sa rudesse, et la poésie qui s'en dégage, dans un livre au secret demeuré aussi inviolé que si elle eût laissé tomber dessus sa dalle de granit.

Pour ma part, j'ai cru y aborder encore une fois, après une traversée sur un bateau de pêcheur de homards, en compagnie d'une autre passagère, une petite îlienne émigrée sur le continent, dont mes yeux n'avaient pu se détacher pendant le voyage, tant sa beauté était éclatante, et son expression farouche, avec ses yeux de tzigane, sa peau dorée, ses traits fins et durs. Elle laissait échapper un rire coléreux quand le patron, qui l'appelait Annick et la tutoyait, tirait sur les boucles de sa magnifique toison noire. Elle sauta sur la cale sans l'aide de personne, prit dans la falaise un sentier sablonneux piqué d'œillets sauvages et d'une variété d'amaryllis — les lys de Houat — qu'on ne trouve nulle part ailleurs sur le continent européen; puis disparut dans une des maisonnettes du village groupé autour de l'église vétuste et du cimetière marin.

Je devais la revoir à la messe le lendemain, étrange fleur à la carnation violente parmi la confrérie des femmes strictement vêtues de noir et coiffées de blanc, redevenue une petite fille de l'île, son béret rouge incliné au même angle que les coiffes, ses doigts roulant le chapelet, sa voix se mêlant aux voix des pêcheurs, aux puissances d'orgues.

C'est elle qu'il me semble retrouver dans la petite diablesse ensorceleuse dont l'auteur du *Lys de l'île de Houat* a fait sa principale héroïne, pour la damnation des rudes hommes qui de leurs barques regardent danser sa jupe de roc en roc, comme un feu follet.

Houat signifie en langue celtique « le canard sauvage » et les personnages du roman surgissent à la façon du canard sauvage, apportés par le vent et la vague, parfois cruellement meurtris par la tempête. Car la plupart d'entre eux viennent de loin, comme pour répondre aux aspirations d'une terre assoiffée d'inconnu. Ceux qui demandent à un livre l'élément romanesque ne s'en plaindront pas. Les autres eussent préféré que le drame se nouât plus étroitement autour de figures indigènes.

Les destinées de l'île sont entre les mains d'un recteur qui cumule les fonctions les plus inattendues, remplace le maire, le gendarme et le médecin, gère la cantine où le pê-

cheur vient boire son petit verre de goutte et la ménagère acheter le fil à coudre les cirés. Il lui arrive de ramasser sur la côte un naufragé évanoui qui vient de Nouméa, de le charger sur ses épaules, et le fourrant dans son propre lit au presbytère, de le ramener à la vie par une énergique friction. Entre ses multiples fonctions, il se penche sur son microscope pour étudier le sable, les algues et les passionnantes amaryllis.

Les conditions n'ont guère changé: que l'on visite l'île actuelle et l'on se trouvera à un moment ou à un autre face à face avec son curé, l'érudit abbé Le Cam, qui vous entraînera dans sa bibliothèque où il travaille à ses ouvrages d'histoire, à moins que vous ne le surpreniez, en sabots et soutane verdie sur laquelle se détache le ruban rouge, en train de bêcher son jardin aux quatre ormeaux, les seuls arbres du pays, ceux qui ombrageaient déjà le presbytère à l'époque où M. de Parseval y situa le début de son roman. Il lui faut encore surveiller le phare dont l'Etat l'a nommé gardien, et à ses loisirs réparer les moteurs des bateaux de pêche. Le temps n'a point de prise, ni sur les êtres, ni sur les choses, sur ce rocher qui échappe aux lois humaines et se cramponne à ses traditions. C'est peut-être la raison pour laquelle un livre qui le choisit pour cadre demeure inaltéré et que le chant qu'il fait retentir après tout ce temps ressemble encore à celui qu'il apprit des sirènes.

Le chant de la mer avant tout. La mer baigne chaque page, se glisse sous la couverture d'algue brunie au soleil, et la langue a gardé l'éclat, la variété, le rythme de la mer, la pureté de l'atmosphère marine. Cette langue ne saurait vieillir. Rien que pour les pages consacrées à l'Océan qui bat les côtes de Houat, en particulier celles qui se rattachent au phénomène des phosphorescences, l'œuvre mériterait d'être tirée de son néant. Personne n'a peut-être senti, décrit la mer avec autant d'âme, en poète et en artiste, et surtout en marin, si ce n'est Kellerman dans son roman sur Ouessant.

M. de Parseval a dû passer bien des saisons à Houat, pris au charme de son isolement, sensible au rythme des houles autour de ce massif berceau. Il a accompagné en mer les pêcheurs de crabes, prêté la main à la manœuvre du bateau;

il a fait partie du petit groupe des amoureux anonymes de l'île qui revenaient chaque été passer quelques jours à l'accueillante auberge. Il fut de ceux dont me parla l'ancienne patronne de cette auberge, aujourd'hui retirée dans une maison solitaire de la côte, près de qui je passai, un soir qu'elle était assise à la fenêtre ouverte découpée en noir dans le brouillard. La nuit se drapait autour d'elle comme autour d'une image de pierre. Cette femme au châle d'artisane avait l'air d'une souveraine de la mer. Je m'arrêtai. Un livre à couverture jaune demeurait ouvert sur ses genoux. « J'aime les livres qui parlent des pays lointains, me dit-elle, d'une voix profonde. J'ai lu Maria Chapdelaine. Voyez-vous, ici, c'est un peu la même vie. La mer au lieu de la forêt. Pas de neige, mais la pluie ou la brume. On est des prisonniers. » Et elle désigna du regard le brouillard qui effaçant tous les plans creusait sous nos yeux, à la place du ciel et de l'océan, un abîme massif.

Je m'étonnai que les livres arrivassent jusqu'à elle. « Ah! dit-elle, c'est que j'ai des amis un peu partout. Au temps où je tenais l'hôtel, il venait des gens de Paris, des peintres, des archéologues, un grand astronome dont je ne me rappelle pas le nom. Aussi des gens qui écrivaient des livres. Marcel Schwob par exemple. On ne tenait pas de registre à Houat. Je ne pourrais vous les nommer. Je ne leur demandais pas leur nom, par politesse. Mais eux ne m'oublient pas. Je n'étais qu'une ignorante; pourtant, ils aimaient causer avec moi, et il y en a qui continuent à m'envoyer de temps en temps un livre, une histoire des autres pays. J'ai du sang de marin dans les veines. Les hommes, ça voyage. Nous, on ne peut pas sortir d'ici. Vous savez qu'autrefois les filles de Houat ne pouvaient débarquer sur le continent avant leur majorité. La première fois où je suis allée à Quiberon, j'étais comme une sauvage, je ne savais où me mettre, et j'avais peur si on me parlait. »

On devine quel attrait de paradis défendu devaient avoir pour ces recluses les terres inconnues qui s'étendaient au delà de la pointe de Quiberon dont quelques heures de mer les séparaient, et quel bouillonnement terrible prenaient les passions dans la cuve étroite de l'îlot. C'est ce bouillonne-

ment, cette fièvre d'indépendance, ce désir d'évasion, cette rêverie qui porte les regards au lointain de l'horizon que nous retrouvons dans l'ouvrage qui nous occupe, et surtout ce caractère de feu dévastateur que revêt l'amour, soit qu'il s'empare du rescapé revenu à la vie dans le lit du recteur, ou de l'énigmatique tzigane dont je rencontrai la descendante sur le bateau-pêcheur, soit qu'il tourmente jusqu'au crime un innocent de village, soit qu'il fleurisse, secret, décoloré et pur dans le cœur de celle de ses héroïnes que l'auteur a choisie pour personnifier « le lys de Houat ». La passion flambe ici plus qu'ailleurs, et après avoir abandonné le manuscrit, il nous reste aux doigts des traces de phosphorescences, pareilles à celles de la mer qui y sont si admirablement décrites.

MARIE LE FRANC.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Archéologie, Voyages

Tristan Bernard: *Compagnons du Tour de France.* Avec des illust.; Arthaud, Grenoble. 4 50

Pierre Delattre: *Nos amis les Hongrois*, esquisses et souvenirs; Figuière. 12 »

### Esotérisme et Sciences psychiques

Maurice Privat: *L'astrologie scientifique à la portée de tous*, avec des illust.; Grasset. 18 »

### Ethnographie, Folklore

Mohammadou Aléou Tyam: *La vie d'El Hadj Omar, Qacida en Poular.* Transcription, traduction, notes et glossaire par Henri Gaden, Institut d'Ethnologie, 191, rue Saint-Jacques, Paris. » »

### Géographie

Alexandre Bessmertny: *L'Atlantide*, exposé des hypothèses relatives à l'énigme de l'Atlantide. Avec 23 figures et cartes dans le texte. Traduction et avant-propos du docteur F. Gidon; Payot. 20 »

### Histoire

G. Lenôtre: *Dossiers de police.* Avec des illust. (Coll. *La Petite Histoire*); Grasset. 15 »

## Littérature

Julien Benda: *Délice d'Eleuthère;* Nouv. Revue franç. 15 »
André Cuisenier: *Jules Romains et l'Unanimisme;* Flammarion. 12 »
Jean Dumortier: *Les images dans la poésie d'Eschyle;* Belles-Lettres. 40 »
Jean Dumortier: *Le vocabulaire médical d'Eschyle et les écrits hippocratiques;* Belles-Lettres. 20 »
Alexandre Embiricos: *Physionomies*, études critiques; Messein. 10 »
Maurice Magre: *Les Aventuriers de l'Amérique du Sud;* Grasset. 15 »
Marie-Louise Pailleron: *Les Buveurs d'eau.* Avec des illust.; Arthaud, Grenoble. » »
Marc Slonim et George Reavey: *Anthologie de la littérature soviétique 1918-1934;* Nouv. Revue franc. 20 »
Boris Wartanoff: *Prisonnier en Asie-Mineure;* Tallandier. 12 »

## Philosophie

Charles Péguy: *Note conjointe (Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne. Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne)*; Nouv. Revue franç. 15 »

## Poésie

Rita Byrch: *Amor, In memoriam;* Messein. 10 »
Victor Coudron: *Liberté chérie!* Messein. 15 »
Alexandre Embiricos: *Les paysages vivants;* Messein. 10 »
Francis Jammes: *De tout temps à jamais;* Nouv. Revue franç. 15 »
Marcel Pic: *La féerie intérieure;* Messein. 9 »

## Politique

Joannès Dupraz: *Regards sur le Fascisme. Corporatisme d'aujourd'hui;* Nouv. Revue critique. 9 »
Mouvement Croix de Feu: *Le complot communo-socialiste. L'insurrection armée dans « l'unité d'action ».* Préface du lieut.-col. de La Rocque; Grasset. 3 50
H. Slovès: *La France et l'Union soviétique.* Préface de Henry Torrès; Rieder. 18 »

## Roman

Tristan Bernard: *Robin des Bois;* Albin Michel. 15 »
W. Bylinine: *L'antéchrist;* Edit. Liberté, 6 *bis*, rue de l'Abbaye, Paris. 10 »
Huguette Champy: *L'arriviste paresseux;* Figuière. 12 »
Robert Chauvelot: *Trois fakirs veillent;* Baudinière. 12 »
Jacques Decrest: *Les Enquêtes de M. Gilles. I: Le rende-vous du dimanche soir;* Nouv. Revue franç. 12 »
Jean Fayard: *La chasse aux rêves;* Fayard. » »
Huguette Garnier: *...et de mère inconnue;* Flammarion. 12 »
Sydney Horler: *La menace*, roman policier, traduit de l'anglais par Deodat Serval; Edit. de France. 6 »
Jérôme K. Jerome: *Trois hommes dans un bateau (sans parler du chien)*, traduit de l'anglais par Deodat Serval; Nelson. 7 »
Barnaby Ross: *La dernière affaire de Drury Lane*, traduit de l'anglais par Mme J. Niac. (Coll. *Détective*); Nouv. Revue franç. 6 »
Georges Trombert: *Un crime au Palais d'hiver*, roman policier; Edit. de France. 6 »

## Sciences

Léon Bertin: *Migrations et métamorphoses de l'anguille d'Europe;* Hermann. 15 »
P.M.S. Blackett: *La radiation cosmique. La méthode de la chambre de C.T.R. Wilson;* Hermann. 8 »
P.M.S. Blackett: *La radiation cos-*

*mique. L'action du champ magnétique terrestre;* Hermann. 7 »

P.M.S. Blackett: *La radiation cosmique, aperçu général;* Hermann. 10 »

P.M.S. Blackett: *La radiation cosmique. La perte d'énergie par ionisation;* Hermann. 10 »

Georges Bohn: *Les invertébrés. Arthropodes, Mollusques et Echinodermes;* Hermann. 18 »

M. Dubuisson: *Les ionogrammes de la contraction musculaire. (Technique d'enregistrement et résultats)*; Hermann. 12 »

Boris Ephrussi: *Phénomènes d'intégration dans les cultures des tissus;* Hermann. 8 »

Pierre Fleury: *Généralités sur les mesures.* Préparation, Exécution, Interprétation, Calculs, Unités, Législation; Hermann. 15 »

G. Guében: *Structure nucléaire;* Hermann. 10 »

N.K. Koltzoff: *Physiologie du développement et génétique;* Hermann. 12 »

H. Mineur: *Dénombrement d'étoiles. Catalogues d'étoiles. Comparaison des séquences photométriques;* Hermann. 15 »

Bernard Paulian: *Le polymorphisme des mâles de coléoptères;* Hermann. 10 »

Y. Rocard: *La stabilité de route des locomotives,* 1re partie; Hermann. 15 »

Y. Rocard: *Propagation et absorption du son;* Hermann. 15 »

B. Rossi: *Rayons cosmiques;* Hermann. 12 »

P. Swings: *Les spectres des nébuleuses gazeuses;* Hermann. 10 »

Manuel Valadares: *Transmutation des éléments par des particules accélérées artificiellement;* Hermann. 10 »

Vito Volterra et Umberto d'Ancona: *Les associations biologiques au point de vue mathématique;* Hermann. 20 »

René Wurmser: *L'électroactivité dans la chimie des cellules;* Hermann. 18 »

## Sociologie

Eugène Cladelle: *La victoire sur la crise;* Alcan. 15 »

Egidio Reak: *Le corporatisme fasciste;* Edit. E.S.I.L., 3, boulevard de la Corderie, Marseille. 2 »

MERCVRE.

## ÉCHOS

Mort de Gustave Guiches. — A propos du tricentenaire de l'Académie française. — Ephémérides de l'affaire du Journal et de la correspondance des Goncourt. — Les réminiscences de Mistral chez Alphonse Daudet. — A propos de l'« école unique ». — La barbe de Victor Hugo. — La démolition du palais du Trocadéro. — Le Sottisier universel.

**Mort de Gustave Guiches.** — Gustave Guiches est mort, à Paris, le samedi 3 août, des suites d'une maladie qui le tenait alité depuis plusieurs semaines. Il était né à Albas (Lot), le 18 juin 1860.

Après ses études secondaires à Paris, il s'était inscrit aux Facultés de droit de Paris, puis de Toulouse, sans d'ailleurs prendre de grade. A peine âgé de vingt ans, il s'installa définitivement à Paris et entra au Contentieux de la Compagnie du Gaz. Pour peu de temps, car il devait bientôt se consacrer entièrement à la littérature, être reçu chez Edmond de Goncourt et chez Alphonse Daudet, se lier avec Léon Bloy, J.-K. Huysmans, Villiers de l'Isle-Adam et devenir leur ami fidèle.

En 1886, il débuta par la publication d'un roman, *Céleste*

*Prudhomat,* qui fut remarqué, et, l'année suivante, il signait avec J.-H. Rosny, Paul Margueritte, Lucien Descaves et Paul Bonnetain le « Manifeste des Cinq » contre *La Terre* de Zola. (Comme ses camarades, sauf Bonnetain, mort trop tôt, il déclara, plus tard, qu'il gardait « un souvenir penaud et contrit de cette incartade de jeunesse ».) Son second livre : *L'Ennemi,* roman sur la débâcle des vignes méridionales attaquées par le phylloxéra, lui valut un bel éloge d'Huysmans, qui lui dit : « Je ne vois pas un seul artiste qui ne doive s'estimer satisfait de vous avoir pour compagnon. » Vinrent ensuite : *La pudeur de Sodome; L'Imprévu; Philippe Destal; Un cœur discret; Au fil de la vie; La femme du voisin; Trop de zèle; La Tueuse; Le Tremplin,* etc.; et des pièces de théâtre : *Snob; Ménage Moderne; Ghyslaine; Lauzun; Céleste; Vouloir; Le Nuage; Chacun sa vie,* ces trois dernières représentées à la Comédie-Française.

On ne s'explique pas pourquoi ce psychologue discret, cet écrivain en demi-teintes fit, un moment, figure de naturaliste. Aucun de ses livres, aucune de ses pièces, ne porte la marque de cette influence. Ses meilleurs ouvrages : *Céleste Prudhomat, L'Ennemi, Le Tremplin,* disent non sans talent, mais aussi sans passion excessive et sans parti pris, les misères des ruraux, la détresse des consciences aux premiers symptômes de ruine. Ce fut un très personnel romancier de mœurs régionales, un dramaturge adroit, un mémorialiste dont les deux volumes de souvenirs (*Au Banquet* et *Au Banquet de la Vie*) sont riches en tableaux d'histoire littéraire contemporaine, en portraits tracés avec netteté, en anecdotes parfois aiguës sur les hommes et sur les événements dont il fut le témoin. — L. DX.

§

**A propos du tricentenaire de l'Académie française.** — « Lorsqu'en 1672, après la mort du chancelier Séguier, l'Académie fut installée au Louvre... on l'établit dans les deux salles du rez-de-chaussée qui portent aujourd'hui, dans le musée de sculpture moderne, les noms de Puget et de Coustou... »

Telle est l'indication précise qu'on peut lire, à la page 8 du tome premier des *Registres de l'Académie française 1672-1793,* édités par Firmin-Didot (Paris, in-8°, 1895) avec une préface de Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Cette indication, on la retrouve dans le catalogue de l'Exposition, à la Bibliothèque nationale, du « Troisième Centenaire de l'Académie française », pages 3 et 4:

N° 13. « L'Académie française au Louvre », gravure qui se trouve en tête de *La Devise du Roy justifiée,* par le P. Ménestrier, Paris 1679.

Représentation d'une séance de l'Académie française au Louvre, dans l'ancienne salle de la Sculpture française du XVII^e siècle.

C'étaient les deux salles du rez-de-chaussée, dans le corps de bâtiment qui fait pendant, au nord, à l'aile de Pierre Lescot et à la salle des Caryatides, en équerre sur ce qui est aujourd'hui la rue de Rivoli.

Aujourd'hui encore ces deux salles, qui font suite à la salle Coysevox, portent les noms de Puget et de Coustou. On y accède, lorsqu'on vient de la grande cour du Louvre, en passant sous le pavillon de l'Horloge, et en prenant la première porte de droite.

C'est là — si l'on s'en tient aux textes officiels ci-dessus — que l'Académie française fut installée en 1672 et non dans la salle des Caryatides dont l'entrée est, sous le même pavillon de l'Horloge, dans l'autre corps de bâtiment, à gauche.

En bref, les textes académiques eux-mêmes donnent à croire que l'Académie française a fait erreur lorsque, pour commémorer son tricentenaire, elle lança l'invitation suivante:

L'Académie française vous prie d'assister à la séance qu'elle tiendra le *mardi 18 juin, à 2 heures,* au Louvre, dans la Salle des Caryatides, où elle fut installée par Louis XIV en 1672.

Une séance à recommencer? — L. DX.

§

**Ephémérides de l'affaire du Journal et de la Correspondance des Goncourt** (1). — Nous avions arrêté momentanément ces éphémérides à la date du 14 avril 1928 (*Mercure* du 1^er mai 1928) en citant un article où M. André Antoine, dans *le Journal,* proclamait son admiration pour les Goncourt après une relecture de leurs mémoires, — ces neuf volumes alors introuvables en librairie et dont on commence cette année la réimpression avec les tomes I et II, «postfacés» par M. Lucien Descaves.

Il va sans dire que cette réédition ne contient rien des textes inédits, toujours sous scellés à la Bibliothèque Nationale avec l'ensemble du manuscrit. D'où quelques protestations et notes nouvelles que nous résumons ci-dessous.

*15 janvier 1935.* — «Jusques à quand? demande M. Claude Martial (*Le Petit Parisien*). N'aurait-on pas pu, pour respecter le désir d'un mort et le droit de l'historien, tenter une publication intégrale, mais lente? Les premiers tomes, de l'avis unanime, ne contiennent rien qu'on ne puisse livrer. Une édition soignée, avec des notes, un commentaire, outre qu'elle eût apporté au lecteur d'utiles indications sur une époque déjà lointaine, des personnages

(1) Voir *Mercure de France:* 1^er et 15 septembre, 1^er et 15 octobre, 15 décembre 1921; 1^er janvier, 15 avril, 1^er et 15 septembre, 1^er octobre 1922; 15 août 1923; 15 mars, 1^er et 15 avril, 15 septembre, 1^er octobre 1925; 15 février, 1^er et 15 mars, 1^er et 15 avril, 1^er mai 1928.

un peu oubliés, eût permis, en doublant presque le volume ou le nombre des tomes déjà gros, de gagner du temps, de laisser s'éteindre les susceptibilités des vivants, se calmer les angoisses d'héritiers. »

*22 juin.* — « Pense-t-on que Saint-Simon, avec son imagination de persécuté, soit toujours exact? observe M. Edmond Jaloux (*Le Jour*) en notant que le *Journal des Goncourt* constitue « un document dont l'intérêt sera plus grand de lustre en lustre, et justement parce que le tableau peint par les deux célèbres frères prendra davantage de pittoresque à mesure que l'on s'éloignera des années qu'ils ont décrites. »

*23 juin.* — « Rien, sur le Second Empire et son personnel, des commérages venimeux d'un Viel-Castel », affirme M. Lucien Descaves (*Le Journal*).

*25 juin.* — Et M. Eugène Marsan (*Comœdia*) voit dans le Paris de ce temps-là « un petit Paris, et tout provincial, idyllique et bucolique... »

*29 juin.* — « N'y a-t-il pas quelque chose de paradoxal — et même d'assez flatteur — dans le fait d'être, comme Goncourt, jugé subversif si longtemps après sa mort, sur un manuscrit en partie inconnu, et par ses propres héritiers littéraires? » (*Les Nouvelles littéraires.*)

*2 juillet.* — « Il est peu probable maintenant, écrit l'*Œuvre,* que le manuscrit intégral sorte des cachettes de la Bibliothèque Nationale avant 1951, date où l'œuvre des deux frères tombera dans le domaine public. C'est le manuscrit épouvantail! »

*3 juillet.* — « En attendant qu'on nous livre le tout, voici la réimpression exacte, garantie par l'Académie Goncourt, de ce qui avait déjà paru. A dire vrai, nous aimerions mieux le reste, l'inconnu », avoue M. Noël Sabort (*Paris-Midi*).

M. J.-H. Rosny continue à ne pas croire qu'il soit possible de publier la partie inédite. « A mon sens, dit-il à l'*Intransigeant,* ce serait tout à fait regrettable et la réputation des Goncourt n'a absolument rien à y gagner. »

*5 juillet.* — M. André Billy (*Gringoire*) s'incline ironiquement: « Inclinons-nous encore, inclinons-nous toujours, dit-il; mais étonnons-nous qu'on ne puisse pas nous faire connaître au moins les parties les plus anciennes du *Journal* maintenu sous le boisseau; on nous fera croire difficilement qu'elles puissent attirer sur l'Académie Goncourt les foudres des tribunaux. » — L. DX.

§

**Les réminiscences de Mistral chez Alphonse Daudet.** — Il y aurait, sous ce titre, bien des chapitres à écrire, car l'in-

fluence de l'œuvre du Maillanais sur celle de Daudet a été précoce, durable et profonde, tant sur la forme que sur le fond.

Elle apparaît dès *Les Amoureuses*. Ce n'est pas ici le lieu de l'étudier. Mais au lendemain des fêtes et des discours de Fontvieille où le nom de Mistral s'est trouvé si naturellement associé à celui de l'auteur des *Lettres de mon Moulin*, on accueillera sans doute avec curiosité ces deux simples notes que je dédie à Emile Ripert pour son *Commentaire de Mirèio:*

I. Ouvrez l'exquis recueil des *Amoureuses*, paru en 1858 chez Jules Tardieu, alors que le Petit Chose compte à peine dix-huit printemps. Relisez dans l'édition Lemerre le poème de la page 31. Entre autres questions, le jeune poète fait celle-ci à sa Mireille:

Vous souvient-il un peu de ce que vous faisiez,
Mignonne, au temps des cerisiers?

Et lui, de répondre:

Vous faisiez, à quoi bon rougir, donc vous faisiez,
Des boucles d'oreille en cerise,
En cerise de cerisier.

On reconnaît ici la coquetterie qui rendait Mireille encore plus ensorcelante pour Vincent, ce beau matin de mai où elle cueillait la feuille. Comment ne pas se souvenir de ces jolis vers du chant II, strophe 2:

Aquéu matin, pèr pendeloto,
A sis auriho, la faroto
Avié penja dos agrioto.

(Ce matin-là, pour pendeloques, à ses oreilles, la coquette avait pendu deux cerises.)

Comme il ne saurait s'agir d'une simple rencontre, peut-on conclure, du fait que la publication des *Amoureuses* a précédé d'une année celle de *Mirèio*, que ces vers de Mistral ont été inspirés par ceux de Daudet?

Tout autorise à penser le contraire: d'abord l'extrême jeunesse de ce dernier, par rapport à l'âge de Mistral, de dix ans plus âgé (un poète de dix-huit ans ne repousse pas les réminiscences), et surtout la délirante admiration que soulevait le chef de la Pléiade provençale chez tous ses intimes qui, à mesure qu'avançait le manuscrit de *Mireille*, apprenaient, récitaient, se faisaient passer des chants entiers. Parmi ces fervents admirateurs se trouvait Eugène Garcin, « fils ardent du maréchal d'Alleins », qui devait brûler bientôt, dans son fielleux ouvrage sur *Les Français du Nord et du Midi*, ses dieux de Fontségugne. Fixé à Paris, il y avait précédé Alphonse Daudet de quelques mois et c'est par lui que le futur

auteur des *Amoureuses* avait pu, au moment où Mistral mettait le point final à son poème (début de 1858), s'enthousiasmer pour *Mirèio*, avant de lier amitié, par la même entremise, avec le génial poète et sa brigade de félibres.

Il n'est donc pas douteux que les « cerises, boucles d'oreilles » sont d'authentique origine mistralienne.

II. Il faut en dire autant de

Et la double pêche qu'enferme
Le plus naturel des corsets.

Ces vers font partie de la pimpante description que le jeune Daudet donne de l'héroïne de son court poème *La Double Conversion*, publié, toujours chez Tardieu, en 1859, donc la même année que *Mirèio*.

La *double pêche* renvoie directement aux vers célèbres du portrait de Mireille, chant I:

E sa peitrino redounello
Ero un pessègue double e panca bèn madur.
(Et sa poitrine était une pêche double et point encore bien mûre.)

N'en voulons point à l'espiègle petit secrétaire du duc de Morny d'avoir chipé ce fruit savoureux dans la corbeille des plus belles images mistraliennes. Il ne pouvait mieux choisir pour préluder à sa carrière de félibre de langue d'oïl et à sa glorieuse entreprise de provençalisation des lettres françaises. — PIERRE JULIAN.

§

### A propos de l'« école unique ».

Mon cher Directeur,

Dans le *Mercure* du 1er août 1935, M. Ambroise Got envisage la suppression de l'école unique: c'est une opinion, qu'il serait trop long de discuter en quelques lignes.

Mais votre collaborateur omet de signaler que les élèves payants des lycées n'ont jamais contribué que *dans une infime proportion* aux dépenses faites pour eux par l'Etat.

En allant jusqu'au bout de ses idées, M. Got aurait dû proposer la fréquentation des établissements du second degré par deux catégories d'élèves:

1° Les élèves payants, dont la famille s'engagerait *dès la rentrée* à rembourser intégralement les frais d'instruction, ces frais ne pouvant être fixés qu'au milieu du deuxième trimestre.

2° Il resterait alors, pour l'Etat, un boni considérable. Chaque année, les aspirants à des bourses *de complet entretien* seraient ins-

crits sur une liste après examen administratif des situations de fortune. Puis il y aurait un concours national, maintenu secret, dont la liste serait arrêtée, *indépendamment du ministre,* par des universitaires, comme c'est le cas pour l'admission aux Grandes Ecoles.

Voilà un terrain d'entente, n'est-il pas vrai?

Veuillez agréer, etc... — MARCEL BOLL.

§

**La barbe de Victor Hugo.** — Dans le discours qu'il a prononcé à l'Académie Montaigne, le 22 mai 1935, pour rendre *Hommage à Victor Hugo,* M. Gaston Picard dit que c'est à la suite d'une « passagère fatigue des bronches » que le poète laissa pousser sa barbe « sur les conseils d'un médecin ». Et M. Picard de se demander, non sans un légitime étonnement, « quel rapport Esculape peut voir entre la barbe et les bronches »...

Je tiens de Paul Meurice, alors octogénaire, une autre version, beaucoup plus plausible, il me semble, de l'événement qui — de la figure de notre aède national — a transmis à la postérité une image différente de celle qu'il eût voulu lui léguer.

C'est parce qu'il souffrait des yeux que, sur le conseil non d'un docteur, mais d'un oculiste, Victor Hugo laissa pousser sur ses joues et sur son menton, environ la cinquantaine, ce poil si rude et si dru qu'il ébréchait les lames de rasoir, au dire de François Coppée...

Il ne s'y résigna qu'à contre-cœur. Il aimait, il est vrai, ébahir par l'aspect « antique » de son front dont les caricaturistes de l'époque exagéraient l'ampleur, obéissant à la loi de leur art qui veut qu'on *charge* le trait dominant d'une physionomie pour faire rire.

Si courte qu'il la portât, sa barbe, en effet, diminuait la partie supérieure de son masque en en allongeant la partie inférieure. Et Paul Meurice m'avoua — malgré la vénération qu'il témoignait au poète — que, par un désir vain de restituer à son visage ce qu'il considérait comme le signe le plus évident du génie, Victor Hugo prit l'habitude de se raser les tempes... — J. C.

§

**La démolition du palais du Trocadéro.** — Il est question de détruire le palais du Trocadéro à l'occasion de la prochaine Exposition, et les journaux ont été jusqu'à donner des vues du palais éventré qui le remplacera. Le Trocadéro avait trop de ventre, et les poètes de 1877 l'avaient dit:

Le Trocadéro lourd, arrondissant son ventre,
Jette en l'air, ébahi, ses pattes de homard.

Mais son remplaçant n'en aura plus du tout. Est-ce un progrès? En réalité, le Trocadéro actuel est un très savoureux monument mille fois préférable aux banalités qu'on médite de construire à sa place. Il est un des enchantements de Paris, terminant fort bien une des perspectives de la Seine, ses deux minarets byzantins se détachant de façon très pittoresque sur le couchant. — H. M.

§

## Le Sottisier universel.

HAUTE-LOIRE. — ...C'est dans ce département que se trouvent les sources de la Loire. — MAURICE LACHATRE, *Nouveau dictionnaire universel*, T. II (1881).

Pendant des années, ce lettré paisible [Jules Lemaître] et discret, par amour de la France, se résigna à haranguer les foules, du nord au midi, de l'ouest à l'occident, à recevoir des pierres et des quolibets. — MARIE SCHEIKÉVITCH, *Souvenirs d'un temps disparu*, Paris, 1935, p. 102.

A Enghien flotte encore le souvenir d'Alice Ozy, qu'aimèrent le duc d'Aumale, Théophile Gautier, bien d'autres encores, et sur qui le bon Théo fit le quatrain bien connu:

*Les demoiselles chez Ozy*
*menées*
*Ne doivent plus songer aux hy-*
*ménées.*

— *Revue bleue*, 20 juillet.

Il crut reconnaître dans la façon dont s'exprimait Gaspard quelques tournures de phrases particulières à la langue tchèque, et il n'en fallut pas plus pour persuader les chercheurs de rébus que le malheureux abandonné était issu de quelque grande famille des environs de Pesth. Un magnat hongrois se rend à Nuremberg; les soupçons se confirment, et l'on décide à expédier Gaspard en Hongrie. — G. LENOTRE, *Gaspard Hauser, Histoires étranges qui sont arrivées*, p. 245-246.

L'Hymette, au sud-est, le Penthélique, à l'est, sont deux superbes colosses, deux âpres forteresses naturelles, et forment un côté du rectangle qui, avec le Corydalos à l'ouest, et la baie de Phalère, au sud, étreint Athènes comme une perle dans sa coquille. — *Journal*, 23 juillet.

LA GUÉRITE ÉTERNELLE. — Il y a au moins vingt-cinq ans que l'édicule en cause fut posé aux Tuileries pour abriter la sentinelle chargée de veiller sur les monuments de Scheurer-Kestner, de Waldeck-Rousseau et de Jules Ferry. Des Français qui estimaient peu ces pierres de guerre civile avaient barbouillé les statues et brisé le miroir de la Vérité officielle. — LE JOUR, 24 mars 1935.

*Le Gérant :* ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1935.